

70e année, No 45

Montréal, 28 mars 1959

# Le Samedi

LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS

## LIBERT & CIE



CHARLIER

20  
cents

Aujourd'hui, il vous faut

**LA  
MEILLEURE  
DES  
HUILES  
À MOTEUR**



pour protéger les moteurs modernes

Les conditions modernes de roulement taxent le moteur de votre automobile. Arrêts et départs, roulement au ralenti dans les villes, voyages par temps froids, randonnées sur des routes secondaires poussiéreuses... ce sont là des conditions défavorables qui contaminent fortement votre huile à moteur. Ne courez donc pas de risques. Cessez ce rouler avec une huile sale par un changement d'huile à tous les 1,000 milles au moins. Et... adoptez la B-A Peerless Heavy Duty Motor Oil, C'est l'huile à moteur dite détergente de la plus haute qualité qu'il vous faut pour protéger un moteur moderne.



J-9282F

THE BRITISH AMERICAN OIL COMPANY LIMITED

# — Sommaire —

Le Samedi

28 mars 1959

## Editorial

- 4 Orateurs, à vos lexiques
- 4 Jacques Cartier, la Chine et le Canada

## Articles

- 4 La Chine invente l'impôt sur l'intelligence
- 5 L'Abécédaire
- 8 Les « explorateurs du subconscient »
- 16 Le pondeur
- 41 Une enquête amusante
- 49 Vodka et rideau de fer
- 51 Enfin un Russe pro-américain

## Personnalités

- 6 Guy Sanche, alias Bobino
- 16 La reine ne veut pas voir étaler ses petits secrets
- 26 La faute est à Vic
- 34 Marlon et le borgne
- 46 Les dames en noir

## Grands récits

- 18 Rudolph Valentino, « l'amant du monde »
- 39 Je me suis fait « hobo » (suite et fin)

## Fiction

- 23 Angéla, roman d'amour complet de Monique Brasseur
- 36 L'Assassin du président Lincoln, énigme criminelle de Alain Robert
- 38 Histoire de Coquerico, conte espagnol d'Edouard de Laboulaye
- 45 Le château de Kerlor, feuilleton de Henri Germain

## Chroniques

- 10 Sur toutes les scènes
- 15 Autos-nouvelles du monde entier
- 24 Coupable ou non-coupable ?
- 28 ... et le Ciel t'aidera
- 32 Dis-moi ton nom
- 42 Pêle-mêle Magazine
- 44 Que font-ils ? Que font-elles ?
- 56 Mots croisés

## Sports

- 7 Une coupe Davis pas comme les autres
- 22 Dans le monde sportif

## Conte illustré

- 55 Arsène Lupin, gentleman cambrioleur

Rédacteur-en-chef : Charles Lafrenière



## Pourquoi chaque famille devrait avoir son propre médecin

CHACQUE FAMILLE devrait se choisir un médecin et apprendre à le connaître avant que la maladie frappe. Cependant, nombre de familles attendent qu'une maladie ou qu'un cas d'urgence les obligent de faire le choix d'un médecin à la hâte.

Ordinairement un praticien de médecine générale ou interne peut s'occuper d'à peu près 85 pour 100 des maladies de votre famille. S'il advient que vous ayez besoin de soins spécialisés, votre médecin de famille pourra voir à ce que vous les receviez.

Le meilleur moyen de choisir votre médecin, c'est probablement de le faire par l'intermédiaire de la société médicale ou de l'hôpital de votre localité. Ces organismes vous fourniront les noms de plusieurs médecins. Quand vous aurez choisi l'un d'eux, vous aurez l'assurance d'être entre bonnes mains.

Téléphonez ensuite au médecin et allez le voir. Au cours de votre entretien, vous pourrez vous renseigner à propos des honoraires, des visites durant la nuit, des hôpitaux auxquels il est affilié et de toute autre chose qui vous vient à l'esprit.

Puis, posez-vous les questions suivantes: vous est-il sympathique... Vous êtes-vous senti à l'aise avec lui... pourriez-vous vous fier à lui dans une situation critique comme il en survient souvent au cours d'une maladie?

Il importe que vous vous posiez ces questions, parce que les relations étroites entre le médecin et le patient sont fondées sur l'amitié et l'estime qu'ils ont l'un pour l'autre.

Pourquoi est-il avantageux d'avoir un médecin régulier? D'abord il apprendra à vous connaître intimement, vous et votre famille — il sera au courant de "vos antécédents médicaux," de la réaction que causent chez vous certains médicaments, de votre pression sanguine normale, de votre réaction émotive à la maladie, et d'autres faits qu'il pourrait être utile de connaître en cas de maladie.

Il vous fera aussi bénéficier de la médecine préventive. Par exemple, si vous avez de jeunes enfants, il voudra les voir de temps à autre afin de surveiller leur croissance et afin de s'assurer qu'ils ont été immunisés contre les maladies transmissibles.

Dans le cas des autres membres de votre famille, il peut être un conseiller qui aidera à les maintenir en bonne santé. Par exemple, si, quelquefois, des troubles apparemment sans importance vous ennuient — indigestion, maux de tête, nervosité, sensation de fatigue — vous pourriez hésiter à aller voir un médecin que vous ne connaissez pas. Mais, dans le cas d'un médecin de famille, vous vous sentez libre de parler des malaises qui vous tracassent.

Choisissez un médecin maintenant et apprenez à le connaître. Inscrivez son nom, son adresse, son numéro de téléphone et ses heures de bureau dans un endroit que toute la famille connaît.

En exerçant une surveillance continue, votre médecin peut aider vos enfants à devenir forts et peut vous aider à vous porter bien pendant de longues années.

### LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE

Membres de l'A. B. C., et de l'Association des Magazines du Canada

### LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM

975 - 985, rue de Bullion, Montréal 18, P. Q., Can. — Tél. : UN - 1 - 5757\*

GEORGES POIRIER  
Président

GEORGES POIRIER, fils  
Vice-président

ODILON RIENDEAU  
Chef du tirage

CHARLES SAURIOL  
Chef de la publicité

Pour tarifs d'abonnements, voir notre coupon dans ce numéro.

Second-class postage paid at St. Albans, Vermont.

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.

COPYRIGHT CANADA, 1959 — METROPOLITAN LIFE INSURANCE COMPANY

## Metropolitan Life Insurance Company

(COMPAGNIE À FORME MUTUELLE)

Siège Social: New-York

Direction Générale au Canada: Ottawa



### La Chine invente l'impôt sur l'intelligence : avant le 1er octobre, chaque province devra fournir un contingent de poèmes, de dessins et d'opéras !

1959 sera, pour la Chine communiste, l'année du « pas en avant culturel » : entre autres efforts de production, il sera demandé aux hommes et aux femmes, aux vieillards comme aux enfants, aux soldats et aux ouvriers, de produire en masse une « avalanche d'ouvrages littéraires et artistiques ».

Le but prescrit : publier des millions de livres de toutes sortes, créer en abondance dessins, peintures, gravures et oeuvres musicales avant le 1er octobre, date de la fête nationale.

Dans le dernier semestre 58, des réalisations extrêmement « encourageantes », ont déjà été faites, estime le gouvernement : dans la province de Kiangsu, 10 millions de poèmes et de chansons folkloriques ont été écrits et édités au cours des quatre derniers mois. Un régiment de l'armée de libération du peuple tire orgueil d'avoir composé en deux mois trois opéras.

Et plusieurs districts ont été surnommés « les régions murales » en raison des peintures décoratives (toutes exécutées par les ouvriers et les paysans) qui ornent les façades des maisons. Une autre province est devenue « le pays de la danse et du chant ».

« Ces succès », disent les responsables de cette énorme campagne culturelle déclenchée en Chine, doivent « encourager la population tout entière à se mettre au travail avec ardeur. Chaque province chinoise s'est aussitôt tracé un ambitieux programme pour l'année à venir : les habitants du Shansi, par exemple, devront fournir d'ici le 1er octobre, quinze romans, cinquante scénarios, trois cents recueils de chansons folkloriques, mille contes populaires, cinq mille opéras et cent mille compositions musicales ».

Enfin, tous les établissements scolaires sont équipés d'un « quartier général » groupant les responsables de la campagne culturelle du district, les animateurs de groupes de musique ou de poésie et les « instituteurs du peuple » chargés de dépister et d'instruire les illettrés.

Le pourcentage de ceux-ci — d'après les estimations des communistes chinois — est tombé à 20% : en 1949, quand Mao prit le pouvoir, on comptait environ 80% d'illettrés en Chine. C'est grâce à la « tactique de choc » adoptée par les instructeurs des masses chinoises que cette proportion est aujourd'hui renversée.

Résultat : la Chine compte cette année 193 millions d'écoliers et d'étudiants dont 60 millions sont inscrits dans ces « cours complémentaires », donnés le soir à l'heure de la pause à l'usine ou sur les chantiers de construction.

## Orateurs, à vos lexiques!

ENFIN voici une initiative que les gens de bon sens — mais oui, ils sont encore nombreux — ne manqueront pas d'approuver. Un directeur de journal de Toronto, titulaire au surplus d'une émission régulière à la radio, est parti en guerre contre ce qu'il appelle le « massacre de l'art oratoire » au Parlement et plus généralement contre les maniaques du discours et de la causerie à tout prix. Personne, sans doute, ne contredira l'opinion de ce journaliste, à savoir que la manie de parler pour ne rien dire, dans d'innombrables circonstances quotidiennes, est une affection virulente de notre milieu... et de notre époque aussi.

Négligeant les pseudo-orateurs de paroisses et les bonimenteurs de réunions politiques, notre journaliste s'en prend directement à ceux qui, normalement, devraient donner l'exemple : aux ministres et députés de la Chambre des Communes. Il rappelle que la médiocrité des discours politiques et parfois même leur parfaite ineptie, sont peut-être l'une des causes de l'apathie du public à l'égard des activités politiques. Il s'en prend surtout aux ministres, députés ou représentants officiels d'un parti qui montent à la tribune en rajustant le noeud de leur cravate et lisent tant bien que mal, devant un auditoire sans doute plein de bonne volonté, un texte qu'un secré-

taire a glissé dans leur serviette et que, la plupart du temps, ils n'ont pas eux-mêmes écrit...

L'art oratoire, l'éloquence en un mot, est un art comme les autres. Il suppose chez celui qui le pratique, même occasionnellement, un talent ou tout au moins une certaine aisance à s'exprimer clairement, et surtout, un orateur doit avoir quelque chose à dire... Jadis, les philosophes grecs enseignaient par des discours improvisés et, durant les jours sombres de 1939-1944, Sir Winton Churchill sut par ses déclarations où il mettait le meilleur de lui-même, stimuler la confiance et la force d'endurance de toute une nation.

Bourassa, Macdonald ou Laurier, précise le journaliste torontois, se servaient de leur intelligence et de leur puissance de raisonnement pour improviser un discours dont ils avaient, au préalable, tracé avec précision les grandes lignes. De nos jours, alors que les réunions professionnelles, les « congrès », dîners-causeries et assemblées de toutes sortes se succèdent à un rythme hallucinant dans les salons des hôtels canadiens, il semble qu'on se soit peu à peu habitué à l'idée qu'un orateur n'est pas nécessairement un homme qui a quelque chose à dire, qui le dit intelligemment et avec élégance, et qui, surtout, connaît bien la langue dans laquelle il s'exprime !

## Jacques Cartier, la Chine et le Canada

Les desseins de la Providence sont rarement devinables, et l'apparente fantaisie du destin qui parfois ruine nos plus chers projets, travaille souvent, à notre insu, à la réalisation de plus nobles ambitions. Ainsi, en cette dernière semaine du mois de mars, rappelons qu'il n'est guère d'exemple plus frappant du hasard des destinées que les voyages et la carrière aventureuse de Jacques Cartier, l'illustre découvreur du Canada.

Jacques Cartier, comme tant de hardis navigateurs des côtes de Bretagne, naquit à l'époque héroïque des grandes explorations maritimes. Les rêves des marins d'alors et des explorateurs se tournaient volontiers vers la Chine fabuleuse dont les récits des voyageurs vantaient le luxe et les richesses. La découverte d'un passage direct au nord-est, reliant l'océan Atlantique à la mer de Chine, eût été pour les marchands et armateurs d'alors l'assurance d'un commerce prometteur. Bien avant Cartier, John Cabot, parti sur un espoir tout aussi chimérique, avait découvert les côtes de

Terre-Neuve et les rivages des provinces maritimes.

Mais le côté étrange, surprenant dans le cas de Jacques Cartier, fut précisément qu'il ne découvrit jamais le chemin de la Chine mystérieuse, et qu'il découvrit, sans l'avoir cherché, un autre empire non moins chargé de promesses : le Canada. Si la France, depuis lors, n'a retiré du hasard de cette exploration qu'un prestige immense, le tiers du Canada lui doit aujourd'hui sa langue et sa religion. Sans Cartier et ses hardis compagnons, qui touchèrent aux côtes de Gaspésie dans leur quête des terres occidentales, il est probable que la civilisation française n'aurait jamais pénétré sur ce sol. Au fil des ans, des hommes imbus de l'esprit de Jacques Cartier et de ses successeurs travaillèrent à l'édification de ce qui est aujourd'hui le Canada français. Le hasard, que nous accusons parfois d'être la cause de bien des échecs, réussit quelquefois des coups de maître. La découverte de Jacques Cartier, qui fit date dans l'histoire de l'humanité, est certainement un de ceux-là.

**A**PRÈS quarante ans de travaux sur le phénomène de l'éternuement, le Dr Allan Birch, de Londres, vient de publier le résultat de ses recherches. C'est une définition de l'éternuement: «Une explosion d'air à travers la bouche, subite, involontaire, sonore: un phénomène réflexe qui semble privé de toute raison d'être».

Le «Dieu vous bénisse!» ou «A vos souhaits!» adressé aux «éternueurs» dans de nombreux pays, assure-t-il, vient de ce qu'autrefois l'éternuement était considéré comme un présage de mort, présage justifié dans plus d'un cas par l'absence de soins efficaces.

L'inventeur de cette formule de courtoisie serait, selon le Dr Birch, le pape Grégoire le Grand, qui l'utilisa pour la première fois au cours d'une épidémie de peste. Comme l'on établissait à l'époque une relation entre les éternuements et la maladie mortelle, le pape appelait la bénédiction de Dieu sur ceux que secouait le sonore avertissement du rhume.

La terreur de l'éternuement remonterait aux premiers temps de l'humanité. Dans la Bible, Jacob, ayant éternué, «demande de ne pas mourir et implore l'autorité divine de changer l'ordre des choses». Selon les talmudistes les plus ortho-

doxes: «Adam éternua pour la première fois à l'instant précis où Eve lui offrit la pomme, et depuis l'homme a toujours considéré l'éternuement comme un signe de mauvais augure et un présage de mort».

Aujourd'hui, ces craintes ont disparu. Le médecin ne s'intéresse au phénomène que s'il est persistant. Et aussi comme puissant «disséminateur de microbes». Le Dr Birch nous enseigne que mettre la main devant le nez et la bouche ne sert rigoureusement à rien. L'usage du mouchoir est déjà plus efficace. Le seul moyen valable serait d'«éternuer dans le feu».



## L'Abécédaire du SAMEDI

**B**ING CROSBY apprend maintenant ses rôles en dormant. Ramon Vinay, le plus célèbre ténor du Metropolitan Opera, fait de même, ainsi que la plupart des acteurs et chanteurs des Etats-Unis.

En 1958, cent mille Américains ont acheté des «disques d'enseignement pendant le sommeil». L'électrophone construit à cet usage est extrêmement plat, afin de pouvoir se glisser facilement sous l'oreiller. Une fois le disque terminé, la tête de lecture revient automatiquement à son point de départ et l'enregistrement recommence sans fin.

«Apprendre en dormant» est facile... et efficace. Dans une université américaine, des étudiants ont appris de cette façon une liste de

mots chinois. Ils les ont retenus infiniment mieux que leurs camarades, qui s'étaient contentés de suivre des cours à l'état de veille. Une seule condition, expliquent les spé-



cialistes: il faut bien choisir le moment. Le sommeil de l'être humain comporte en effet sept stades au

cours de la nuit et le dormeur est insensible aux excitations auditives minimes pendant trois d'entre eux.

L'enseignement pendant le sommeil ne se limite pas aux matières scolaires ou aux rôles de théâtre. On trouve également, aux Etats-Unis, des disques dits «thérapeutiques»: pour augmenter la confiance en soi, pour renoncer à fumer, à boire, etc... «Pour être en bonne santé, il est indispensable de ne pas être trop gros», dit un autre. «A partir d'aujourd'hui, vous mangerez moins, et choisirez mieux vos aliments. Vous éliminerez sans pitié les gâteaux à la crème, les féculents, la viande grasse, etc...»

On peut aussi, si on le désire, enregistrer soi-même ces conseils. Il

est indispensable, dans ce cas, de le faire à la première personne. L'un des disques les plus vendus de cette série est «pour lutter contre l'insomnie»: «Je suis fatigué et je dors bien. Ma respiration est régulière. J'ai perdu conscience.»

L'engouement des Américains pour cette méthode est tel que presque tous les quotidiens américains font aujourd'hui de la publicité pour l'une ou l'autre marque d'électrophones spéciaux existant sur le marché. Bien plus: une grande firme automobile a acheté plusieurs dizaines d'appareils, afin de perfectionner ses vendeurs pendant leur sommeil. L'armée de l'Air américaine se montrerait-elle aussi intéressée...

**C**E sont les enfants de Faubus. Le pas traînant, la veste déboutonnée sur le classique chandail, s'arrêtant de temps à autre dans le drugstore proche pour boire un verre de soda ou glisser une pièce dans la fente du jukebox, 1,400 jeunes gens désœuvrés errent, désemparés, autour d'une école close.

Ce sont des élèves de Little Rock qui attendent que le gouvernement fédéral et le gouverneur Faubus se mettent d'accord pour la réouverture de leurs cours.

En effet, le conflit soulevé par le gouverneur de l'Etat d'Arkansas, après que le gouvernement fédéral eut exigé l'intégration des noirs dans les écoles secondaires, n'a pas encore trouvé la solution. Alors que dans les Etats du Sud 800 écoles s'inclinaient devant le nouveau décret, deux poches de résistance se formaient dans l'Arkansas et la Virginie, mettant sur le pavé 16,700 étudiants.

### Une seule école...

Pour Little Rock, l'année dernière avait été placée sous le signe de la violence: batailles rangées entre étudiants blancs et noirs, escorte des étudiants noirs par les troupes fédérales jusqu'aux locaux scolaires où ils étaient en butte aux pires vexations, méthodes d'intimidation et lutte d'influences politiques, etc.

Cette année, c'est sur le terrain de la justice que la bataille se livre. Le refus par la Cour Suprême d'accorder un délai de deux ans à l'intégration, sa réaffirmation que le décret devait trouver son application immédiate ont décidé l'intraitable gouverneur à fermer purement et simplement les quatre écoles de la ville.

Dans le même temps, il essayait de tourner le décret en ouvrant quatre écoles privées qui ne seraient pas soumises à la ségrégation. Privé des fonds publics et des professeurs fonctionnarisés, il ouvrit

une souscription pour recueillir les 1,250,000 dollars nécessaires à son projet. Il n'en recueillit que 150,000, grâce auxquels il ne put organiser qu'une seule école, réservée aux classes supérieures. Trois cents élèves seulement ont pu y trouver place.

### Ils ont dû s'exiler

Mais outre que le gouverneur reconnaît lui-même qu'elle ne pourra fonctionner indéfiniment sans l'aide de l'Etat, l'exiguïté des locaux, la pauvreté des laboratoires, la médiocrité des professeurs ne permet pas aux élèves de préparer leurs examens dans des conditions favorables. 485 étudiants se sont inscrits dans une école baptiste des environs. 400 suivent des cours par correspondance ou à la télévision. La plupart ont dû quitter le home familial et s'expatrier dans les Etats voisins pour poursuivre l'obtention de leurs «degrés» scolaires. Et 1,400 attendent dans les rues ou sur les ter-

rains de sport, que la situation s'éclaircisse.

### Un "Comité d'urgence"

En Virginie, où le gouverneur Lindsay Almond Jr a décidé d'emboîter le pas à son confrère de l'Arkansas, la situation est pire encore. La fermeture des écoles a privé de cours, au moment crucial des dernières épreuves, plus de 13,000 étudiants.

Interrogés par les journalistes de New-York, la majorité des jeunes gens, moins intransigeants que leurs aînés, s'est prononcée pour l'intégration.

Leur réponse, à peu près unanime: — Si on nous avait demandé: «Voulez-vous des écoles intégrées ou la ségrégation? Nous aurions certainement choisi la deuxième solution. Mais il est question de choisir entre une intégration limitée ou pas d'école du tout. Et dans ce cas nous préférons tout de même l'école.»

*Vos vedettes préférées*

# GUY SANCHE, alias Bobino

*par Odette Oigny*

**E**N interviewant Guy Sanche, alias Bobino, j'étais certaine de faire plaisir à tous nos jeunes lecteurs (et lectrices) et qui sait ? ... à leurs parents.

Il ne faut pas se leurrer. Il y a quantité d'adultes qui regardent les programmes de télévision destinés aux enfants et cela s'explique. Les petits posent mille et une questions. Comment, si leur maman n'était pas au courant, ferait-elle pour leur répondre ?

Guy Sanche fait partie, maintenant, des pro-

tagonistes, de plus en plus nombreux, de la *Boîte à Surprises*. Et son personnage, il lui donne beaucoup d'attrait et d'importance parce que Guy Sanche a une longue habitude de l'auditoire enfantin.

Il est né à Hull, mais comme sa famille vint lorsqu'il était tout jeune s'installer à Montréal, on peut dire qu'il est de la métropole. Il fit ses études au Collège Sainte-Marie et tout de suite après sa philo, il fut attiré par le théâtre. Avec Paul Buissonnault et Richard Pérusse, il

se mit à écrire des pièces. L'une d'elles, présentée dans le cadre du Festival d'Art dramatique remporta le Premier Prix. Puis, ce fut la désormais célèbre *Roulotte* qui prit une grande partie de son temps et de ses activités.

Mais il fallait vivre. Et c'est ainsi que Guy Sanche fit, comme tout le monde qui ambitionne, un jour, de faire de la radio ou de la télévision : il passa une audition dans l'espoir de devenir annonceur. Et justement, Radio-Canada en désirait un, pour son poste de Moncton, N.-B. A 700 milles de Montréal ! Mais quand on est jeune, on ne doute de rien et de fait, c'était plutôt une belle expérience, aussi bien Guy Sanche accepta-t-il l'offre. Il passa près d'un an au N.-B. et la majeure partie de son travail se faisait en français.

Il faut croire qu'il remplit bien ses fonctions puisqu'on le rappela au bout de onze mois pour, cette fois-ci, lui donner un poste à Montréal. Et c'est ainsi que parut, sur les ondes de la télé, le sympathique Bobino.

Ce n'est pas vraiment la création de Guy Sanche, mais celle de Jean-Claude Deret, qui avait inventé le personnage, nom compris, pour un programme d'été. Puis, Lorenzo Campana tint un instant le personnage mais le quitta bientôt et voilà comment Guy Sanche est devenu l'alter ego de Bobino...

Ce qui est fantastique dans ce que fait Guy Sanche (et les gens du métier le savent mieux que personne) c'est que tout son programme est « ad lib »... Si vous aimez mieux, personne ne lui écrit son texte. Il n'apprend rien par coeur, ses paroles, ses dialogues avec Camério, avec Gustave, avec Bavard coulent de source et sont improvisés, faits comme ça, au fur et à mesure et je vous assure que ce n'est pas précisément facile. Il y faut, non seulement une certaine facilité (et une facilité certaine) mais aussi une constante présence d'esprit, car il ne s'agit pas de dérailler. Un public d'enfants ne pardonnerait pas cela. Il faut finir de dire ce qu'on a commencé et que le tout ait une suite logique, sans quoi les protestations s'élèvent.

Tout le monde connaît le costume de Bobino : un veston de tweed, très genre anglais, un gilet quadrillé, de plaid rouge, vert et jaune, une lavallière ; à la boutonnière, un bouquet de marguerites et enfin, les deux accessoires principaux : le chapeau melon, qui sert à Bobino à penser et ses gants, indispensables pour parler alors que la canne est nécessaire pour réfléchir.

Et ce qui est encore plus extraordinaire, c'est que Bobino a des comparses invisibles, mais que les enfants acceptent et si bien qu'il arrive qu'ils envoient à Bobino leur portrait.

Bobino, dans toute sa splendeur. Les cheveux sont un peu coiffés de façon champêtre mais si le melon et les gants sont là, Gustave est content.

(Photo André Le Coz)





Guy Sanche tel qu'il est lorsqu'il n'est pas Bobino.

Le portrait de Gustave, celui de Bavard, voire celui de Mamerio.

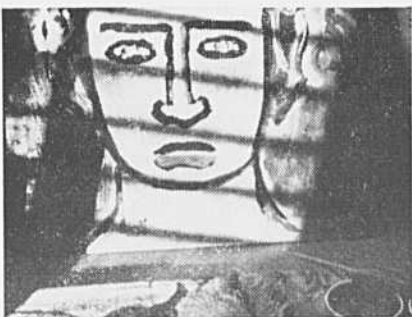
Mais il faut que je vous parle plus longuement de Bobino et de ses origines. Cela vous aidera à tout comprendre. Bobino est le descendant direct de Lord Bobino, d'origine française, mais qui fut anobli en Angleterre et finit ses jours dans un château d'Écosse. Et bien entendu, dans tout château d'Écosse qui se respecte, il y a force fantômes.

Tout d'abord Gustave, qui s'appelle de son vrai nom Gustave Frézinus de la Haute Patente et qui fut pendant des siècles (dans le château d'Écosse toujours) le serviteur des lords Bobino. Vous comprenez maintenant pourquoi ce personnage si merveilleusement stylé tient absolument à ce que le Bobino actuel soit toujours impeccable et insiste (autant que le peut faire un fantôme) pour qu'il ait toujours ses gants et son chapeau ? Il ne lui permet qu'une dérogation à cette impeccabilité : Bobino n'a pas besoin de se coiffer. Il ne serait plus le même d'ailleurs si une mèche rebelle ne passait plus sous les bords du chapeau melon...

Gustave donc est invisible parce qu'il est un fantôme. Il y en a un autre : Bavard. Mais celui-là n'est pas de la même espèce. C'est le fantôme d'un perroquet... On ne le voit pas non plus mais parfois (souvent) on l'entend et je vous assure qu'il a la langue bien pendue. Et puis bien sûr, il y a Camerio... Lui n'est pas un fantôme au contraire (sans lui que deviendrait la télévision, on n'ose y penser) et il a sa façon bien à lui de répondre : les enfants ne s'y trompent pas.

Bobino présente aussi des dessins animés. Je vous avoue que je les ai souvent regardés avec plaisir, surtout ceux du Chat Félix qui ne datent pas d'hier mais ont conservé toute leur saveur. Et puis il y a les dessins.

[Lire la suite page 54]



Une peinture de Guy Sanche. L'effet est donné par des persiennes qui rayent le tableau éclairé par le soleil.

## Sports

# Une coupe Davis pas comme les autres

Avec un peu de recul, essayons de déterminer les causes et les raisons d'une victoire inattendue et d'une défaite imprévisible

par Philippe MELCHIOR

Enfermé depuis neuf ans dans son coffre plombé, au fond d'une banque australienne, le fameux « saladier d'argent » ne prenait l'air qu'une fois par an, lors du challenge Round. Depuis neuf ans, la même cérémonie se déroulait, le précieux trophée était remis à la fin de la compétition à l'équipe gagnante, toujours la même, et regagnait sa « prison métallique ».

Mais cette année c'est un grand voyage qu'il va s'offrir, enlevé de superbe façon par quatre garçons décidés qui ne peuvent encore croire qu'ils ont réussi ce qui semblait irréalisable.

### Olmedo, bien sûr, mais aussi Jack Kramer et Perry Jones

Personne ne peut contester à Olmedo le rôle primordial qu'il joue dans cette victoire américaine. En battant, en l'occurrence Anderson et Cooper et en enlevant le double avec la collaboration de Richardson, il peut dire qu'il a terrassé à lui tout seul le tennis australien, surpris dans sa quiétude.

Sans lui, les Etats-Unis n'auraient pu, cette année encore, admirer le suprême emblème du tennis mondial. Et pourtant, jamais sélection ne fut aussi contestée que la sienne au sein du comité américain. Il a fallu toute la persuasion de Jack Kramer auprès de Perry Jones, président du comité, pour que ce jeune Péruvien, presque inconnu, soit appelé à défendre les couleurs de l'oncle Sam.

Mais ce n'est pas tout. On peut dire que Jack Kramer a pris très au sérieux son rôle de conseiller technique du « team » américain. Pendant deux mois, il paya de sa personne, en donnant inlassablement la leçon au jeune joueur yankee. Il a préparé spécialement son protégé pour le mener à la victoire que l'on sait.

Ce rôle de Kramer fut à tel point primordial et apparent que les Australiens se posèrent la question :

« Est-ce Perry Jones ou Jack Kramer qui est le capitaine de l'équipe américaine ? »

En fait, nous pouvons penser que sans Kramer, Jones ne serait pas arrivé à un résultat aussi flatteur.

Quand, en janvier 1958, Bill Talbert fut remplacé par Perry Jones à la tête de l'équipe américaine, on se demanda s'il ne s'agissait pas d'une plaisanterie car, malgré toutes les grandes qualités du président de la Fédération de Californie, son grand âge (70 ans) faisait douter de son efficacité. Mais voilà, bouleversant de solides préjugés qui séparent les tennis amateur et professionnel, il eut l'idée d'appeler à ses côtés le « maître » Jack Kramer qui fut son élève comme le furent Vines, Budge, Schroeder, Gonzales, Patty, ce qui représente une belle brochette de joueurs qui ont fait leur chemin dans le domaine du tennis. Cette collaboration fut payante, le résultat le prouve.

Pancho Gonzales apporta, lui aussi, sa contribution à la victoire américaine. On le vit conseiller les joueurs sur le cours et l'on peut dire que ses avis facilitèrent la victoire de Richardson et d'Olmedo dans le double. Le changement de tactique qu'il fit opérer à ses deux compatriotes, dans un moment critique, eut le plus heureux des effets.

Ce simple fait de l'intrusion de joueurs professionnels dans le sacro-saint domaine du tennis amateur, lors de cette compétition capitale, démontre déjà que cette Coupe Davis ne fut pas comme les autres.

### Anomalie, certes, mais au service de tous

Une ombre planera toujours sur cette victoire américaine : le fait que celui qui contribua si bien à cette victoire ne soit pas Américain.

« Ce fut un triomphe péruvien » écrit-on, même aux Etats-Unis.

Pourtant, rien dans le règlement de la Coupe Davis ne s'oppose à la qualification d'un joueur étranger dans l'équipe nationale d'un pays, si ce joueur ne possède une licence sportive délivrée par ledit pays. Or, c'est le cas de Olmedo, étudiant, qui jouit d'un permis de séjour de longue durée et qui se refuse à opter pour la nationalité américaine. Rien ne pouvait donc s'opposer sur ce point à sa sélection. Kramer a même déclaré que le jeune Péruvien était un « produit » du tennis américain et qu'il était normal, puisque le règlement ne s'y opposait pas, de le sélectionner, ses qualités le permettant.

Jusqu'à ce jour aucun fait de cet ordre n'ayant influencé le déroulement de la Coupe Davis, ce point du règlement fut pratiquement ignoré. Il n'en est plus de même maintenant et il est à prévoir que la Fédération australienne va demander que le règlement soit amendé, car on pense déjà au prochain Challenge Round et sans Olmedo on estime aux Antipodes que l'équipe américaine serait moins redoutable...

### Les Américains ne se laissent pas griser

Quelle que soit la joie que peut provoquer cette victoire dans les milieux américains, dès maintenant on se défend, dans ces mêmes milieux, d'un optimisme excessif.

Certes, avec Olmedo, McKay, Bucholz, le tennis américain possède trois joueurs de classe qui n'ont pas montré encore toutes leurs grandes possibilités. Mais ceci est considéré comme une force trop fragile pour affirmer une supériorité durable et incontestable. Ce que l'on craint le plus c'est que quelques autres victoires de ce « trio » viennent masquer le problème fondamental qui est la recherche d'éléments valables, leur formation, leur adaptation aux compétitions internationales. Il est considéré comme anormal qu'un pays de cent soixante-dix millions d'habitants ne puisse présenter que trois joueurs de classe internationale alors que l'Australie, avec ses trois millions d'âmes, a pu, ces dernières années, renouveler inlassablement ses joueurs d'élite à qui Jack Kramer a fait, non moins inlassablement, franchir le « rubicon ».

Donc il ne s'agit pas pour les Américains de se parer des plumes du paon et de s'endormir sur leurs lauriers, mais d'effectuer un travail en profondeur pour découvrir et former des jeunes joueurs qui assureront au tennis yankee une base solide.

### Fergusson et Hopman, en difficulté

« M. Fergusson, président de la Fédération australienne, n'a plus qu'à donner sa démission ». C'est ce que l'on dit dans les milieux australiens.

Bien sûr, il n'est pas le seul responsable de la défaite australienne, mais l'on trouve qu'il s'est trop mis en vedette ces derniers mois dans ses démêlés avec Jack Kramer à qui il a interdit les cours australiens pour le déroulement des tournois professionnels. Cette décision ne fut pas du goût de toutes les Fédérations des différents Etats d'Australie qui voyaient disparaître une source appréciable de revenus. Cette opposition va donc se trouver renforcée par le fait que M. Fergusson sera tenu en partie responsable de la défaite australienne en Coupe Davis. Il est donc bien improbable qu'il puisse se maintenir à la tête de la Fédération Nationale.

Une autre victime de la victoire américaine : Harry Hopman. Le « sorcier » du tennis australien qui, sans relâche, « fabrique » des champions ressent plus que tout autre le cuisant et imprévisible

[Lire la suite page 52]

« Les femmes achètent une promesse... Les fabricants de cosmétiques ne leur vendent pas de la lanoline ; ils leur vendent de l'espoir... Nous n'achetons plus des oranges ; nous achetons de la vitalité... »

C'est dans un livre intitulé « La Persuasion clandestine » que le sociologue Vance Packard nous révèle ainsi l'existence et les méthodes d'un personnage récent, extraordinaire et essentiel de la vie américaine : le sondeur d'opinion, l'analyste de subconscient, en un mot le « persuadeur clandestin » capable d'inciter à son insu l'Américain moyen à acheter tel ou tel produit, voire à adopter telle ou telle attitude politique.

Ces maîtres à penser du monde des affaires qui n'hésitent pas à violer les secrets de l'âme humaine et pour qui rien n'est sacré « valent », aux Etats-Unis, plusieurs milliards de dollars.

Tout leur est sujet d'enquête. « Ainsi, écrit Vance Packard, certains spécialistes donnent aux ecclésiastiques des conseils sur la manière de bien manipuler leurs ouailles : ils vont

même, comme dans une grande « communauté de demain », en Floride, jusqu'à nous choisir nos amis... »

Le plus célèbre de ces explorateurs du subconscient, de ces « persuadeurs clandestins », est Ernest Dichter, docteur en philosophie, directeur de l'Institut américain de recherche des mobiles. Ses formules à l'emporte-pièce ont fait sa célébrité. S'adressant un jour à des fabricants de chaussures, il leur dit : « Ne vendez pas de souliers aux femmes, vendez-leur de jolis pieds ».

Ernest Dichter possède dans l'Hudson, où il habite, un manoir de trente pièces et un « réseau d'observation psychologique » de plusieurs centaines de familles dont les membres ont été soigneusement triés en fonction de leur émotivité. L'Institut de Dichter sait avec précision quel est le degré d'ambition, de réalisme, d'assurance et de neuros-thénie de chacune de ces personnes. C'est sur elles qu'il expérimente les méthodes dont les quelques exemples de cette page permettent de mesurer le raffinement à la fois rationnel et diabolique.

● Ils ne vendent plus de souliers, mais de jolis pieds.

● Ils ont réhabilité un fruit "honteux" : le pruneau.

● Ils savent que l'homme ne fume pas par plaisir.

● Ils conditionnent les réflexes des enfants.

# Ces nouveaux rois de l'Amérique: les "Explorateurs de subconscient"

Leurs affiches représentaient des personnages rêveurs entourés d'un nuage de fumée bleue. Mais ils ne vendaient pas un paquet de plus.

— Ridicule, tonna le Dr Dichter. En disant que le tabac ne tue pas, c'est reconnaître implicitement qu'il tue. C'est avouer : « Les médecins ont peut-être tort, mais nous ne savons pas comment le prouver. »

Dichter négligea complètement l'aspect médical du problème, contre lequel il n'était pas de taille à lutter, et chercha à savoir pourquoi les gens fument. Ses enquêteurs découvrirent une bonne douzaine de raisons.

Nous fumons, paraît-il, pour nous soulager d'une tension, pour exprimer notre sociabilité, pour nous récompenser d'un effort, pour mieux conserver notre calme, pour supporter une attente pénible, pour nous prouver notre audace ou notre conformisme, ou parce que c'est un rite habituel, etc. Mais quelle que soit la raison pour laquelle nous fumons, une chose, selon Dichter, est certaine !

« Nous ne fumons pas par plaisir ! » Ainsi disparaissent des affiches et de toutes les réclames les visages extatiques. On ne montra plus que des gens qui fumaient en travaillant ou pour se récompenser d'avoir accompli de dures tâches... Des gens qui fument parce qu'ils sont quelqu'un !

Aujourd'hui, les Américains ne se portent peut-être pas mieux. Les fabricants de cigarettes, eux, ne se plaignent pas.

confiseurs que le seul problème était de lutter contre les sentiments de culpabilité des consommateurs. Il leur conseilla d'insister sur le principe de la « bouchée », pour que le client ait l'impression de ne satisfaire sa gourmandise qu'avec modération : « Rien qu'une bouchée et je mettrai le reste de côté ! »

Cela n'empêchait pas de vendre les paquets de bonbons de grande taille... Un autre conseiller psychologique préconisa la tactique :

« Récompensez-vous vous-même ! » « On donne des bonbons aux enfants quand ils sont sages ! explique-t-il. La sucrerie devient ainsi, dès l'âge le plus tendre, le symbole de la récompense ! »

Un fabricant, sensible à cette théorie, proclama partout :

« Vous travaillez dur, vous méritez le sucre d'orge X... ! »

Phénomène curieux, au moment où la consommation de confiserie déclinait, la vente des pastilles pectorales augmentait. C'est que les pastilles pectorales sont considérées comme un médicament par ceux qui en usent. Elles constituent une forme permise de sucrerie... et un excellent alibi.

« Les filles des îles ? Elles sont sales ! »

Depuis des années, « Jell-O » était connu dans des millions de foyers comme un dessert simple et facile à préparer. En 1950, dans le but de lui donner sur les réclames un aspect plus séduisant et d'en vendre, naturellement,



« Vous travaillez dur, vous méritez le sucre d'orge... »

En même temps que la vente des cigarettes baissait, les producteurs de sucreries américaines affrontaient un public en proie à des sentiments de culpabilité d'un autre genre et qui commençait à éviter tout ce qui était sucré.

Non seulement les Américains se rapprochaient de s'offrir des douceurs, mais ils étaient troublés par la publicité faite aux dangers de l'obésité et de la carie dentaire, l'une et l'autre attribuées aux aliments riches et sucrés (la consommation de la confiserie diminua de plus de 10% entre 1950 et 1955). Cette publicité était l'oeuvre des producteurs d'aliments pauvres en calories et des fabricants de dentifrices.

Dichter — toujours lui — dit aux

A sa grande surprise, l'agence de publicité découvrit qu'une femme qui offre des cigares à des hommes est généralement mal vue par eux.

« Encore une fois, expliqua le psychologue, les hommes fument le cigare pour affirmer leur « masculinité ». Ils pensent que cette habitude déplaît aux femmes. Tout ce qui contredit cette idée les prive de l'une des principales raisons pour lesquelles, justement, ils fument le cigare... »

— Mister Smith, voulez-vous un autre coussin pour appuyer votre tête ?

— Mister Holloway, est-ce que ça vous amuserait de passer cinq minutes dans la cabine de pilotage ?

Quand une jeune femme élégante et jolie prend soin de vous, de la sorte, comment s'inquiéter des étincelles que crache le moteur ?

Les compagnies concurrentes reprirent la méthode en l'améliorant. Elles entraînaient leurs hôtesses et leurs pi-



lotes à acquérir une voix agréable en les faisant « auditionner » devant un magnétophone. Les enregistrements étaient écoutés et critiqués « jusqu'à ce que le ton y soit... »

Entre la voix angélique des hôtesses-sirènes et les harpes célestes, il n'y a plus aujourd'hui, grâce à cette méthode, que la toute petite différence d'un accident...

Différence imperceptible au passager souriant, décontracté, convaincu, qui jure bien, en descendant de l'avion, qu'il n'empruntera désormais que ce moyen de transport...

« Si vous êtes quelqu'un, fumez ! »

Catastrophique ! Il n'y avait pas d'autre mot pour qualifier la dégringolade des ventes de cigarettes aux Etats-Unis en 1950. Selon les « analyseurs de subconscients », la grande peur du cancer n'était que la poussée finale d'une crainte remontant à l'enfance. Crainte liée, en outre, à un sentiment de culpabilité, parce que les parents interdisent généralement à leurs enfants de fumer.

Comment remonter le courant ? Les fabricants, pris de panique, dépensèrent des fortunes en campagnes publicitaires avec, pour tout argument, un slogan d'une faiblesse insigne : « Le tabac ne vous tuera pas... »

parents les obligeaient à en manger « parce qu'ils le devaient » et surtout « parce que les pruneaux sont bons pour toi »... Ils n'avaient pas digéré ces pruneaux de leur jeunesse.

Sous l'impulsion du Dr Dichter, du jour au lendemain, tout changea. Le pruneau devint un fruit prodige.

Finies les anciennes affiches où l'on voyait un triste quarteron de prunes nager dans un liquide brunâtre. Les nouvelles, de couleurs vives, montraient les pruneaux « rajeunis » entourés d'enfants éclatant de joie et de santé, de pin-ups patinant ou jouant au tennis...

La radio et la T.V. furent mobilisées pour réhabiliter le pruneau. « Mettez des ailes à vos pieds ! » Acquérez ce sentiment d'être au comble du bonheur ! » clémèrent les speakers. Cela voulait dire : « Mangez des pruneaux. »

Le pruneau, désormais, « apportait de la couleur à votre sang et de l'éclat à votre visage... »

Enfin, l'accent était très discrètement mis sur les vertus... hygiéniques de ce fruit à noyau : « Quand on se sent bien, il nous arrive des choses agréables. Mangez des pruneaux jusqu'à ce que vous ayez de l'énergie à revendre ! »

La vente des pruneaux, comme celle du détersif « Z », monta en flèche...

Le cigare, c'est l'homme

Tous les vendeurs vous le diront : un Américain n'achète pas une voiture, mais du prestige.

Dans ce pays où la femme est la reine, les hommes éprouvent, plus que partout ailleurs, le besoin de se prouver à eux-mêmes leurs virilité, leur « masculinité », leur force.

C'est en se fondant sur ce besoin que les fabricants de cigares ont, en 1955, réalisé les plus fortes ventes jamais atteintes.

L'agence de publicité chargée de faire campagne pour les cigares observa que, lorsque les hommes se rassemblent en des réunions d'où les femmes sont exclues, ils fument tous le cigare, même ceux que cela fait tousser !

(Les jeunes gens, en revanche, se sentent mal à l'aise parce qu'ils ont l'impression qu'il est présomptueux de leur part d'afficher ce symbole de virilité.)

Elle constata que le cigare attire à la fois les hommes grands et forts et ceux qui sont petits et faibles.

Le cigare, affirma le psychologue de service, aide le petit à se sentir grand. Avez-vous remarqué qu'un homme qui vient d'être père offre des cigares à tous ceux qui l'entourent ? C'est parce qu'il se dit : « Quelle nature je suis pour avoir un enfant ! »

« Augmentons notre production », déclara un jour le conseil d'administration du détersif « Z... ».

— D'accord, répondirent les services commerciaux, mais rappelez-vous qu'il ne suffit pas de fabriquer pour vendre.

— O.K. dirent les techniciens, mais n'attendez pas de nous des miracles. Un détersif n'est qu'un détersif. Ne comptez pas en faire LE produit champion »

Alors, le conseil d'administration se tourna vers les services de publicité.

« Laissez-nous réfléchir », dirent ceux-ci.

Huit jours plus tard, avec l'aide de l'Institut de recherche de la couleur, ils avaient mis au point une expérience : trois « nouveaux » détersifs furent lancés sur le marché, l'un dans une boîte jaune vif, le second dans une boîte bleue tachetée de jaune.

La diffusion était limitée : quelques centaines de ménagères avaient été prises pour cobayes.

Quelques-unes déclarèrent le détersif en boîte jaune trop fort (certaines dirent même qu'il abimait le linge) ; d'autres affirmèrent que le « détersif » de la boîte bleue lavait mal. A une écrasante majorité, elles déclarèrent : « Admirable, merveilleux », le détersif vendu en boîte bleue à taches jaunes...

Or, le paquet bleu, le paquet jaune, le paquet bleu à taches jaunes contenaient tous les trois le même produit : le détersif « Z », vendu depuis des années. Avec le nouvel emballage et un slogan : « Encore plus efficace », ses ventes montèrent en flèche...

« Mettez des ailes, mangez des pruneaux »

Les marchands de pruneaux étaient découragés. Malgré leurs efforts de persuasion, la clientèle se désintéressait chaque année davantage de ce « puritain sans joie ». Des milliers de tonnes de pruneaux abandonnés moisissaient dans des hangars...

Le Dr Dichter prit l'affaire en mains. Il envoya ses enquêteurs aux quatre coins de l'Amérique. La diversité des significations cachées du pruneau pour les Américains l'étonna...

« Vieille fille desséchée » était la première qui venait à l'esprit des personnes interrogées. Les questionnaires étaient remplis de variantes du genre « figure de vieux pruneau », ou « vieux pruneau desséché ».

Psychanalysé, le subconscient de l'Amérique révélait que les pruneaux étaient, pour l'Américain moyen, un symbole de décrépitude, un fruit « honteux ». La plupart des adultes se rappelaient que, dans leur enfance, leurs

done aux thèmes du foyer et de la mère : « Le bon vieux temps... Le vin de notre cher foyer... Le vin que grand-mère fabriquait, etc. »

En un an, « Mogen David » doublèrent leurs ventes. Ils purent bientôt consacrer deux millions de dollars à leur publicité, chiffre le plus haut dans l'industrie du vin aux Etats-Unis.

Conditionnez les enfants

Les meilleurs « instruments » de la publicité sont les enfants. L'aveu brutal en a été publié dans une revue spécialisée :

« Dans les écoles de l'Amérique, il y a près de 23 millions de filles et de garçons. Ces enfants mangent, s'habillent, et ils insistent auprès de leurs parents pour qu'ils l'achètent. Ils sont aujourd'hui des consommateurs et seront demain des acheteurs. Ils constituent un vaste marché pour vos produits. Entichez ces enfants de votre marque, et ils insisteront auprès de leurs parents pour qu'ils l'achètent. Beaucoup d'agents de publicité prévoyants dépendent aujourd'hui de l'argent en vue de l'avenir, en façonnant les jeunes esprits... »

Dans une autre revue, un éminent psychologue explique comment conditionner les réflexes des enfants : « Cela prend du temps, mais si vous comptez rester dans les affaires aussi longtemps, songez à ce que cela peut signifier de profits pour votre firme si vous pouvez conditionner un million, dix millions d'enfants qui seront un jour des adultes dressés à acheter votre produit comme les soldats sont dressés à avancer quand ils entendent commander : « En avant, marche ! »

Dès 1950, les annonceurs américains ont découvert le pouvoir de persuasion de la télévision sur les enfants. Un agent de publicité, chargé de cours dans une école commerciale, a révélé que, grâce à la T.V. la plupart des enfants savaient par coeur la plupart des chansons publicitaires avant l'hymne national.

« Les enfants sont des enregistrements vivants » a reconnu Herb Sheldon, étoile de la T.V. admiré par un grand nombre de gosses.

L'inévitable docteur Dichter conseilla à un important constructeur d'automobiles de considérer les enfants comme des alliés et non comme des gêneurs lorsque ses vendeurs font la démonstration d'une voiture : « Il faut, lui dit-il, discuter avec eux tous les mécanismes qui retiennent leur attention. C'est le meilleur moyen de fixer l'intérêt du père sur le modèle présenté. »

Aux Etats-Unis, les spectacles pour enfants de la télévision sont conçus selon la règle d'or suivante : « Les adultes agissent puérilement et maladroitement. Les enfants se comportent en adultes intelligents... »

Si bien que, pendant que maman barde indéfiniment au téléphone, heureuse que ses gosses se tiennent tranquilles devant ce merveilleux pacificateur de la famille qu'est le récepteur de télévision, son prestige et son autorité sont allègrement mis en pièces pour le meilleur profit du Soda X, ou du Chewing-gum Z...

« De l'au-delà, restez le maître »

Le vif besoin qu'éprouvent les Américains de sentir leur puissance a été exploité à fond par les commerçants. Une célèbre marque d'essence a fondé sa réussite publicitaire sur ces deux mots : « Puissance totale ».

Les analyseurs de subconscients ont également trouvé que, pour un homme, le véritable attrait de l'assurance-vie est de lui offrir la perspective de l'immortalité (relative, bien sûr) en perpétuant son influence sur les siens.

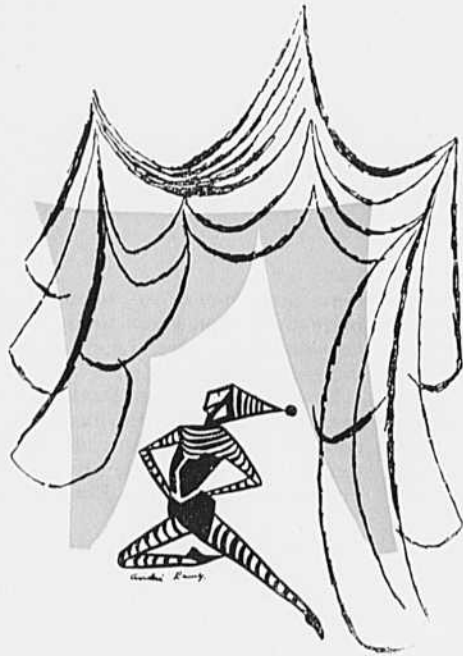
« Ce n'est pas le fait de sa mort physique qui est insupportable à l'homme, c'est l'idée d'être effacé de l'esprit des siens. Cela, il ne peut pas le supporter. Dans beaucoup de cas les textes ont révélé, chez les sujets examinés, le furieux désir de se rendre immortels, afin de protéger leur famille après leur mort... »

Les campagnes de publicité des assurances ont été dès lors conçues en ce sens.

On vend de la puissance, de l'immortalité. On vend aussi des souvenirs. Quand les négociants en vin « Mogen David », dont la marque était encore obscure, cherchèrent un moyen de rendre leur publicité plus efficace, ils découvrirent que l'idée de vin était, pour beaucoup de consommateurs, associée à de vieux souvenirs de famille, à des jours de fête.

La campagne publicitaire s'accrocha

## C I N E M A

T  
E  
L  
E  
V  
I  
S  
I  
O  
NT  
H  
E  
A  
T  
R  
E

## R A D I O

## Je me souviens...

Le grand sujet d'étonnement d'un profane quand il rencontre un comédien et qu'il s'enquiert des difficultés de la profession, c'est immanquablement la faculté quasi illimitée de ce dernier de mémoriser des textes. « Comment arrivez-vous, jour après jour, à vous empiler tout cela dans le crâne ? » demande-t-il. Et le plus souvent, le comédien est très embarrassé pour répondre. En effet, cet aspect mécanique de son art lui est à ce point une habitude acquise à jamais, qu'il ne le considère même plus comme un obstacle incessant et toujours renouvelé.

Je ne prétends pas que tous les acteurs possèdent au même titre une mémoire exceptionnelle. Certains d'entre eux déconcertent leurs camarades par leur facilité, alors que d'autres doivent peiner plus que de raison sur un manuscrit. Mais tous, par la force de la routine quotidienne, ont développé cette précieuse faculté.

Vouloir définir la mémoire, s'avère une entreprise presque impossible. Il ne s'agit pas, en effet, d'un organe palpable, visible à l'oeil ni perceptible à aucun sens. Tout ce que la science médicale a pu en apprendre, c'est qu'elle a son siège dans le cerveau, qu'elle constitue une fonction générale très complexe du système nerveux permettant successivement d'enregistrer un souvenir, de le reconnaître, puis de l'évoquer.

Mais laissons de côté l'aspect théorique de la question. Demandons-nous plutôt, comme le monsieur qui interroge le comédien, pourquoi il n'arriverait pas lui-même à une telle performance ? N'y aurait-il pas des trucs, des procédés ?

Napoléon, qui était doué d'une mémoire prodigieuse, expose lui-même dans ses Mémoires la méthode qu'il employait. « Les différents objets et les diverses affaires, dit-il, sont logés dans ma tête comme dans une armoire... Quand je veux interrompre une affaire, je ferme son tiroir et j'ouvre celui d'une autre ; elles ne se mêlent point l'une avec l'autre et jamais ne me gênent ni me fatiguent. Veux-je dormir, je ferme tous les tiroirs et me voilà au sommeil... »

Sans oser espérer un résultat aussi foudroyant, sachons, pour notre consolation et notre encouragement, que la mémoire se cultive à tous âges et dans n'importe quelles conditions de vie. Suivant notre tempérament, notre degré de culture, le métier que nous exerçons, nous avons de la mémoire pour certaines choses plus que pour d'autres. Un vendeur dans un magasin connaîtra par coeur tous les prix affichés dans la boutique, mais il n'arrive-

ra jamais à se rappeler le numéro de sa plaque de voiture. Une femme du monde qui passe pour avoir une cervelle d'oiseau, récitera de mémoire son carnet d'adresses... Sans oublier l'histoire de ce fossoyeur qui se rappelait tous les enterrements de sa paroisse depuis trente-cinq ans, avec la date de naissance des décédés, leur prénom et leur profession !

Pour terminer ce petit propos, vous amuserait-il, amis lecteurs, de vérifier votre capacité de mémorisation ? Je vous livre un petit test — pas méchant pour deux sous — qui vous laissera savoir si vous avez beaucoup ou peu de mémoire. Suivez-moi bien : c'est tout simple.

## Première expérience

Lisez deux fois à haute voix les mots suivants :

1. — CRAYON.
2. — LIVRE.
3. — PORTE-PLUME.
4. — ENCRIER.
5. — CAHIER.

puis essayez de réciter de mémoire la liste de ces différents objets avec leur numéro d'ordre. Recom-

mencez l'expérience dix minutes après, sans regarder la liste.

— Si vous arrivez la seconde fois à énumérer tous les objets dans l'ordre, vous avez une bonne mémoire.

— Si vous n'y êtes arrivé qu'immédiatement après la lecture, votre mémoire est moyenne.

— Si vous vous êtes trompés, même la seconde fois, votre mémoire demande à être sérieusement travaillée.

## Deuxième expérience

Lisez deux fois à haute voix les chiffres :

1 7 6 9 8 2

et procédez comme pour le premier test.

## Et encore la grève...

Nous avons espéré qu'après les innombrables manifestations publicitaires, les conférences radiophoniques et les écrits des journaux, l'opinion publique aurait compris la véritable nature du différend qui a trop longtemps divisé les employeurs et les employés de Radio-Canada. Il semble pourtant que dans bien des cas on n'a pas réussi à éclairer sa lanterne et les fausses interprétations continuent à circuler.

« Un groupe d'intéressés aux choses du public » m'envoie une lettre, en date du 10 février, où il est question, encore une fois, que « si les réalisateurs étaient mal payés, cela serait une autre affaire, mais ils sont très bien payés ». Mais, grands dieux, sur quel ton faut-il répéter que dans toute cette malheureuse histoire, il n'a jamais été question de cents et de piastres. Je voudrais pouvoir l'écrire en caractères lumineux de six pieds de haut. La reconnaissance du droit d'association n'a rien — mais absolument rien — à voir avec la question des salaires. Il s'agit d'un principe primordial contenu dans la Charte des Droits de l'Homme, principe qui a d'ailleurs été reconnu aux réalisateurs dans la semaine du 9 février. Je m'étonne qu'un groupe qui se dit « intéressés aux choses du public » n'ait pas réussi à faire la lumière là-dessus.

Vous écrivez encore : « Le public devrait demander à Radio-Canada que tous les artistes qui ont pris part à cette grève ne réapparaissent plus sur nos écrans ». Eh bien ! vous n'y allez pas de main morte. A vous en croire, messieurs, ce serait

de gaieté de coeur et pour s'amuser que les artistes et les auteurs auraient consenti les sacrifices énormes encourus par cet arrêt de travail. Car voilà une autre erreur. En aucun moment, l'Union des Artistes et celle des Auteurs ne se sont déclarés en grève. Ils ont décidé d'un commun accord et après un vote secret de respecter les lignes de piquetage établies par les grévistes. Et cela toujours, en vertu d'un principe syndical légitime — et désormais légitimé — dont ils se sont faits les défenseurs dès la première heure. Que notre président de l'Union des Artistes se soit aventuré trop loin dans cette affaire — ce « dictateur se croit trop puissant, nous aimons mieux ne pas avoir de télévision que de voir ce Jean Duceppe et quelques autres » — son action relève d'un engagement personnel qui n'implique en rien l'attitude des artistes.

Je renonce à poursuivre le décortiquage de votre lettre. Elle est un tissu d'invéraisemblances et de contradictions. Et de plus, elle respire la mauvaise foi la plus évidente. Ce serait évidemment trop beau si l'on faisait l'effort de se renseigner avant de parler de tout — et surtout de rien — sur un ton ex-cathedra.

## Sur toutes les scènes

par Francine Montpetit-Poirier

## Chansonnettes

En France où, comme chacun sait, « tout finit par des chansons », la chanson populaire (que nous appelons plus volontiers chansonnette) est encore à un certain degré un vivant véhicule de critique politique comme de commentaires sur l'état des moeurs. C'est même le seul pays du monde qui a été protégé d'une absolue commercialisation de la chanson. Les paroliers et compositeurs américains et anglais ne sortent plus que des oeuvres préfabriquées en série qui n'ont plus aucune valeur d'art populaire. Il suffit pour s'en convaincre de synthétiser ces « hit parades » dont on nous rabat les oreilles à coeur de jour à la radio. Des rythmes échelonnés, à peine dissemblables d'une chanson à une autre, s'apparentent à n'importe quoi et, de toutes façons, ne signifient rien.

## Petites nouvelles et commentaires

• La grève, fatalement, devait faire des victimes. Déjà, on apprend que les émissions radiophoniques Jeunesse Dorée et Les Joyeux Troubadours ne reviendront probablement plus sur les ondes. Les commanditaires, inquiets d'une situation qui ne semblait pas devoir finir, auraient décidé d'écouler leur budget publicitaire autrement.

• Guy Sanche, l'incomparable Bobino des jeunes téléspectateurs, a poursuivi jusqu'au bout sa tâche de ravitailleur auprès des piqueteurs. Dès cinq heures le matin, il circulait rue Dorchester, une énorme cafetière à la main.

• Madame Sanche (Monique Chabot) ne partageait pas l'enthousiasme délirant de son mari. Il est vrai que l'attente d'un grand événement la plonge dans une sorte de torpeur bienheureuse qui l'isole de la monde extérieur. Elle avait d'abord projeté de taire la bonne nouvelle, mais elle se sentait si heureuse qu'elle s'empressa de publier son bonheur.

• Une jeune comédienne engagée pour « Les Dialogues des Carmélites » m'avouait que toute l'expérience acquise à la T.V. ne lui servait de rien à la scène. « Je découvre mes bras et mes jambes, m'avouait-elle, et je ne sais plus qu'en faire ».

• André Cailloux a profité du grand congé forcé de la grève pour écrire. Depuis longtemps, il avait en tête un projet pour un recueil de contes pour enfants. La chose est maintenant faite : son frère Michel a dessiné de ravissantes illustrations : il ne

[ Lire la suite page 54 ]

*Commandez ce*

**COUTEAU À JAMBON** *à manche de corne*  
**ET ÉCONOMISEZ \$3.00**



- Manche de véritable bois de cerf. • Lame d'acier inoxydable de Sheffield à fini brillant, affilée à la main.
- Lame à soie traversant toute la longueur du manche, embout de nickel.

Valeur courante \$5.00 offert pour seulement \$2.00

Bon de commande au verso. Envoyez-le dès aujourd'hui!

12



**VISKING COMPANY**

Division of Union Carbide Canada Limited,  
Box 250, Adelaide St. Post Office,  
Toronto, Ontario

Veillez m'envoyer.....couteau(x) à jambon comme illustré dans votre  
(quantité)

annonce pour le jambon désossé, à la page suivante. Ci-joint \$.....

NOM .....  
(lettres moulées)

ADRESSE .....

VILLE..... PROV. ....



## *Parure de fête pour Pâques*

Voici 3 moyens de servir le **JAMBON DÉSOSSÉ**

**ASPIC DE JAMBON**—Faire dissoudre 4 paquets de poudre à gelée au citron dans 6 t. d'eau bouillante. Ajouter 1/4 t. de vinaigre, 1 c. à thé de sel, une pincée de cayenne. Verser un demi-pouce de gelée dans un moule huilé de 10" (ou d'une contenance de 2 pintes). Disposer sur la gelée 1 t. de jambon cuit en dés et 1/4 t. de légumes cuits. Laisser prendre. Mettre le restant de la gelée au froid jusqu'à ce qu'elle épaississe. Lui incorporer 3/4 t. de légumes; 4 t. de jambon en dés et 1 t. de chacun des suivants: céleri et oeufs durs tranchés. Verser dans le moule et faire prendre au froid.

**JAMBON GLACÉ**—Faire cuire le jambon au four comme indiqué sur l'emballage. Une demi-heure avant la fin de la cuisson, fendre et rabattre l'emballage. Pratiquer des fentes en croix dans le gras. Clouter de clous de girofle. Saupoudrer d'une c. à table de moutarde en poudre et arroser d'une c. à table de jus d'orange. Saupoudrer de casonade. Faire glacer au four. Découper 15 pétales dans l'écorce de deux oranges. Les faire mijoter dans 1/2 t. d'eau avec 1/2 t. de sucre, pendant 15 minutes. Confectionner 3 marguerites et en décorer le jambon.

**JAMBON FROID GOURMET**—Cuire un jambon désossé au four comme indiqué sur l'emballage. Le laisser refroidir. Le dépouiller de l'emballage. Prélever 12 tranches à l'une des extrémités de la pièce. Dépouiller le restant du jambon et hacher fin. Ajouter 3 oz. de fromage à la crème, 1 c. à table d'oignons verts hachés, 4 c. à table de piment vert et 4 c. à table de relish vert. Assaisonner à volonté de sel, poivre, moutarde et beurre ramolli. Diviser en 12 portions en forme de cornet et rouler dans les tranches de jambon.

Jambon désossé, tendre et savoureux! Parez-le joliment pour le dîner de Pâques. Vous pouvez le servir de maintes façons succulentes. Vous le trouverez à la fois délicieux et avantageux. Choisissez le format convenant exactement à votre famille. Pas d'os, pas de perte, il fond dans la bouche, jusqu'au dernier morceau!

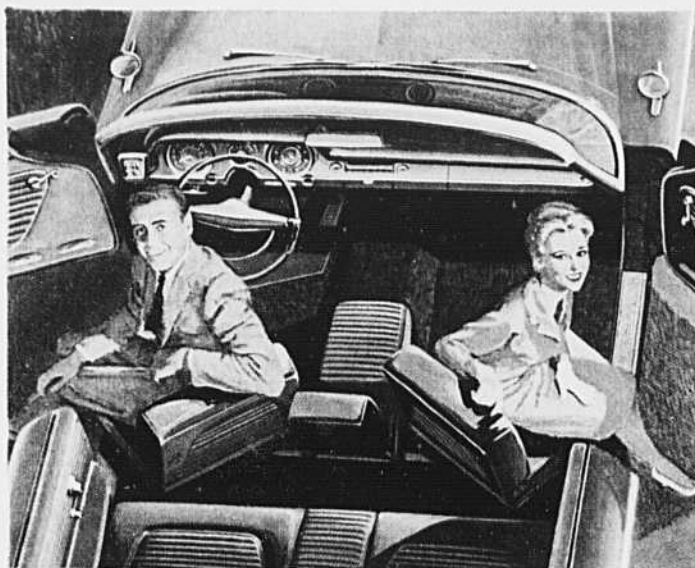
VISKING COMPANY, DIVISION DE UNION CARBIDE CANADA LIMITED, LINDSAY, ONTARIO

Fournisseurs d'emballages alimentaires de fabrication canadienne

La marque et l'emblème Union Carbide sont déposés.



Qui vous a dit  
qu'une Chrysler  
coûte trop cher?



Si vous pouvez vous offrir  
une voiture de prix moyen,  
vous pouvez vous offrir une  
merveilleuse Windsor 1959!

Vous croyez que vos moyens ne vous permettent pas d'acheter une Chrysler? Alors le nouveau bas prix de la ravissante Windsor Chrysler 1959 vous réserve une *surprise!*

C'est une Chrysler entièrement nouvelle... dotée de caractéristiques que vous ne pouvez obtenir dans d'autres voitures de sa classe à *n'importe quel prix* (la transmission automatique à boutons-poussoirs et la suspension Torsion-AIRE, par exemple!)

Ne vous contentez donc pas de moins quand il est plus facile que jamais d'acheter l'extraordinaire Windsor Chrysler 1959!

Venez la voir cette semaine. Vous verrez comme elle est *peu coûteuse.*

LA WINDSOR '59 VOUS OFFRE CES  
PERFECTIONNEMENTS CHRYSLER EXCLUSIFS!

- Nouveaux sièges avant pivotants • Suspension Torsion-AIRE éprouvée et améliorée • Chaufferette à nouvelle commande automatique à boutons-poussoirs • Nouvelle transmission automatique d'avant-garde Torque-Flite à boutons-poussoirs • Nouveau et puissant moteur V-8 de 361 po. cu.

LA VOITURE QUI RÉVOLUTIONNE LA CLASSE DES PRIX MOYENS!

# Chrysler Windsor



La superbe Saratoga

L'étincelante New Yorker



Toutes nouvelles compagnes  
de la merveilleuse Windsor Chrysler

CHRYSLER CORPORATION  
OF CANADA, LIMITED

## Autos-nouvelles du monde entier

► Petites histoires automobiles: Un automobiliste de Recke dont la voiture refusait de démarrer trouva un nid de souris dans un des sièges; les rongeurs avaient détruit plusieurs câbles... — Un cambrioleur comparaisait à Ulm pour la mise à sac d'un bureau de la caisse d'épargne, la condamnation à 5 ans de travaux forcés semblait le laisser indifférent, mais lorsque le juge lui retira son permis de conduire à vie, il fut pris d'une crise de rage, il voulait se jeter sur le magistrat et il fallut trois gendarmes pour le maîtriser. — A Hanovre, le préfet de police a organisé des « cours sur la circulation » à l'intention des vieillards; pour les attirer, il leur offre le café et un morceau de gâteau; aux premiers cours, — plus de 600 élèves des deux sexes âgés de 55 à 85 ans. — Le préfet de Police de Nuremberg a demandé à l'Office du Travail local de créer d'urgence un parking pour les... milliers de voitures des chômeurs qui, chaque semaine, encomrent tout le quartier et créent des embouteillages aux heures de pointe.

► Pour ses 3,500 fonctionnaires, la police municipale et les véhicules de la ville, l'administration municipale de Francfort achète de grandes quantités de carburants aux sociétés pétrolières; les fonctionnaires bénéficient ainsi pour leur essence d'un prix inférieur de 30% à celui que paie l'automobiliste moyen. Mais les pompistes de la région de Francfort ont déjà protesté contre l'ingérence du Conseil dans leur commerce.

► Le fisc n'oubliera plus les voleurs d'autos: à Dortmund, lorsque plusieurs voleurs d'automobiles s'entendirent condamner, ils eurent la surprise d'un supplément d'amende à la demande des services locaux du ministère des Finances: les taxes de roulage pour les véhicules qu'ils avaient volés. C'est la première fois que le fisc s'est ainsi fait rembourser les recettes perdues...

► Le retour au Moyen-Age pour guérir les automobilistes fatigués... Plusieurs médecins allemands ont eu l'idée, au cours des derniers mois, d'envoyer près de 300 de leurs malades masculins dans la ville moyennageuse de Rothenburg-sur-Tauber, qui, comme Carcassonne, a gardé intacts son architecture féodale et ses remparts coupés de nombreuses tours. Dans chaque tour, un logis a été installé où le Directeur, le chef de service, le fonctionnaire épuisé devra vivre « comme il y a 500 ans » sans lumière électrique, sans eau courante (il doit la chercher à la pompe en ville), sans autre chauffage qu'un feu de bois dans la cheminée. La plupart des citadins ont été enchantés de leur séjour de 3 à 4 semaines, presque tous ont préparé eux-mêmes leur cuisine, ce qui n'a pas empêché les cabaretiers de faire de bonnes affaires... Car les soirées sont longues, même pour les hommes fatigués!

► A Scarborough, un agent de police pénètre dans une réunion électorale du député conservateur Sir Alex Spearman, qui est en train de parler avec flamme; il le salue, l'interrompt et lui dit: « Veuillez venir déplacer votre voiture, sinon je suis obligé de vous dresser contravention ». Sir Alex quitta la tribune, obéit et revint quelques minutes plus tard pour finir son discours.

► Mme Elizabeth Russell, d'Ilford, Essex, s'est vu octroyer 950 Livres sterling de dommages-intérêts pour avoir été renversée et traînée par une voiture; la jeune dame de 40 ans, qui ne fut que légèrement blessée, a subi un tel choc que ses cheveux ont blanchi en quelques jours...

► Un juge de Birmingham a estimé que les disputes de ménage doivent se dérouler à domicile et non pas dans une voiture que le mari est en train de conduire, et il a condamné le directeur d'usine Sidney B... à une forte amende pour excès de vitesse en pleine ville. M. B... avait reconnu sa faute par écrit, mais il avait affirmé qu'elle était due uniquement à une discussion avec sa femme, qui l'accompagnait, sur le nombre d'enfants qu'ils devraient normalement avoir... Et qu'il avait répondu si énergiquement qu'il avait appuyé trop fort, sans le vouloir, sur l'accélérateur...

► Un cochon gras, pesant près de 400 livres, a attendu deux nuits et deux jours au commissariat de Lewisham; une patrouille l'avait trouvé au milieu d'une route, assommé par le choc de la chute d'un camion; la circulation fut interrompue pendant une demi-heure, jusqu'à ce que six agents de police eurent réussi à hisser la brave bête dans une voiture et de la loger au commissariat.

► Avis placé à l'entrée d'un carrefour très animé de Londres: « Ne commettez pas d'imprudences ici en changeant de direction, à moins que vous soyez assez riche pour dédommager un piéton écrasé »...

► L'Automobile Association de Grande-Bretagne a constaté qu'environ 1 automobiliste sur 6 stoppé par un policier qui estime qu'il a commis une faute dit cette expression courante: « I am sorry » qui veut dire « Je m'excuse. Je regrette. Pardon »... Mais l'« A.A. » conseille à ses 1,200,000 membres de ne jamais prononcer ces mots fatidiques aux oreilles d'un « bobby » car ils sont généralement interprétés comme un aveu de culpabilité.

► Les innombrables usagers de la première autoroute britannique, inaugurée il y a deux mois, ont été cruellement déçus: un beau matin, ils l'ont trouvée fermée et interdite à la circulation: les fortes gelées nocturnes avaient eu raison de l'épaisse couche de béton des pistes de roulage: larges fentes, brisures, trous, et soulèvements les rendaient impraticables. Les travaux de réfection dureront un mois; ce « fiasco » va provoquer un débat aux Communes et une enquête.

► Un entrepreneur de pompes funèbres d'Oslo avait obtenu une licence d'importation pour un station-wagon. En Norvège, les importations automobiles ne sont pas libres. Il avait ensuite obtenu l'autorisation d'utiliser ce station-wagon pour le transport des défunts et d'autres marchandises, notamment des meubles. Mais la municipalité voulait, récemment, obliger le transporteur de peindre son corbillard en noir, ce qu'il refusa de faire et un tribunal vient de décider que « aucun texte légal ne stipule qu'un corbillard doit être noir ».



*Bannissez*

**CAHOTS**

*et*

**VIBRATIONS**

*avec*

les amortisseurs

À DOUBLE EFFET

**DELCO**

En remplaçant *dès maintenant* vos amortisseurs usés, vous pouvez vous éviter des réparations coûteuses plus tard. Faites vérifier vos amortisseurs la prochaine fois que votre véhicule se trouvera sur le monte-voiture. Plus de voitures, de camions et d'autobus neufs sont munis d'amortisseurs Delco que de toute autre marque... Pour toute rechange, exigez les amortisseurs Delco.

UN PRODUIT GENERAL MOTORS



UNITED MOTORS—SÉRIE AC

UNITED MOTORS SERVICE — DIVISION AC

GENERAL MOTORS PRODUCTS OF CANADA, LTD., OSHAWA, ONT.

## LE PONDEUR

par Jacques Delrue



... Non, non, non, je ne suis pas une poule ! encore moins une canne ou une autruche. Je ne suis aucune de ces femelles à deux pattes qui trottent par tous les temps et que l'on rencontre un peu partout. Non, pas ça du tout. C'était peut-être votre première impression en jetant un coup d'œil sur le titre, n'est-ce pas ? Détrompez-vous, je veux vous parler de l'artiste, du musicien, du type qui compose, qui écrit, qui invente un tas de choses, un tas d'histoires pour vous égayer, vous distraire et vous changer les idées quand vous avez le cafard, pour faire oublier ce monde rempli à craquer d'idiots, de crétiens, d'imbéciles, de voleurs de tout acabit, de voyous en chapeaux haut de forme, sans oublier votre abruti de patron qui vous tombe sur les nerfs à tout instant, celui qui est après vous tout le temps, qui vous guette à la journée longue,

qui vous pousse dans le dos à coups de jurons, d'invectives et autres platitudes comme si vous étiez une vraie bête de somme et qui vous fait détester cette garce de vie remplie de déboires, de rêves assassinés et anéantis à tout jamais par la brutalité des faits quotidiens.

Non ! le pondeur, c'est le type qui se creuse les méninges, les cellules du cerveau, la moëlle épinière, qui se vide les nerfs et le sang et l'estomac bien entendu — quand il y a quelque chose dedans — enfin le pondeur, c'est le gars qui pond ! Et cela, même quand il n'a pas envie de pondre ! Beau temps, mauvais temps, dans n'importe quelle circonstance et par n'importe quelle température, chaude ou froide, malsaine à lui en donner la chair de poule, trop chaude à le faire transpirer, dégoutter et suer à partir de la crinière jusqu'au fond de ses pantalons qui bien sou-

vent sont percés, troués, éventrés et éventés ou raccommodés, le pondeur pond.

Il pond même quand il en est empêché par le bruit et le tapage de la rue, des camions qui roulent en tout sens, des automobiles qui s'énervent, des motocyclettes qui pétaradent avec un tapage infernal, des discussions et des engueulades orageuses qui proviennent à ses oreilles de la chambre voisine des enfants — il y en a huit dans la maison — qui chialent et piaillent et qui crient et hurlent comme des cochons qu'on est en train de saigner. Des coups de téléphone qui vous dérangent continuellement, vous distraient dans votre travail, dans votre inspiration — j'en ai pas aujourd'hui — et tout cela s'ajoute aux toc-toc trappés à votre porte par votre maîtresse de pension qui vous réclame à grands cris — tout le monde l'entend — vos trois semaines de

# La Reine ne veut pas voir étaler ses petit secrets

« Toute personne employée au service de Sa Majesté la Reine Elizabeth II s'engage à ne publier la relation d'aucun incident ou conversation dont elle serait venue à connaissance en raison de sa situation dans la Maison de la Reine ; à ne fournir à la presse aucune information concernant la Reine ou sa famille ; et, en outre, à n'écrire aucun livre ou article ou texte d'aucune sorte ayant trait à son ancien service auprès de la famille royale ».

C'est à la suite d'un livre publié il y a quelques années par l'ex-valet de chambre du duc d'Édimbourg que tous les employés et serviteurs de la Maison Royale furent tenus de signer cet engagement. Si les souvenirs de "Crawfie", Marion Crawford, l'ex-gouvernante d'Elizabeth et de Margaret, avaient reçu l'approbation de tout Buckingham Palace, l'ouvrage de l'ex-valet de chambre n'eut en effet pas l'heur de plaire au mari de la reine.

Mais les engagements moraux ne pèsent guère face aux fantastiques propositions de la grande presse et des éditeurs britanniques pour obtenir des révélations sur la famille royale. Après le « scandale Barrymaine », en l'occurrence la publication de la biographie de Peter Townsend par son ami le journaliste Norman Barrymaine, et contenant des détails inédits du roman avec la princesse Margaret, voici le « scandale du majordome de la reine ».

La Maison Royale s'est hâtée d'arrêter la publication d'une série du *Sunday Pictorial*, en raison de la publication qui s'y trouvait faite de la vie privée de la Reine, en raison aussi de l'engagement souscrit par les ex-membres de la Maison de la Reine.

Si le principe de l'interdiction se défend, il faut noter que, quotidien-

nement, la famille royale anglaise se voit traitée par une partie de la presse britannique beaucoup plus cavalièrement que dans ces divers Mémoires somme toute très respectueux.

Sous le manteau de l'indignation, toutes les attaques contre Buckingham Palace ont paru en bonne place. En premier lieu, celles de Lord Altrincham et de Malcolm Muggeridge. Attaques qui ont toutefois causé moins de tort à la dignité de la famille royale que les potins quotidiens de la presse populaire londonienne.

Aussi la presse américaine fait-elle remarquer aujourd'hui que les journalistes anglais exagèrent un brin lorsqu'ils blâment l'irrespect de leurs confrères américains envers la reine Elizabeth. Des journaux américains viennent même de révéler que certaines histoires, en particulier sur la princesse Margaret, ont été montées en épingle en accord avec les journalistes américains, en sorte qu'elles parussent d'abord dans la presse américaine, la seule chance pour les journaux anglais de pouvoir publier les dites anecdotes, sous la forme d'un exemple typique de la mauvaise foi des journalistes américains...

Ces derniers répliquent en accusant leurs confrères britanniques d'avoir ôté à la princesse Margaret ses chances de trouver un époux, en l'empêchant d'avoir une vie privée.

De même, le prince Charles ne peut se permettre un geste d'humeur s'il perd au football, une algarade avec un camarade d'école, une escalade du mur de la maison d'enfants qu'il partage avec sa soeur dans le parc de Buckingham Palace, sans se voir consacrer le lendemain une dizaine d'articles sur le mode attendri ou indigné. C'est ce culte maladroit de la famille royale qui a fait écrire à lord Altrincham et au groupe de jeunes écrivains anticonformistes ap-

pelés « les jeunes gens en colère », que la presse anglaise était la plus stupide du monde.

La famille royale est la première à déplorer ces excès. La reine a demandé elle-même à ses sujets, dans une allocution familière à la télévision, de cesser d'accorder de l'importance aux faits et gestes de son fils, de lui laisser la possibilité de grandir comme un enfant normal. Mais la reine Elizabeth n'a pas été jusqu'à suivre les conseils de lord Altrincham, en comblant le fossé qui sépare la famille royale du peuple, en renvoyant nombre de hauts fonctionnaires « fossilisés » de la Cour, en imitant les familles royales des pays nordiques, qui ont échappé à la curiosité malade du public en menant une vie à peine différente de celle de l'ensemble de la population.

L'« affaire du majordome de la reine », William Ellis, ex-surintendant du château de Windsor, aura été la goutte d'eau qui fait déborder le vase. Cet homme fin et souriant, aux allures d'officier de l'Armée royale, aura été le dernier à pouvoir commettre sur l'illustre famille des indiscretions écrites, sans que ce délit de lèse-majesté le mène devant le procureur général du Trône. Un air de deuil flotte sur les rédactions des journaux anglais, car la citation en justice de William Ellis semble bien sonner le glas du fructueux « trafic des secrets de la Maison Royale ». Ce serait la fin d'un véritable commerce d'informations plus ou moins sensationnelles, mené à coups de millions par des dizaines d'organes de presse d'Europe et surtout des États-Unis.

C'est, dit-on, le prince Philip qui aurait exigé des mesures efficaces et énergiques pour mettre fin aux indiscretions. Désormais le procureur général du Trône prendra en main tou-

tes les infractions caractérisées à l'engagement signé par les membres de la Maison de la Reine.

— Bien entendu, a néanmoins déclaré un porte-parole de Buckingham Palace, on envisagera le cas des personnes qui, ayant quitté le service de la Maison Royale, demanderont l'autorisation de remettre à la presse certaines informations sur le travail accompli au cours de cette carrière. Ces demandes seront à l'avenir examinées une à une. Par contre, il ne sera en aucun cas toléré de voir révélés tous les actes et paroles de la famille royale.

Le fonctionnaire a ajouté qu'il se rendait parfaitement compte de la tentation présentée par les offres alléchantes des journaux. L'existence d'un accord précis, que la loi obligera à respecter, permettra de donner la force de résister à pareilles tentations.

La première « indiscret » de la Maison Royale, Marion Crawford, qui, sans avoir encouru personnellement le moindre reproche, a encouragé ses collègues à l'imiter, aurait reçu, selon le *Daily Herald*, 15.000 livres sterling pour une série d'articles sur l'enfance de la reine, vendus à une revue américaine. Sans compter les sommes supplémentaires touchées pour la reproduction de cette série dans divers journaux et magazines à travers le monde.

En 1950, au cours d'un débat à la Chambre des Communes, on discuta de la fabuleuse somme de 55 millions (en francs) payée pour un livre de révélations sur la Maison Royale. Il semble en outre que de nombreuses revues américaines seraient prêtes à payer un minimum de 7 ou 8 millions pour toute information, même anonyme, sur la famille royale, à condition que cette information soit « piquante ». Des chiffres de la mè-

loyer qui sont en souffrance — depuis trois semaines naturellement — et qui vous font penser à une vieille horloge qui n'en peut plus, qui est toujours en retard et fatiguée de marquer le temps, les secondes, les minutes et les heures et qu'on doit ajuster et réajuster d'une demi-heure ou d'une heure à toutes les vingt-quatre heures, parce qu'elle est exténuée de pondre elle aussi!

Et malgré tout ça, la vie vous commande, vous ordonne de pondre même si vous ne vous en sentez pas le courage, l'énergie, la résistance physique ou intellectuelle à défaut desquelles malheureusement vous êtes menacé de crever comme une vieille poule, une vieille canne ou une vieille autruche dont les jours sont comptés — décomptés devrais-je dire plutôt — et qui a fourni tellement d'efforts au cours de sa vie de pondreuse que tous les oeufs qu'elle pond ne sont plus

des oeufs qui proviennent d'une poule aux oeufs d'or ou d'art!

Malgré tous ses efforts qui font l'avortement de sa ponte, l'artiste, le musicien, le peintre, le chanteur, le scénariste, l'acteur, l'imitateur — il y en a trop de ceux-là, il en pleut — doit se faire un devoir, un culte, une règle, une discipline soutenue, ardue, écrasante — quelquefois décourageante — une volonté de vouloir pondre et répondre continuellement, sans interruption aucune, sans relâche, sans hésitation, sans arrêt pour satisfaire et distraire son public. Comme vous pouvez le constater, chers amis, le métier ou la profession de pondreur n'est pas une mince affaire malgré que les ouvertures dans ce domaine vous semblent alléchantes. Comme vous avez pu constater en lisant ceci, le métier de pondreur c'est éreintant! Pondez maintenant si le coeur vous en dit!

me importance seraient offerts par des centaines de journaux ou maisons d'édition du Commonwealth, d'Europe, d'Amérique du Sud.

On estime qu'en dépit de toutes les précautions, il y aura toujours des indiscretions commises aux dépens de la famille royale anglaise. En effet, de nombreux employés du palais, notamment les extras, sont engagés par le canal des habituelles agences de placement. Ils ne viennent pas personnellement en contact avec les membres de la famille royale ou les hauts fonctionnaires de la Cour, mais ont la possibilité d'approcher des membres du personnel stable, d'obtenir certaines informations et de les revendre *extra-muros* pour une vingtaine de sterlings.

Il n'en reste pas moins que la mésaventure de William Ellis, qui s'en tire avec une « solennelle injonction », servira de leçon de prudence à ses éventuels imitateurs. Ellis est retourné avec flegme à son nouveau métier, celui de patron d'un "pub".

mais il se garde bien, même devant ses meilleurs clients, d'évoquer les souvenirs qu'on l'a empêché de continuer à publier.

Elizabeth aurait été notamment choquée de voir révélé qu'elle fait repasser ses couvertures et achète ses abat-jour dans les prisons. Alors que ses sujets ont été touchés d'apprendre qu'à Buckingham Palace aussi, on a des dessous de budget. Elizabeth n'a pas admis cette entorse à son prestige. En effet, la rigidité de l'administration du Palais restreint au maximum les dépenses courantes : entretien, domesticité, etc. ce qui n'empêche pas la reine de disposer d'une importante cassette personnelle.

Le peuple anglais comprend aujourd'hui pourquoi la Reine dépense autant pour ses chevaux et si peu pour son mobilier, mais la Reine ne tenait pas à ce que l'on connût ses petits secrets de « première ménagère du Royaume ».

DENIS MORELLAN

### Eva en plein combat

C'est en « clandestinité » qu'Eva Bartok a rejoint son prince Shiv à Bombay. Quelques jours avant son départ, elle démentait son voyage, annonçant son intention de ne pas quitter Rome pendant au moins six mois. Il s'agissait de gagner du temps, et de jouer de ruse vis-à-vis de la forte opposition de la famille du prince à ce projet de mariage.

Quoi qu'il arrive, que ce mariage se fasse ou non, Eva Bartok affirme qu'elle saura réagir avec énergie, grâce aux pratiques du yoga apprises auprès du mage indonésien Pak Subuh, qui lui sauva la vie à Londres. Eva n'en a pas moins de nouvelles faiblesses sentimentales, mais elle ne se laisse plus démoraliser par leurs revers.

Sa carrière a enfin pris une tournure sérieuse. On lui propose notamment de tourner une nouvelle version de « Grand Hôtel », d'après le roman de Vicki Baum, dont la première version fut l'un des grands succès de Greta Garbo ; mais c'est Eva qui fait la moue. Elle ne veut plus de rôles de femme fatale.

— Quand comprendra-t-on enfin que je suis instinctive, ardente et humaine ? dit-elle.

Elle est donc beaucoup plus enthousiaste pour tourner « Feux d'artifice au soleil », un film évoquant la révolte hongroise de l'automne 1956, que vient de lui proposer une productrice française.

Elle est en outre très occupée par les ultimes retouches à son autobiographie, qui paraîtra au printemps prochain.

— Mon seul moyen de défense, dit-elle.

**AU PLAISIR!**

... et quel plaisir délicat de savourer le nouveau vin rosé mousseux de Bright, le Du Barry, dont les bulles légères semblent exhaler la joie de vivre. Servez-le bien frais à vos amis, tous seront enchantés de ce vin délicieux qui égayera l'ambiance de vos réunions.

N'oubliez pas que ce vin rosé mousseux pour couïtera moins cher que vous pourriez le croire. Essayez-le bientôt.

Les bons vins canadiens  
de **Bright**  
— DEPUIS 1874

TGB-143F

**Vous vous sentirez MIEUX!  
VOUS PARAITREZ MIEUX!**

Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses.

Les Pilules  
**MYRRIAM DUBREUIL**  
améliorent l'état général, vous aidant ainsi à vous sentir MIEUX et à paraître MIEUX.

Les Pilules Myrriam Dubreuil sont un reconstituant et un excellent tonique qui améliore le sang, stimule l'appétit, soulage l'épuisement nerveux quand celui-ci s'insinue dans l'organisme et, conséquemment, aide à reprendre le poids perdu. Les Pilules Myrriam Dubreuil constituent un produit d'heureux résultats. Sa formule pharmaceutique a été établie, il y a de nombreuses années, après des recherches sérieuses, par des chimistes qualifiés.

**GRATIS :** Envoyez 5c en timbres et nous vous adresserons gratis notre brochure illustrée, avec échantillon.

**CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE :**  
Les jours de bureau sont :  
Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.

REMPLEZ CE COUPON

Mme MYRRIAM DUBREUIL (POUR LE CANADA SEULEMENT)  
Case Postale, 1391, Place d'Armes,  
Montréal, P. Q.  
6880, rue Bordeaux.

Ci-inclus 5c pour échantillon des Pilules Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom.....  
Adresse.....  
Ville..... Province.....

## Les grands récits du Samedi

# RUDOLPH VALENTINO, "l'amant du monde"

Le 23 août 1926, devant le Polyclinic Hospital, à New-York, la circulation est bloquée par une foule de cinq mille femmes qui sanglotent. Rudolf Valentino se meurt. Le « cheik bien-aimé » a été opéré d'urgence à la suite d'une crise d'appendicite. Des complications sont survenues. Le malade est perdu. Quand, à midi, on annoncera sa mort, ce sera une explosion de douleur dans toute l'Amérique. Plusieurs millions de femmes, dans le monde entier, pleurent la disparition de ce petit Italien trop beau qui, à 31 ans, était un des rois d'Hollywood.

par Anne Manson

### Un clochard erre sur les quais de New-York

« Il était plutôt petit malgré ses talonnettes, aurait paru malingre sans ses épaules rembourrées et il était puant de prétention. Il m'avait demandé l'adresse d'un bon tailleur. Je lui en donnai une et il commanda cinquante costumes d'un coup », écrivait le journaliste Beverley Nichols, après une visite à Londres de Rudolph Valentino.

— Ma rencontre avec Valentino a été le plus grand choc de ma carrière, assure de son côté l'impresario George Ullmann. Quelle bonté! Quelle intelligence! Quelle grandeur! Je me sentis empoigné, absorbé par la personnalité la plus puissante que j'aie jamais rencontrée. J'étais pris corps et âme, avec une intensité bien rare entre deux hommes!

Et Maurice Colbourne, qui dirigea la vedette dans la mise en scène de « Monsieur Beaucaire » : « Si ses admiratri-

ces l'avaient vu devant la camera, elles auraient sûrement été bien déçues. Il était beau, c'est vrai, mais il avait la lèvre si pendante qu'il fallait la lui effacer du crayon pour qu'il ne soit pas absurde. Sa conversation était d'une platitude navrante! il zézayait et il était si long à comprendre qu'il fallait deux fois plus de temps pour travailler avec lui qu'avec n'importe quel acteur. »

Où est la vérité dans des opinions si contradictoires sur le plus grand séducteur de tous les temps? Si un psychiatre s'était préoccupé de son cas, il aurait probablement fait ressortir que la névrose dont Rudolph Valentino était atteint était celle, classique, de toutes les vedettes du muet. Quant à son goût d'éblouir, de séduire, il était probablement la revanche d'une longue série d'échecs, à la fois dans sa carrière et dans sa vie conjugale.

néanmoins de bonne coupe; que les chaussures éculées et couvertes de poussière ont l'air de sortir de chez le bon faiseur.

— Des ennuis? demande-t-il.

Le clochard, un tout jeune homme, hausse les épaules et essaie de s'expliquer dans un charabia tortueux :

— Des ennuis? Plutôt. Trois mois qu'il a débarqué et il n'a pas encore trouvé d'emploi fixe. Il bricole, ici et là, et mange à la soupe populaire.

— Vous devriez voir du côté de la

Bowery, conseille le policeman bonhomme. Là, vous trouverez des compatriotes. Ils auront peut-être quelque chose pour vous.

C'est ainsi que, le lendemain, le futur Rudolph Valentino arrive à se faire embaucher comme plongeur dans une petite trattoria qui sent la friture et est surtout fréquentée par les dockers. Son salaire: un dollar par jour et un plat de spaghetti à chaque repas.

Il sera successivement jardinier chez un milliardaire, laveur de voitures, bar-

### Un officier de marine raté

Alfonzo Guglielmi dit Valentino, fils d'un vétérinaire italien de Castellanetta et d'une mère d'origine bourguignonne, se destinait, en effet, à la carrière des armes. Il rêvait de devenir général — ou amiral — avec un uniforme rutilant et des galons dorés. Il était entré en 1907, à douze ans au collège militaire de Tarente, antichambre de l'École navale de Venise. Il y avait réussi assez brillamment, mais, au moment de passer dans la seconde, un examen physique lui avait barré le chemin. On trouvait sa vue trop basse et sa carrure trop étroite. Pour le consoler, sa famille l'avait orienté vers l'Académie royale d'Agriculture de Santa Illaro. Mais la greffe des rosiers et les mystères de la taille Lorette n'allaient pas intéresser longtemps un jeune homme épris d'aventures glorieuses.

Au bout d'un an, il quittait l'école et, comme son père venait de mourir, il demandait sa part d'héritage pour aller « courir sa chance ».

Le Paris de 1912 va voir arriver un jeune homme de 17 ans, au teint mat,

### La misère sur les quais de New-York

— Excuse me, sir, but you may not stay here! (Excusez-moi, monsieur, mais vous ne pouvez rester là!)

L'homme étendu sur un banc du Water-front regarde le policeman qui vient de s'adresser à lui et se lève, mu-

aux cheveux noirs plaqués en un casque de cuir brillant. La bouche est belle et bien ourlée, les dents éclatantes, le défaut de la paupière gauche, légèrement en berne, veloute le regard. Il hante les palaces, roule, à grand bruit d'échappement, dans des voitures de sport écarlates, court les boîtes de nuit et, le matin, se mêle, sur les plus beaux chevaux, allée des Acacias, aux personnages de Proust. A la saison favorable, il gagne Monte-Carlo, où il joue gros jeu, puis Biarritz où les jeunes filles rêvent de l'inscrire, pour une valse, sur leur carnet de bal.

Une ivresse qui ne dure guère. En moins d'un an l'héritage est consumé et une meute de créanciers s'abat sur Castellanetta. On réunit un conseil de famille en hâte qui trouve la solution, classique alors, pour les fils turbulents d'origine italienne. On l'enverra tenter sa chance dans le Nouveau-Monde. Après avoir rogné sur la part de la mère veuve, du fils cadet et de la dernière soeur, on prendra pour lui un billet de seconde classe sur le « S.S. Cleveland ».

par un automatisme formé par des mois de misère.

Le gendarme qui regarde sa silhouette s'éloigner a le temps de noter que le costume fripé, trop léger pour la saison, trop clair pour New-York, est



Le Cheik, c'est le meilleur rôle de Valentino.

man, vendeur à la sauvette, démarcheur pour une entreprise de publicité. Jusqu'à ce qu'un jour, au coin de la 26e rue Ouest et de la 8e avenue (à l'endroit même où, par une ironie du sort, le fameux Zukor vient d'installer son premier laboratoire de cinéma) quelqu'un lui touche l'épaule. C'est un gros homme qu'il a connu à bord du « Cleveland » et qui a des relations parmi les milieux interlopes de la cité. Il se souvient que le jeune garçon avait montré,

sur le bateau, des dons remarquables de danseur.

— Vous devriez voir au « Maxim's », dit-il, lorsque ce dernier lui a conté son histoire. C'est un cabaret en vogue. J'ai l'impression qu'ils vous engageraient. Je vais vous donner un mot de recommandation...

C'est la première chance de Rudolph qui, deux jours plus tard, vêtu d'un habit loué, passe en attraction avec une danseuse déjà célèbre : Bonnie Glass.

## Une banlieue miteuse : Hollywood

D'engagements provisoires en tournées miteuses, il finira par échouer, comme beaucoup de ses pareils, dans ce nouveau paradis des chercheurs d'or : les baraquements qui commencent à pousser, un peu partout, dans la banlieue de Los Angeles.

Nous sommes en 1914. Hollywood ne figure même pas sur une carte, car il ne consiste encore qu'en quelques bosquets d'orangers et de citronniers, coupés de maigres fermes. Zukor a aménagé l'une d'elles et l'a flanquée de loges, d'un petit laboratoire et d'un bureau. Derrière, le propriétaire continue d'élever des poulets.

Un peu plus loin, un autre pionnier, Cecil B. de Mille, a converti les stalles d'une écurie en loges, fait bâtir un plateau en plein air et engagé une poignée de cow-boys et d'Indiens.

Griffith vient de louer un terrain pour installer sa Biograph. Mais le roi du lieu, c'est Mac Sennett baptisé « l'Harmonieux chaudronnier » à la fois parce qu'il a rêvé d'une carrière de chanteur

d'opéra et qu'il a effectivement fait ses débuts dans la chaudronnerie. Zukor le montre à l'époque, dirigeant sa troupe bruyante du haut d'un bureau baptisé « La Tour ». « On trouvait, raconte-t-il, une énorme baignoire et une table de massage. Sennett aimait à tenir ses conférences voluptueusement installé dans son bain ou étendu sur son bureau cependant que son masseur, un géant turc du nom d'Abdul, pétrissait ses muscles. »

Le dimanche, les baigneuses de Mac Sennett vont danser au Sunset Inn (l'Auberge du crépuscule), un cabaret en planches au bord du Pacifique, la seule distraction d'Hollywood.

Pendant plusieurs années, on verra Rudolph Valentino, équipé de pied en cap, avec bottes et veste de cheval, nu tête, le cheveu luisant, attendre à la porte des divers studios un signe du régisseur. Il excelle dans les rôles de traîtres et d'apache parisien et gagne 5 dollars les jours fastes où on consent à s'occuper de lui.

## Derrière les grilles de velours noir

« Le Cheik », c'est l'histoire ténébreuse d'un enfant perdu, d'origine hispano-anglaise, élevé par un vieux cheik qui lui a laissé en mourant le commandement de la tribu. Il rencontre dans le désert la caravane d'une jeune Anglaise, Miss Diana Mayo — La Gazelle blanche — l'enlève au galop de son cheval et propose de l'épouser. La jeune fille repousse ses avances bien qu'elle frémissse d'émoi naturellement depuis le premier regard. Elle finira par céder après que le cheik l'aura arrachée à un redoutable brigand des sables, Omar... et surtout qu'elle aura découvert qu'il a tout de même du sang anglais.

Malgré le rythme sautillant des films d'époque, malgré les outrances du jeu (la vedette féminine, Agnès Ayres, apercevant pour la première fois le cheik à 50 verges, semble frappée par la foudre ; Rudolph Valentino roule des yeux blancs et n'arrête pas de se presser le cœur) plusieurs générations resteront prises au piège de l'étrange personnalité qu'il révèle.

Rudolph habite à l'époque une maison adossée à la colline de Whitley Heights. Il faut monter quelques marches pour passer de la salle à manger à un studio dallé de noir et entièrement drapé de velours pourpre. Des grilles de velours noir séparent cette pièce de la chambre du maître, couverte de tapis d'Orient, et son lit bas, dont l'orientation a été spécialement étudiée par les

plus grands mages d'Hollywood, est surmonté d'un immense portrait de lui par Beltram Masses, « le peintre des vedettes ».

Là, son valet de chambre allemand, Frédéric, s'occupe des 350 costumes que Rudolph jette négligemment à terre en rentrant, de ses 500 paires de chaussures, de ses milliers de cravates, dont la moitié provient d'admiratrices du monde entier.

Souvent, au retour des studios, Rudy est pris de véritables crises de désespoir. Il se roule nu sur ses tapis, en gémissant en italien qu'il est le plus malheureux des hommes, qu'on ne l'estime pas à sa juste valeur, qu'il est trop mal payé... Au studio, ses crises de colères épouvantent les metteurs en scène et font le vide sur le plateau.

Ce n'est pas que Rudolph soit un garçon spécialement arrogant et insupportable. Louella Parsons lui accordera même qu'il était modeste. Toutes les femmes qui l'ont approché célébreront sa courtoisie et l'application qu'il met à séduire. Il semble toujours s'intéresser à un détail de leur visage, de leur toilette et y attarde un regard appuyé. S'il ne peut venir à un rendez-vous, il s'en excuse aussitôt en envoyant un flacon de parfum ou une boîte de cigarettes à son monogramme. Ses amis vantent sa générosité et sa délicatesse. Seulement, il souffre de l'espèce de névrose qui a frappé d'un coup tous les acteurs du muet.

## Ne pervertissez pas notre Mary

L'année dernière, au cours d'une tournée, il a épousé une de ses camarades, la danseuse Jane Acker, mais celle-ci l'a quitté la nuit même de leurs noces à 4 heures du matin. A ceux qui essaient de s'entremettre quelques mois plus tard, elle déclarera qu'elle ne veut plus jamais entendre parler de ce « dago » (italien).

La danse n'est pas très en honneur dans les films de l'époque où l'on cherche de beaux gaillards bien découplés, capables de franchir les canyons au galop de leur cheval, de jeter l'héroïne en travers de leur selle et d'abattre l'ennemi à vingt pas.

Pourtant une chance se présente au jeune figurant. On cherche un garçon capable de danser la valse chaloupée dans un pub londonien, pour « Un bon petit diable », avec Mary Pickford.

C'est peu et c'est énorme, car les films de Mary font tous des « malheurs ». Elle a 22 ans à l'époque, mais d'après son contrat, et bien qu'elle soit secrètement mariée depuis plusieurs années, elle doit conserver ses boucles sur l'épaule, son tablier d'écolière, ses doigts tachés d'encre et se montrer la

bouche barbouillée des dernières confitures volées.

C'est elle qui vient de donner à l'industrie du cinéma son plus grand choc : la révélation de la star qui va remplacer la vedette de théâtre. Chaque fois que Mary Pickford a laissé traîner un crayon ou un bâton de rouge auprès d'elle, des milliers de lettres déferlent pour demander à la production si on n'est pas en train de pervertir « cette enfant » et s'il ne s'agissait pas effectivement d'une cigarette ? Cinquante mille personnes se sont écrasées à la première de son nouveau film, trente policemen ont dû lui ouvrir un passage lors de sa descente du train à Boston et, à Chicago, la foule a éventré le toit de sa voiture pour lui permettre de se montrer à ses admirateurs.

Valentino s'en souviendra dans quelques années lorsqu'il ira tourner son premier grand rôle dans *Les Quatre Cavaliers de l'Apocalypse*. En attendant, il a laissé pousser ses pattes sur ses joues, commencé un sérieux entraînement sportif, il soigne sa publicité et il vient de changer son nom de Guglielmi en celui plus sonore de « Rudolph Valentino ».

Il est prêt pour la gloire.

## Tempête sur Hollywood : Valentino s'est remarié en secret mais a oublié de divorcer d'abord !

Il y avait eu jusqu'à présent « la petite fiancée du monde », Mary Pickford. Le monde va apprendre d'un seul coup, en 1921, qu'il a aussi un amant : « l'Amant du monde », comme ses agents publicitaires viennent de baptiser Rudolph Valentino.

Depuis six mois son nom est sur toutes les lèvres. Les femmes se sont pâmées en le voyant danser un tango passionné dans « Les quatre cavaliers de l'Apo-

calypse », mais après « Le Cheik », ce sera du délire.

Quand il sort dans sa Rolls grand style, précédée des sirènes de la police motorisée, des centaines d'admiratrices tentent d'escalader les marche-pieds, se jettent sous ses roues, lacèrent sa cravate, arrachent ses boutons ou coupent les pans de son beau costume neuf (il ne porte jamais que des costumes neufs) pour enrichir leurs reliques.



La star Pola Negri.



Valentino dans l'Aigle Noir.

## Fini le temps : "ni chiens, ni enfants, ni acteurs"

L'or coule à flots de leurs doigts, les producteurs tremblent devant les exigences et devant leurs caprices, la foule les encense comme des dieux, s'écrase pour les voir, dore leur image, les journaux font un sort à chacun de leurs gestes. Et comme tous les enfants gâtés, plus ils sont adulés, plus ils exigent de soins, plus ils cherchent à entourer des manifestations de leur pouvoir.

Alors qu'hier les propriétaires des maisons qui vient de s'édifier à Hollywood affichaient « ni chiens, ni acteurs, ni enfants » on se dispute leur présen-

ce, on s'empresse, on s'empresse pour leur vendre des terrains.

Tom Mix, l'ancien cow-boy, qui n'avait connu, pendant des années, que la vie sous la tente et les feux de camp, vient de se faire construire, à Beverly Hills, un véritable palais, qu'il appelle négligemment « sa baraque ». Des jets d'eau de plusieurs couleurs jouent sur les pelouses et ses initiales lumineuses flambaient toute la nuit sur son toit. Quand il se déplace, c'est toujours dans une voiture grand style, hérissée de cornes de bison, avec son nom inscrit sur chaque portière.

## Deux tourments : un ulcère et Natacha

Max Linder reçoit ses invités encadré de deux esclaves nubiens tenant en laisse les lionnes qui ont tourné auprès de lui dans « Sept ans de malheur ».

Alla Nazimova arbore des bijoux célèbres ayant appartenu à la cassette des tzars.

Marion Davies, ancienne figurante, qui vient de rencontrer le magnat de la presse Hearst, possède de véritables États, pour l'installation desquels on a dépouillé les plus riches collections étrangères. Quand elle invite ses amis à un pique-nique, un train spécial suit

les cavaliers, portant les domestiques qui dresseront les tables, les tentes et serviront le festin dans de la vaisselle d'or.

Lorsque Gloria Swanson (ancienne vendeuse de magasin) entre au théâtre même si le premier acte est à moitié joué, raconte la «calomnié» Hedda Hopper, on baisse aussitôt le rideau.

Quand toute la salle s'est hissée sur les fauteuils pour la voir, on le relève et les acteurs finissent la scène.

Lorsqu'elle regagnera Hollywood, après un bref séjour à Paris, deux orchestres viendront l'attendre à la gare, d'énormes banderoles encombreront les rues : «Heureux retour parmi nous, Gloria», le trafic sera stoppé sur des dizaines de milles ; et tous les enfants d'Hollywood auront congé pour renouveler le geste répété depuis trois jours : celui de puiser des poignées de pétales de roses dans les poubelles disposées le long de Vine Street pour les jeter sur son cortège.

Une invitation à Pickfair, la nouvelle maison de Mary Pickford, ancienne enfant de la balle et de Douglas Fairbanks, est mise sur le même pied qu'une invitation à Buckingham Palace. Lorsqu'elle aura épousé Fairbanks Jr, le fils de Douglas, l'ambitieuse Joan Crawford devra faire le pied de grus pendant trois années avant d'y être conviée.

Valentino souffre, comme les autres, de ce destin trop lourd. Mais il a aussi d'autres ennuis.

D'abord son estomac le torture perpétuellement. Il a beau absorber des masses de bicarbonate, il souffre d'indigestion chronique, dans laquelle les médecins ne reconnaîtront que trop tard les marques d'un ulcère.

## Il avait oublié de divorcer !

Il a en effet négligé de divorcer avec Jane Acker, épousée en 1919, lorsqu'un beau matin, il vient frapper chez le maire de Tia Juana, petite ville mexicaine de la frontière. La jeune femme qui attend dans la voiture est Natacha Rambova.

Ni l'un ni l'autre n'ont aucun papier, mais le maire de Tia Juana connaît son Hollywood sur le bout du doigt. C'est à lui que la ville doit sa fortune.

C'est dans ses ruelles malodorantes encombrées de cabarets et de «saloons» qu'ont été tournés la plupart des premiers westerns, et Valentino y a souvent chevauché, quoique sous un autre nom. Mais depuis la prohibition, toute la capitale du cinéma franchit régulièrement les 180 milles de désert poussiéreux pour venir absorber les alcools synthétiques que l'on y débite à prix d'or.

Toute une lie colorée de «desperados», de prostituées vieillies, venus de tous les points du monde au moment de la fièvre de l'or, vit de ce commerce, tandis que dans les tripots en planches, dont les lumières brillent jusqu'à l'aube, des croupiers prennent les mises, un lourd revolver posé sur la table à portée de leur main.

Pour fêter ce mariage princier, le maire a improvisé un banquet dans sa propre maison et il vient à peine de

## Les admiratrices du Cheik...

«Que Monsieur Valentino aille au diable s'il le veut. Je suis allé à l'extrême limite des concessions. Mais s'il nous lâche, il ne pourra plus jamais travailler pour personne!»

En deux ans, Adolph Zukor, président de la *Famous Players Coop*, a vu tripler le nombre de ses cheveux blancs.

D'abord, pendant un an, Natacha et Rudolph Valentino, pour calmer l'émotion des ligues puritaines, ont dû vivre,

Et il vient de tomber follement amoureux de la fille adoptive d'un milliardaire américain Winifred Hudnut. Influencée par son amie, la célèbre Nazimova, la jeune femme qui fréquente les milieux d'Hollywood a changé son nom trop anglo-saxon pour celui très slave de Natacha Rambova.

C'est une femme très jolie, intelligente, qui cache sous un orientalisme de pacotille et un aid détaché une ambition et une détermination farouches. Avec ses fourreaux de velours noir, ses turbans lamés, ses bijoux barbares et ses ongles dorés, elle représenterait le comble de l'artifice s'il n'y avait sous tout cela deux solides pieds par terre et un cerveau qui rêve de dominer, d'exercer son empire par tous les moyens.

Les producteurs de Valentino se souviendront longtemps d'elle.

«Valentino dilapidait l'argent — écrit Adolph Zukor dans ses mémoires — parce qu'il se sentait soutenu par une force surnaturelle.»

«Les hommes de la catégorie des mortels trouvaient qu'il était bien difficile de traiter avec la Force de Valentino. Nous avions augmenté son salaire bien au-delà des stipulations de son contrat. Apparemment, cela n'avait fait que stimuler l'appétit de ladite Force. Nous avions espéré que Natacha Rambova, ancienne conseillère artistique de Nazimova et très familiarisée avec la production cinématographique, aurait une bonne influence sur lui.

«Le résultat fut qu'à partir de ce moment, nous eûmes affaire à deux Forces surnaturelles au lieu d'une.»

Pour épouser Natacha, Valentino va risquer de briser sa carrière.

se lever pour entamer le discours d'usage lorsque le téléphone retentit. L'agent de Valentino est au bout du fil, la voix blanche :

— Rentrez immédiatement. Tout est découvert !

Une commère de Hollywood a dévoilé le mariage secret, le matin même, en première page de son journal. Les ligues de moralité sont montées sur leurs grands chevaux. Les studios sont en pleine tempête. Il faudra que Natacha rejoigne sa famille, seule, à New-York. Quant à Valentino, il ne lui reste plus qu'un espoir de sauver sa carrière : du charme et une confession publique.

Arrêté dès son arrivée, l'acteur, sans un sou et auquel ses amis ne peuvent venir immédiatement en aide (c'est samedi et les banques sont fermées), désirera deux jours sur la paille humide des cachots. Il ne sera libéré que le lundi lorsque son agent aura enfin réuni les 1,000 dollars demandés.

— J'ai agi sur un coup de folie. Je l'aimais ! expliquera-t-il, avec des sanglots dans la voix, à un quarteron de dames à cheveux gris.

— Je leur donne ma bénédiction, ajoutera Jane Acker dans un élan généreux.

Mais devant ses juges, plus endurcis, l'Amant du Monde n'obtiendra son divorce qu'en avouant que son premier mariage n'a jamais été consommé.

l'un à New-York, l'autre à Hollywood, séparés par des milliers de milles.

L'Amérique ne plaisante pas avec ses idoles. Le gros Fatty est là pour en témoigner. Une femme étant morte mystérieusement chez lui au cours d'une soirée trop arrosée, le partenaire de Charlot a été définitivement rayé de l'écran. Mabel Norma, une des vedettes les plus aimées du muet, avait accueilli chez elle Edna Purviance après son divorce avec Charlot.

Un jour que les deux femmes donnaient une «party», le chauffeur de Mabel, pris d'une crise de folie, a tiré, sans avertissement, sur l'un des invités. Ni l'un ni l'autre ne reparaitront dans un film.

En dépit des coups de téléphone, des lettres, des télégrammes, des envois de fleurs qu'il lance chaque jour vers New-York, le «Cheik» pendant toute cette période va être d'une humeur de dogue. La moindre contrariété donne lieu sur le plateau à des crises de rage démente, à des menaces d'abandon, à d'interminables marchandages sur ses cachets.

Les délais du divorce révolus, il a fallu interrompre un film pour lui permettre d'aller se marier une seconde fois à Crow-Point, dans l'Indiana.

Les deux tourtereaux réunis, on espérait au moins au studio que les beaux jours allaient luire. Mais depuis que Natacha est revenue à Hollywood, les choses n'ont fait qu'empirer.

## "A son bras, une chaîne d'esclave"

Elle a fait changer la vedette féminine de *Sainted Devil* parce qu'elle la trouve «indigne» de Valentino. Elle immobilise le chef opérateur pendant un après-midi entier pour soigner un angle de prise de vue sur lui et trouve que l'on perd toujours trop de temps avec ses partenaires. Elle raccourcit les scènes sentimentales, remanie le scénario et dès que le metteur en scène donne une indication, s'interpose pour exiger le contraire.

Le pire est que Valentino lui donne toujours raison et tient bon jusqu'à ce que sa valenté ait triomphé.

L'attachement aveugle de Rudolph pour Natacha est devenu la fable d'Hollywood. Il porte au bras, en signe de soumission, un bracelet d'esclave qu'elle lui a offert. Et il tombe en catalepsie quand un metteur en scène, pour les besoins du film, suggère qu'il pourrait le retirer un instant.

La tension est devenue telle entre lui et la *Famous Players* qu'un jour, après avoir brutalement quitté le plateau, il enverra sa démission.

«Ce n'est pas tout ça — dit Georges Ullmann, son agent publicitaire, qui examine minutieusement le jugement du tribunal, mais qu'est-ce que nous allons faire ? Pendant deux ans, jusqu'à février 1924, il vous est interdit de paraître nulle part : studios, théâtres, music-halls, cabarets, tout vous est fermé.

En face de lui, Rudolph, enroulé dans une robe de chambre noire dé-

## Un million par jour pour danser le tango

Trois jours plus tard, Rudy est engagé à se produire dans une tournée gigantesque moyennant 3,000 dollars par jour. Son travail : danser un tango sur la piste costumé en gaúcho et affirmer que le cold cream Mineralava est le meilleur du monde. Pour corser l'aventure, la vedette sans contrat devra désigner parmi les demoiselles accourues pour le voir, celle qui sera la partenaire de son prochain film.

Ce sera une tournée triomphale qui va permettre à Valentino de mesurer une fois de plus sa popularité. A Chicago, 20,000 personnes viennent l'attendre à la gare et, dans l'enthousiasme, le laisseront à demi nu.

Le wagon spécial, aménagé en luxueux appartement, qui le promène entre les divers Etats doit parfois s'arrêter en rase campagne pour laisser passer les express. Aussitôt, ses admi-



Le premier grand rôle de Valentino : "Les 4 cavaliers de l'Apocalypse".



Costumé en gaúcho, Valentino danse le tango dans un cirque après sa rupture d'Hollywood.

corée d'un dragon doré, réfléchit. Comme d'habitude, il n'a pas un sou devant lui. Et puis, en pleine ascension, s'éloigner de la scène publique est gros de risques. Le public ne va-t-il pas l'oublier pendant ces deux ans ?

C'est alors qu'Ullmann est frappé d'un éclair de génie :

— Ils ont oublié le chapiteau ! s'écrie-t-il.

— C'était un beau voyage, dira Natacha quand il rentrera écrasé de fatigue, puisqu'il va me permettre de réaliser mon premier film.

Et devant Rudolph résigné, elle révèle son idée de scénario. Le titre en est déjà trouvé : *The Hooded Falcon* (*Le Faucon sous le Capuchon*). Pour le reste : les idées, les décors, l'ambiance générale et les costumes, elle a décidé d'aller les chercher au cours d'un long voyage à travers l'Europe.

Valentino a essayé de résister. Il ignore encore tout de son prestige de



Photographié avec Pola. Il l'appelait "le taureau noir".



Natacha Rambova.



Valentino et sa femme devant leur maison d'Hollywood.



Mary Pickford, cette fausse petite fille de 22 ans.

l'autre côté de l'océan. Et puis, qu'est-ce que la fabuleuse Natacha — dont l'Amérique entière vante le luxe et le raffinement — va bien penser du frère vétérinaire à Castellaneta, de la soeur dactylo à Milan.

Finalement, le couple, au volant d'une Voisin grand sport achetée à Pa-

ris, va éblouir l'Italie qui n'a jamais entendu parler de lui. En France, par contre, où son beau-père possède le magnifique château de Juan-les-Pins, la Côte va l'accueillir au milieu des fanfares et Paris l'inviter à tous ses galas. Seul Londres lui laissera un mauvais souvenir.

### Un mauvais souvenir au Grosvenor Hotel

Il y a pourtant commandé cinquante costumes, trente paires de chaussures, vidé pour Natacha les bijouteries de Bond Street et fait venir spécialement des Indes des saris brodés à son intention.

Mais le jour de son départ, l'hôtel Grosvenor lui présente une note catastrophique. Y sont facturés en particulier le prix de vingt tasses d'oreiller irremédiablement perdues par le vernis noir par lequel il dissimule sa calvitie naissante, celui des trois sièges Directoire et de tapis d'Orient mis en pièces par ses deux chiens policiers.

Ils reviendront finalement ayant dépensé 100,000 dollars dont aucun film ne sortira.

De plus en plus Natacha boude et la vie conjugale est devenue un enfer. Valentino a beau s'enfuir pour de longues courses à cheval, prendre des leçons de boxe avec Dempsey, traverser le désert pour aller boire un verre de consolation à Tia-Juana, les reproches de Natacha l'attendent inexorables, à toutes les heures du jour et de la nuit.

D'abord Natacha méprise les amis de son mari. Malgré son hyper-nervosité, ses humeurs, ses caprices d'enfant gâté, Rudolph a ses côtés bon garçon. Il aime à faire lui-même la cuisine pour les vieux copains du studio, bavarder tranquillement le soir en fumant une pipe, briquer sa voiture ou son bateau, boire un verre à l'occasion. Natacha, elle, est snob. Elle voudrait être entourée d'écrivains et d'artistes connus, de politiciens pompeux. Elle comptait s'appuyer sur Valentino pour faire sa carrière et, jusqu'à présent, elle ne s'est encore rendue célèbre que comme élégante et comme femme de Valentino.

La fidélité éperdue de « l'amant idéal » la fait tout juste sourire. Et même le volume de poèmes un peu mirlitonesques qu'il lui a dédié: *Day Dreams (Rêves éveillés)* ne la satisfait pas.

Il s'agit bien de « rêves éveillés ». Ce qu'elle veut, c'est que Valentino commande un superfilm dont elle serait à la fois le producteur, le scénariste, le metteur en scène et la vedette.

Il s'appellerait *Le Prix de la Beauté*, se passerait dans l'atmosphère de ces instituts de beauté que, par son père, elle connaît bien.

Mais Valentino n'a pas d'argent. Quelle que soit l'importance de ses cachets, ceux-ci n'arrivent jamais à couvrir le gouffre profond de leurs dettes.

Alors Natacha décide de partir.

### Un train qui part

— Il faut que j'aille à Nice voir ma mère, décide-t-elle. Je ne serai absente que trois mois.

Mais ni l'un ni l'autre n'est dupe. Quand Valentino l'accompagnera à la gare, on le verra pleurer sur le quai, puis suivre le train à la course... jusqu'à la prochaine courbe, en dépit d'une nuée de photographes et de journalistes.

Il ne reverra jamais Natacha.

Il apprendra bientôt qu'elle n'a pas dépassé New-York et que, de là, elle a demandé le divorce en invoquant la « cruauté mentale » de son partenaire.

— C'est un homme anéanti que j'ai trouvé dans sa nouvelle maison de Falcon's Lair, écrit Louella Parsons en 1925.

Cette maison orgueilleuse accrochée aux flancs de Beverley Hills et au pied de laquelle tremblent toutes les lumières d'Hollywood, Rudolph l'a fait construire dans l'espoir de retenir Natacha. Elle ne l'a jamais habitée et il erre dans ses salles vides, pendant des mois, repoussant toutes les invitations de ses amis.

C'est là qu'il a signé, sans réagir, toutes les pièces du divorce qui lui ont été présentées.

Il ne protestera même pas lorsqu'une amie commune, citée à la barre comme témoin, viendra déclarer :

« Natacha s'est sacrifiée à la carrière de Valentino. Elle a voulu donner le change aux yeux du public. En fait, elle n'a jamais été sa femme que de nom ».

À la fin de 1925, *Le Fils du Cheik* est donné en grande première à Los Angeles.

Pour accueillir Valentino en habit blanc, les doigts ornés de lourdes bagues, son bracelet d'esclave toujours au poignet (on l'enterrera avec), une gerbe de fleurs de 7 pieds de haut a été placée dans l'entrée. C'est une sorte de feu d'artifice de glaïeuls rouges sur lesquels son nom s'inscrit en glaïeuls blancs.

Tout bas, les curieux se murmurent le nom de l'expéditrice :

Pola Negri.

### "L'ouragan polonais" Pola Negri débarque à Hollywood

« Les femmes que j'aime ne m'aiment pas. Les autres me sont indifférentes », avait déclaré à Louella Parsons un Valentino misérable et esseulé.

La chose ne faisait pas l'affaire de la bouillante « columnist ». Tout le monde lui demandait des échos sur le « Cheik » et tout ce qu'elle avait à dire, c'est qu'on venait de lui installer un luxueux bungalow en guise de loge pour son nouveau film *L'Aigle Noir*, qu'il avait pris une tasse de thé avec sa nouvelle partenaire Vilma Banky, et que, le reste du temps, il demeurerait frochement enfermé dans son domaine de Falcon's Lair.

Le mieux, pour être à la source des échos, est encore de les créer.

Le dimanche suivant, au bord des eaux bleues de la piscine de Marion Davies, un Valentino, vêtu de blanc et

[ Lire la suite page 53 ]

# Vous avez le rhume?

Sentez-vous mieux à l'instant—avec Lavoris! Lavoris calme rapidement les membranes irritées de la gorge, soulage l'état de "sècheresse" dans la bouche et nettoie toute la bouche et la gorge des impuretés qui recèlent des microbes! Un rinçage rapide avec Lavoris rendra votre bouche et votre gorge fraîches et propres pendant des heures. Profitez du soulagement confortable et rafraîchissant que donne le rinçage plusieurs fois par jour avec Lavoris. Aidez votre constitution à combattre les méfaits du rhume!

**LAVORIS**  
RINÇE-BOUCHE ET GARGARISME

L-49F

## Pour faire adhérer les FAUSSES DENTS en place et plus solidement

Etes-vous gêné par vos fausses dents qui glissent, se déplacent et tombent même lorsque vous mangez, riez ou parlez? Vous n'avez alors qu'à les saupoudrer légèrement de **FASTEETH**. Cette poudre *Alcaline* (non acide) fait tenir les dentiers plus solidement, apportant ainsi le confort. Pas de goût gommeux, pâteux ni aucune autre sensation désagréable. Ne surit pas. Enraye l'odeur de dentier. Procurez-vous **FASTEETH** aujourd'hui dans n'importe quelle pharmacie.

Si vous avez aux alentours de Montréal...

**PROPRIETES, TERRE OU TERRAIN  
à vendre**

Adressez-vous à

**ROMEO AUGER**

CR. 4 - 5904 1250, rue Villeray, Montréal

### Avez-vous des cadeaux à faire ?

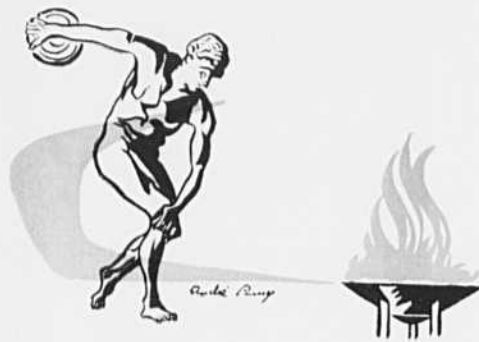
Ne cherchez pas plus longtemps. Abonnez vos parents et amis aux 3 grands magazines : *Le Samedi*, *La Revue Populaire* et *Le Film*.

Remplissez VOTRE COUPON D'ABONNEMENT

## FIEZ-VOUS AUX

Quand les reins n'enlèvent pas l'excès d'acidité ou les déchets—il s'ensuit souvent un mal de dos, une sensation de fatigue, un repos brisé. Les Pilules **Dodd's** pour les Reins stimulent les reins. Vous sentez mieux, dormez mieux. Achetez des **Dodd's** maintenant.





■ De nos jours, le titre de gagnant de la Coupe Stanley est, aux yeux de la majorité des gens, plus reluisant que celui de champion de la N.H.L. Oui, sans doute, les joutes classiques de la Coupe (son donateur Lord Stanley ne versa que cinquante dollars pour l'obtenir, en 1893. Aujourd'hui, elle vaut près de trois mille dollars) restent des épreuves attachantes par leur incertitude, par la grande part qu'elles laissent au hasard, à l'imprévu, par le montant d'argent qu'elles font tomber dans les goussets des proprios, environ \$650,000, dans ceux des joueurs, environ \$300,000, pour une période de trois semaines de travail additionnel. Qui ferait la moue devant une telle manne ?

Si les spectateurs payants ne priaient pas ces joutes éliminatoires, ils les bouderaient. Alors, les mogols les enverraient aux calendes grecques. Les fervents du hockey y vont en plus grand nombre. Elles ont le don de revivifier l'atmosphère, de leur prodiguer les occasions de s'agiter, d'applaudir à tout rompre leurs idoles, de hurler à se fêler les cordes vocales, de voir leur visage ruisseler de sueurs, d'allégresse ou de peines. Ce sont des minutes inoubliables pour tout le monde ! On en parle encore le jour du déménagement !

Cette Coupe Stanley, tant convoitée, depuis la saison 1893-1894, fut oubliée, égarée ou perdue temporairement, en quatre circonstances.

En 1893, le club Victoria de Montréal, un club amateur du temps, venait de gagner ce fameux trophée. De fervents admirateurs des champions du monde leur offrirent un grand banquet, au Balmoral Castle. On servit le champagne à même la Coupe Stanley qui était haute comme quatre pommes. On dansa toute la nuit, même au point d'oublier le précieux trophée. Le lendemain seulement, on le trouva dans une remise, à l'arrière de l'établissement, à côté de vieilles poubelles. La Coupe Stanley était remplie de cendre et de mégots de cigarettes et de cigares. Le domestique, qui l'avait déposée à cet endroit, s'en était même servi pour... faire l'un de ses petits besoins. De nos jours, les temps sont changés !

En 1911, les Sénateurs d'Ottawa, détenteurs de la Coupe de Lord Stanley, fêtés par leurs concitoyens à l'hôtel Russell, voulurent jeter un coup d'œil sur la Coupe Stanley, après un succulent dîner et un bal des mieux réussis. Mal leur en prit, car ce ne fut que deux jours plus tard qu'on la trouva à la bijouterie

## DANS LE MONDE SPORTIF

par  
*Oscar Major*

de l'un des directeurs de l'équipe. Il tint à être le premier à la mettre en montre et à en tirer un brin de publicité commerciale.

En 1915, ce fut au tour des Millionnaires de Vancouver, vainqueurs du trophée, de passer par les mêmes

---

**On vit de souvenirs. Léo, cet inoubliable  
Dandurand, nous parle, à sa manière aimable**

---

transes, à l'hôtel Vancouver. Un chroniqueur sportif de Vancouver, histoire de jouer un tour aux champions du monde et à leurs fervents admirateurs, avait caché la Coupe Stanley dans la garde-robe d'une chambre de l'hôtel. Après trois ou quatre heures de recherches, on trouva le trophée, que l'on remit à sa place d'honneur.

En 1924, ce fut au tour des joueurs et des proprios du Canadien de connaître ce genre d'inquiétude. Laissons raconter ce fait par l'unique Léo Dandurand, gérant et co-propriétaire des champions du monde de 1924 :

— Après avoir remporté la Coupe Stanley, de peines et de misères, les Canadiens étaient considérés comme des demi-dieux. Quelques jours après la fin de cette mémorable saison, les autorités de l'Université de Montréal, Mgr Olivier Maurault, sympathique recteur, et feu le savant secrétaire Edouard Montpetit, avaient organisé une chaleureuse réception en l'honneur de nos champions du monde, au

Monument National, rue St-Laurent. Tu y assistais, le Kid ! Après la fête, Mme Dandurand et moi-même avions décidé de recevoir, à ma résidence, 3301 Northcliffe, Notre-Dame-de-Grâce, joueurs et amis. Je fus l'un des derniers à partir, pour emporter la Coupe que je déposai dans le tacot de feu Jos, Cardinal. Nous partîmes, joyeux, Jos, Georges Vézina, Sprague Cleghorn et moi-même. Tout marchait sur les roulettes jusqu'à la Côte St-Antoine, alors que la bagnole de Jos, Cardinal refusa de monter la côte. Nous fûmes contraints de mettre pieds à terre, lorsque l'ancien boulanger nous apprit, sérieusement, que sa Ford pouvait monter à reculons. Sprague avait déposé la Coupe, près d'un réverbère. Jos nous appela, lorsqu'il réussit, dirais-je, son tour de force. Nous hâtâmes le pas. Nous reprîmes notre place dans le « bazou », sans la Coupe, toutefois.

A notre arrivée à la maison, feu l'honorable Athanase David, désireux de remettre le précieux trophée à mon épouse Emilia, que tu as bien connue, le Kid, faiblit de stupeur. On voulait s'en servir pour déguster un brin de ce punch traditionnel, le champagne. Alors, j'ai failli être métamorphosé en fantôme. Sans perdre une seconde, je hélai un taxi. Crois-moi, le chauffeur accomplit alors un record de vitesse. A la même place, où Sprague l'avait déposée, je trouvai la Coupe Stanley, toute joyeuse quand même, sous un vent assez cinglant.

— Tu te rappelles, Léo, que je fus témoin de cette scène inoubliable, survenue trois semaines avant les débuts de ton club de baseball Les Canadiens, de la Ligue Québec-Ontario, classe B. Est-ce que le Kid en faisait

partie ? Dis-nous donc le montant que Catta et toi dépensèrent pour la gouverner de cette équipe. Ne serait-ce pas près de \$30,000 ?

— Si tu le veux bien, le Kid, nous ne mentionnerons que les bons souvenirs. J'ai appris que les mauvais souvenirs sont des bêtes presque féroces qui, si vous tentez de les caresser, peuvent vous mordre, vous dévorer même.

— Très bien, monsieur le philosophe Léo ! Te souviens-tu des noms des joueurs des champions de 1924 ?

— Georges Vézina, Sprague Cleghorn, Bill Coutu, Howie Morenz, Billy Boucher, Odie Cleghorn, Billy Bell et l'entraîneur Eddie Dufour ont laissé ce monde. Seuls Jos Malone, Sylvio Mantha, Aurèle Joliat et moi-même sont encore vivants.

N'est-ce pas que Léo, ce lion, qui n'est plus très jeune car il deviendra septuagénaire, donc pensionnaire du gouvernement fédéral, le 7 juillet prochain, est doué d'une mémoire d'éléphant ? *Ad multos annos, Léo !*

## Le ROYAL YORK

*symbole du progrès de Toronto  
et du Canadien Pacifique*

Modernisé et agrandi, le Royal York, avec sa nouvelle aile entièrement climatisée de 400 chambres, est l'hôtel idéal pour les congrès et constitue le plus important building de la chaîne d'hôtels du Canadien Pacifique.

Bien qu'il ait été un important centre de congrès depuis de nombreuses années, le Royal York, qui compte maintenant 1,600 chambres, peut loger à la fois un plus grand nombre de congressistes que n'importe quel hôtel du Canada. La vaste et luxueuse Salle Canadienne, dont la superficie est de 15,000 pieds carrés, peut recevoir 2,200 personnes pour les conférences et 1,550 pour les banquets.

Avec le Royal York, les hôtels du Canadien Pacifique échelonnés à travers le Canada, de l'Atlantique au Pacifique, comptent maintenant en tout et partout 5,400 chambres.

Les autres grands hôtels de cette puissante compagnie de transport sont, tout d'abord, le Château Frontenac, à Québec, lequel s'élève majestueusement au-dessus de la ville et de la rade. Cet hôtel compte 660 chambres, de nombreux et luxueux salons, et sa tour de 200 pieds de hauteur constitue un point d'observation unique qui permet d'admirer l'un des plus beaux panoramas du monde.

Dans les Rocheuses, l'hôtel Banff Springs, où se déroulent de nombreux congrès à la fin de l'été, et le Château Lac Louise, situé dans un paysage de rêve, sont deux stations estivales connues dans le monde entier.

A Victoria, Colombie-Britannique, se trouve le confortable et reposant hôtel Empress, tout couvert de lierres et entouré de parterres fleuris durant la belle saison. A Vancouver, l'hôtel du même nom, 560 chambres, exploité conjointement par le Canadien Pacifique et le Canadien National, est un centre important de congrès et un pied-à-terre toujours accueillant pour le voyageur arrivant de l'Est.

Dans les prairies de l'Ouest canadien, le Canadien Pacifique exploite trois grands hôtelleries situées à des points importants de cette immense région. Ce sont le Royal Alexandra, à Winnipeg, l'hôtel Palliser, à Calgary, et l'hôtel Saskatchewan, à Regina.

Sur la côte de l'Atlantique, le Canadien Pacifique possède plusieurs hôtels d'été, comportant piscines extérieures, champ de golf, courts de tennis, etc. Par exemple, à St-Andrews-by-the-Sea, sur la pittoresque baie de Passamaquoddy, au Nouveau-Brunswick, il y a l'hôtel Algonquin. En Nouvelle-Ecosse, il y a l'hôtel Digby Pines, à Digby, et l'hôtel Lakeside, à Yarmouth. Dans la même province, au cœur même du pays d'Évangeline, soit à Kentville, il y a l'hôtel Cornwallis, qui est ouvert l'année durant.

Avec ses 1,600 chambres, le nouveau Royal York est donc à la fois le plus vaste hôtel du Canadien Pacifique et le plus grand du Commonwealth britannique.

## ROMANS - NOUVELLES POLICIERES ET SENTIMENTALES - CONTES

*Un roman d'amour complet*

## ANGELA

par MONIQUE BRASSEUR

EN ouvrant les yeux, Madeleine fut surprise par le martèlement sourd et monotone des cloches que charriait un vent de tempête. Le glas ! Sans doute était-ce là ce qui l'avait réveillée. Elle se dressa sur un coude, écouta un instant, l'oreille attentive, ces cloches, ce vent, le silence de la maison, puis d'un bond se leva. Elle s'habilla en hâte, courut jusqu'à la chambre de son frère, frappa. N'obtenant pas de réponse, elle ouvrit précipitamment la porte. Des papiers s'envolèrent de la table de dessin, les battants de la fenêtre claquèrent. Les draps et les couvertures pendaient hors du lit. Elle referma la porte. Le jeune Stéphane s'était glissé derrière elle ; elle le découvrit en se retournant, ses cheveux blonds tombant en désordre devant ses yeux grands ouverts, apeurés, mince et pâle dans son pyjama bleu et pieds nus. Ses lèvres tremblaient :

— Il est parti quand il faisait encore nuit, je l'ai entendu. Pourquoi est-il parti en mer ? Il y a la tempête !

Madeleine ignore la question de Stéphane et ordonna d'une voix douce :

— Va te recoucher, ou habille-toi, ne reste pas là ; pourquoi n'as-tu pas mis tes chaussons ?

— J'ai peur !

— C'est stupide pour un garçon de ton âge ! Rémi va revenir, il sort tous les matins faire une petite promenade en bateau, n'est-ce pas ?

Comme il continuait à trembler, elle insista : « N'est-ce pas ? »

— Oui, concéda le jeune garçon.

— Alors, tu vois bien, va te recoucher.

Elle le repoussa dans sa chambre, calmement, mais fermement et dès qu'elle se sut à l'abri du regard angoissé de son jeune frère, elle dégringola l'escalier, attrapa au passage un foulard et son imperméable et, finissant de s'habiller, s'élança dans la rue. Elle courut d'une traite jusqu'au port, tenaillée par un pressentiment étouffant.

De loin elle aperçut le balancement désordonné des mâts dans l'avant-port et au fur et à mesure qu'elle se rapprochait, elle reconnaissait un à un tous les détails du décor immuable des drames de la mer. D'abord, sur les quais luisants, le rempart serré des paysannes en robe noire surveillant l'horizon, fidèles et patientes ; les vieux marins traînant leurs sabots, hochant la tête ; le ciel plombé, les rideaux de pluie cinglante, le vent couchant et déchirant tout, et, au loin, la mer couverte d'écume, comme une bête rageuse et hors d'haleine.

De hautes vagues claquaient les jetées, les quais. Un absurde reste d'espoir au fond du coeur, Madeleine alla voir jusqu'à l'appontement : la place du bateau de Rémi était cruellement vide.

Ses mains jointes douloureusement pour une supplication, elle s'approcha des femmes. Celles-ci la dévisagèrent sans qu'une vraie sympathie éclairât leur visage fatigué. En elles-mêmes, elles n'éprouvaient aucune compassion pour ceux qui risquaient leur vie gratuitement. Leurs hommes étaient obligés d'affronter cette furie pour gagner leur pain ; quant à ceux qui s'y hasardaient sans besoin, adviennent que pourra ! Et puis les vêtements clairs, l'allure distinguée, un peu distante de Madeleine, la mettaient malgré elle à l'écart.

Aussi ne leur demanda-t-elle rien, ne quémandant aucun secours. Courbée, serrant contre elle son imperméable dégoulinant, elle alla s'adosser à la cabane des douanes pour attendre.

C'est là qu'un pêcheur, à qui elle achetait du poisson à la criée tous les matins, vint la trouver. D'un doigt, il souleva le bord de sa casquette.

— Il est sorti, le jeune monsieur, ce matin ! constata-t-il, un léger reproche contenu dans la moue de ses lèvres.

Madeleine ne put que fermer les yeux.

— Oui, poursuivit-il, le patron de la « Marie-Odile » vient de rentrer, il l'a vu qui partait à la dérive, vers les rochers de Plétaniel, sa fameuse voilure rouge guère en bon état. Il ne pouvait pas y aller voir le « Yannick », il avait lui-même un tas d'avaries. Il est revenu immédiatement pour donner l'alerte ; il y a trois bateaux qui ne sont pas rentrés, il sont sortis à la marée hier au soir, ils travaillaient aux environs de la bouée des Essares... La « Lucienne » est partie et le bateau de sauvetage pour aller à leur secours.



Comme Madeleine, frappée de stupeur, se taisait, l'homme ajouta :

— Vers les rochers, c'est réputé mauvais, on ne sait pas pourquoi... J'en ai connu qui en sont sortis... C'est pas profond pourtant, pas profond du tout...

Il hochait la tête.

— Oui, fit Madeleine.

Gêné par son mutisme, le pêcheur s'éloigna ; difficile de persuader quelqu'un, quand soi-même on doute si fort.

La nuque abandonnée contre le mur rugueux, Madeleine respirait mal, son coeur battant si lourdement.

La sirène d'une petite embarcation cherchant sa route à travers le brouillard humide crevait l'air à intervalles réguliers.

Soudain, sans qu'elle le vit venir, son frère Stéphane s'abattit contre elle en pleurant nerveusement.

— Pourquoi m'as-tu laissé tout seul ? Je te cherchais ! Pourquoi es-tu partie ? Moi aussi je voulais venir. Où il est, Rémi ?

— Il va rentrer ; j'étais venue l'attendre, mais on l'attendra aussi bien à la maison. Viens.

Elle s'efforçait de conserver un ton neutre, réprimant sa détresse. Elle lui prit la main et l'entraîna par les rues. Il suivait docilement, muet. Mais au moment de franchir leur porte, il recula.

— Je vais aller prévenir Angéla, dit-il apparemment très fier de son idée.

Toute douceur disparut du visage de Madeleine.

— Ah ! non, laisse-la, elle a fait assez de mal comme ça ! rugit-elle.

Devant le regard épouvanté de Stéphane, elle comprit son erreur et rectifia précipitamment :

— Non, je voulais dire que, sans aucun doute, elle ne serait pas là...

Et puis, que pourrait-elle contre cette tempête ?

Sèchement, elle le tira vers l'intérieur.

Pourquoi montrait-elle encore tant d'intransigeance, tant de stupide incompréhension ?

Stéphane colla son nez au carreau.

— Pourquoi tu ne lui as pas dit de rester ? Pourquoi tu ne lui disais pas que c'était pas malin de sortir par cette tempête ?

— Oh ! Stéphane, supplia-t-elle, les doigts écrasant ses paupières.

Le gosse renifla et reprit sa lamentation :

— Pourquoi il ne voulait pas ? ...

Mais elle ne l'écoutait plus, elle avait fui.

Elle erra d'une pièce dans l'autre et finit par s'écrouler sur le lit de Rémi.

Inutile de feindre avec elle-même : elle devait reconnaître que sa part de responsabilité dans ce drame était infiniment pesante. Elle avait deviné le secret de Rémi, du bon, du doux Rémi, son amour pour cette jeune fille étrange, Angéla, et elle l'avait combattu de toutes ses forces, par tous les moyens, soutenue, aveuglée, par sa propre passion, allant jusqu'à accepter le sacrifice de Rémi...

Oui, dès le premier instant où elle avait pressenti cet amour, elle avait dressé l'oreille comme une tigresse flairant le danger.

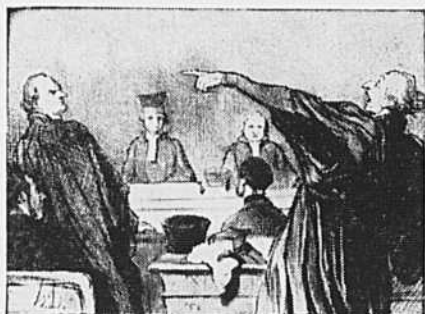
**M**ADELEINE se souvenait jusqu'en ses moindres détails de cette matinée où tout avait commencé.

Une odeur de café flottait à travers la maison, un rayon de soleil très pâle jouait sur le carrelage brillant de la cuisine, l'hiver finissait en quelques bourrasques attardées. Sur les marches de la cuisine, descendaient au jardin, Stéphane et Angéla préparaient leurs lignes pour la pêche.

#### COUPABLE ou NON-COUPABLE ?

## CHRONIQUE JUDICIAIRE

par ROBERT MILLET, B.A.



*Un individu qui pointe un revolver-jouet dans la direction d'un commis, sans parler, est-il coupable de tentative de vol à main armée ?*

Un pharmacien se trouve seul dans son établissement quand un client entre et s'approche du comptoir. Le client lui tend \$1.00 puis demande un paquet de cigarettes. Le pharmacien ouvre sa caisse pour y déposer le billet de \$1.00 et en tirer la monnaie. Quand il regarde de nouveau dans la direction de son client, le pharmacien se voit confronté avec un revolver, que l'autre braque sur lui.

Le pharmacien a-t-il réalisé qu'il s'agit d'un revolver-jouet ou est-il très courageux ! Il contourne vivement le comptoir pour s'élancer sur son adversaire. Au même moment cependant, un troisième personnage pénètre dans la pharmacie. L'inconnu au revolver-jouet est rapidement maîtrisé. La police est alertée. L'homme au revolver-jouet est mis en état d'arrestation, malgré de vives protestations à l'effet qu'il avait tout simplement voulu plaisanter. Peu après, il est traduit devant une Cour de juridiction criminelle sous une inculpation de tentative de vol à main armée.

L'accusé proteste de son innocence. En Cour, il témoigne pour sa défense et explique l'incident. Il était entré dans la pharmacie pour acheter des cigarettes. C'est alors que le pharmacien faisait la monnaie de son dollar qu'il aurait aperçu à ses pieds, sur le parquet, un objet inusité. Il se baissa aussitôt, ramassa l'objet et voulut la rendre au pharmacien. Mais celui-ci, persuadé qu'il s'agissait d'une menace, riposta sans tarder.

D'autres revolvers-jouets, en tous points semblables à l'instrument du prétendu vol à main armée, se trouvaient en vente dans la pharmacie même. S'agissait-il d'un de ces articles qui serait tombé sur le parquet ? Le prévenu, d'autre part, n'avait jamais eu de démêlés avec la Justice. Il exerçait le même emploi depuis 23 ans. Pourquoi aurait-il tout à coup résolu de devenir un criminel ?

*Cet accusé est-il COUPABLE ou NON-COUPABLE de tentative de vol à main armée ?*

COUPABLE ! a décidé le Président du Tribunal dans un jugement rendu aux Sessions de la Paix, à Montréal, le 22 octobre 1958.

ROBERT MILLET, B.A.

Rémi descendit en robe de chambre, une cigarette aux lèvres. Il s'étira comme un jeune chat comblé. La veille au soir, il était rentré du service militaire.

Madeleine le contempla, heureuse de le savoir définitivement revenu à la maison.

— Il est tard, n'est-ce pas ?

Il expira longuement une bouffée de fumée.

— Il y a si longtemps que ça ne m'était plus arrivé de faire la grasse matinée. Demain il faudra que je me remette sérieusement au travail.

— J'ai vu Lucien hier, il m'a dit qu'il t'attendait, il a un travail énorme. Tu es toujours décidé à t'associer avec lui ?

— Naturellement. Mais à propos, comment va-t-il, ce brave Lucien ?

Rémi avait souri. Il connaissait le penchant de sa soeur pour ce garçon, bien qu'elle n'en eût jamais parlé.

Elle enchaîna, très vite :

— Bien... mais je lui ai dit que tu devais d'abord te reposer un peu.

— Me reposer ? Mais je n'ai fait que ça pendant un an et demi, s'indigna joyeusement Rémi.

— Oh ! la vie de caserne n'a rien d'un séjour dans un hôtel de luxe sur la Riviera, non, tout de même !

— Remarque qu'il y a une chose que je vais faire et pas plus tard que ce matin, c'est remettre mon bateau en état de marcher ; le père Clément devait s'en occuper, mais comme il est plus souvent au bistro du port qu'ailleurs, je crains fort que l'entretien ne laisse à désirer. Si tu savais comme j'ai envie de faire une promenade en mer !

Il allait et venait dans la salle à manger, fourrageant dans sa chevelure rebelle :

— Ah ! le vent, les vagues qui vous lavent la figure... Se sentir tout seul, tout petit face au ciel, face à une mer déchaînée...

Il s'arrêta net et se tut. Stéphane venait d'entrer. Derrière lui se tenait une longue fille aux yeux transparents dans un étrange visage boucané. Stéphane courut se blottir contre l'aîné, quêtant une caresse. Rémi lui frictionna la tête et glissa la main autour de son petit cou maigre, mais distraitemment.

Madeleine, à cette seconde-là, avait suivi le regard du grand. Il contemplait Angéla avec l'insistance inconsciente que provoque une vive surprise. Intimidée par cet inconnu, Angéla était demeurée sur le seuil et tournait autour d'un doigt le petit plumeau de cheveux bouclés qui terminait ses nattes. Elle était vêtue d'un gros chandail de laine noire et d'un pantalon de toile délavé, roulé sur ses chevilles fines et bronzées. Sa respiration s'était précipitée ; elle rougit quand elle surprit ces yeux d'hommes posés sur elle, et baissa la tête.

— Entre, dit Madeleine. Voici le grand frère de Stéphane.

Angéla fit quelques pas dans la pièce.

— Bonjour, dit Rémi.

— Bonjour, monsieur, répondit Angéla, mais elle n'osa pas tendre la main.

— Vous allez à la pêche ? questionna Madeleine.

— Bien sûr, lança Stéphane sans laisser à Angéla le temps de répondre, mais ça fait deux matins de suite que les crabes « bouffent » notre appât.

— « Bouffent »... Stéphane ! reprocha Madeleine.

— Il faut croire que vous choisissez mal l'endroit !

Rémi avait parlé pour Angéla ; il pensait qu'elle allait le regarder et s'expliquer, mais Stéphane intervint, puisqu'elle gardait le silence.

— Penses-tu, l'endroit est épatant ! Angéla connaît le coin, c'est devant les roches de Plétaniel, il y a sa cabine sur la falaise, juste au-dessus ; on y fait cuire nos poissons quelquefois.

— Ah ! alors, convint Rémi.

Stéphane et Angéla partis, tout de suite, il demanda à Madeleine :

— Qui est ce ?

— Une gamine ! lança-t-elle, laconiquement, et elle se mit à rassembler la vaisselle du petit déjeuner.

— Une gamine... Mais elle a bien dix-huit ans ?

— Peut-être... je ne sais pas !

— Et elle joue avec Stéphane, ce gosse ?

Madeleine souleva le plateau de vaisselle et se dirigea vers la cuisine sans répondre. Quand elle revint, Rémi insista :

— Vraiment, elle est l'amie de Stéphane ?

Madeleine avoua alors d'une manière brusque. « Elle l'a sorti de l'eau ! »

— Comment ça ? s'étonna Rémi.

Immédiatement et obéissant à un instinctif mouvement de défense, elle chercha à minimiser l'action d'Angéla. Elle prit un air enjoué et dit d'un ton anodin :

— Oh ! tu connais Stéphane, tu sais comme il est nerveux. Un jour qu'il se baignait, sans savoir pourquoi il a été pris de panique. Je ne l'accompagnais pas, je pensais qu'à treize ans il était capable de se débrouiller seul. Il se trouvait à peine à quelques mètres de la plage, tout à coup, il a été pris de panique, il se débattait. Angéla, qui pêchait au pied de la falaise, l'a aperçu la première, elle a couru, elle a plongé et l'a ramené. Depuis, ils ne se quittent plus. Stéphane se plaît en sa compagnie parce qu'elle invente toujours un tas de distractions nouvelles pour lui ; elle est très débrouillarde, une vraie gosse de pêcheurs, de ces gosses qui passent leur vie abandonnés à eux-mêmes.

— Ah ! ses parents sont des pêcheurs ?

Madeleine haussa les épaules, excédée par toutes ces précisions qu'elle devait fournir ; elle ne comprenait pas l'intérêt que Rémi portait à cette histoire.

— Non... pas exactement, son père est le menuisier qui a l'atelier juste sur le port, tu vois qui je veux dire, il répare les barques de pêche ; il en fait quelquefois de neuves ! La mère... (Elle leva les mains en signe d'ignorance.) On n'a jamais vu ce qu'elle est devenue ! C'était une Italienne, Berthe m'a raconté tout ça... Cette Italienne, était la fille d'un directeur de théâtre ambulante. Une femme très belle, paraît-il. Elle est mariée avec le menuisier. Pourquoi ? Par quel concours de circonstances ? Dieu seul le sait ! Ils ont vécu un an ensemble, puis elle est partie un beau matin, la petite avait à peine deux mois. Elle a dit qu'elle voulait suivre sa vocation qui était de faire du théâtre ; ça fait très Sarah Bernhardt, n'est-ce pas ! ricana-t-elle. Toujours est-il que le brave type s'est retrouvé avec le bébé sur les bras et en plus un chagrin épouvantable parce qu'il aimait sa femme.

— Pauvre gosse ! murmura Rémi.

— Oui, pauvre gosse ! Elle a été élevée comme une sauvage, d'abord par la soeur de son père qui l'avait prise en nourrice ; à deux ans, c'est son père qui s'est occupé d'elle ; il l'aime beaucoup et il a toujours fait tout ce qu'il pouvait pour elle, mais ça ne remplace pas une mère. Elle n'est pas mal élevée, sinon je ne laisserais pas Stéphane la fréquenter, non, elle est bizarre, farouche !

Rémi monta dans sa chambre sans ajouter un mot.

**L**E lendemain matin, il descendit habillé, prêt à sortir, et plus tôt que la veille. Il passa la tête par l'entrebâillement de la porte de la cuisine et jeta un regard étonné autour de lui.

— Madeleine n'est pas là ?

Après un court moment de silence qu'elle jugea suffisamment expressif, la servante le toisa avec un petit sourire arrogant :

— Non, monsieur, mademoiselle est au marché aujourd'hui, c'est jour de poisson et... je ne sais pas choisir le poisson, moi !

« Je vous sers votre petit déjeuner ? ajouta-t-elle aussitôt.

— Je veux bien. Et Stéphane ? Il est déjà parti à la pêche, je suppose ?

— Non, je suis là, cria la voix du jeune garçon.

Rémi se dressa sur la pointe des pieds et par-dessus la table il vit Stéphane assis comme la veille sur les marches de l'escalier du jardin. Angéla se tenait à côté de lui, silencieuse et courbée sur les cannes et les filets qu'elle préparait.

— Et ces crabes ? fit Rémi, moqueur, en s'approchant d'eux.

Stéphane hocha la tête, avec l'air préoccupé d'un vieux loup de mer :

— Ils ont encore tout « bouffé » (il voulut se reprendre, se souvint que Madeleine était absente, alors continua) avant qu'on ait pris le moindre poisson. Aujourd'hui, tant pis, on abandonne... Angéla a dit qu'on irait pêcher des crevettes dans les rochers. Ça grouille ! Oh ! j'ai une idée ! (Il fit un clin d'oeil à son frère). Viens avec nous !

— Tu crois ?

— Oui, ce sera formidable, tu verras ; tous les trois on en prendra tellement qu'on ne saura qu'en faire !

Devant tant de fol enthousiasme, Rémi éclata de rire. Puis aussitôt s'inquiéta :

— Et Angéla, ça ne l'ennuie pas ?

La jeune fille redressa sa nuque étroite ; ses épaisses nattes noires glissèrent sur ses épaules ; elle fixa sur Rémi ses deux prunelles bleu lavande, étonnamment pâles dans ce visage boucané et sous cette chevelure sombre.

— Tu veux bien ?

Il la tutoya très naturellement, avec une familiarité toute fraternelle.

— Oui, monsieur, dit-elle gravement.

— Ce n'est pas un monsieur, c'est Rémi, se moqua gentiment Stéphane.

— Eh bien, c'est entendu, enchaîna Rémi, je suis prêt dans dix minutes, le temps de déjeuner.

**M**ADELEINE arriva juste au moment où ils sortaient tous les trois, filets sur l'épaule.

— Nous allons à la pêche, lui cria joyeusement Rémi.

Après l'avoir observé en silence pendant une seconde, elle articula froidement.

— Je vois.

Ils continuèrent d'avancer. Elle les vit s'éloigner, un secret pincement au coeur.

Ils revinrent tard. Madeleine les accueillit sans un mot. Rémi n'y prit pas garde, pas plus que Stéphane qui déversa le contenu de son panier sur la table de la cuisine. Les crevettes s'y répandirent d'un mouvement glissant.

— Tu vois ça ? lança Stéphane, les poings sur les hanches.

— Elles sont belles ! remarqua simplement Madeleine.

Cette froideur ne ralentit pas l'ardeur de Stéphane, il poursuivit d'un ton exubérant :

— Il y en avait (il se tint la tête à deux mains) des bancs entiers ; on les sentait filer entre nos jambes. Oh ! et puis, tu ne sais pas... Rémi, une fois, a trouvé dans son filet un tout petit crabe ; il l'a pris et l'a glissé dans le cou d'Angéla. Mais elle n'a pas eu peur, elle n'a même pas crié.

— Non ! acquiesça Rémi, souriant au souvenir de sa plaisanterie.

Par poignées, Madeleine jetait les crevettes dans une petite bassine ; ses gestes devinrent tout à coup saccadés.

Sans relever le front, elle suggéra au bout d'un moment :

— Demain matin, Rémi, tu devrais aller voir Lucien, il va s'étonner de ton silence.

— Naturellement, je pensais y aller... mais comme hier tu m'avais dit... s'étonna Rémi naïvement.



— C'est bien ici qu'on annonce des bâtons de golf à vendre ?

— Bien sûr... j'avais dit...

— J'irai demain matin.

Depuis que leurs parents avaient été tués dans un bombardement pendant la guerre, Madeleine, l'aînée de Rémi de quatre ans, avait veillé sur lui et sur Stéphane, comme s'il s'était agi de ses propres enfants, faisant preuve d'un dévouement, d'une maturité d'esprit, d'une tendresse tels que Rémi n'y songeait jamais sans se sentir un très petit garçon devant elle, un très petit garçon infiniment reconnaissant. Il s'était laissé envelopper par cette tendresse, acceptant les soins qu'elle lui prodiguait sans se lasser. Elle avait pris son rôle de soeur aînée très au sérieux et n'avait pas permis que ses jeunes frères connaissent plus longtemps qu'il ne fallait le régime mélancolique des pensions. Ayant atteint ses seize ans, elle avait manifesté le désir de les élever elle-même. Leur tuteur avait accepté et ils étaient revenus habiter dans leur maison au bord de la mer ; l'argent laissé par leurs parents leur permettrait de vivre aisément. Rémi, sachant ce qu'il devait à sa soeur, cherchait en tout et toujours à se conformer scrupuleusement à ses avis.

**Q**UELQUES jours plus tard il descendait de son bureau. Il venait de travailler pendant quatre heures et se sentait un peu las. Il découvrit Stéphane attablé devant un livre, les poings sur les joues, quand il passa dans la salle à manger.

— Je vais faire un tour en mer, c'est la marée, tu viens avec moi ?

Dans sa précipitation, Stéphane en se reculant faillit faire tomber sa chaise.

Pour Madeleine, occupée à tricoter dans un fauteuil devant la fenêtre, Rémi expliqua, comme s'il cherchait à se faire pardonner cette escapade :

— Je n'ai plus l'habitude de travailler. Au bout de quelques heures, je commence à avoir mal à la tête. J'ai besoin de prendre un peu l'air. Je m'habituerai...

Madeleine posa son ouvrage sur ses genoux, et avec un regard de reproche affectueux :

— Evidemment, tu es stupide de t'abrutir ainsi les premiers jours, va !

Rémi passa un bras autour des épaules de Stéphane. Ils sortirent et se dirigèrent vers le port.

Les jetées franchies, ils atteignirent la haute mer. Rémi éteignit le moteur et hissa les voiles.

— Viens prendre la barre, dit-il, on va marcher à la voile, il y a une bonne petite brise ! Ça te va ?

Stéphane secoua la tête ; les yeux brillants de fierté, il empoigna la barre d'une main ferme.

— Tu peux même me laisser manoeuvrer les voiles, je sais, le père Clément me permettait de le faire quand on sortait tous les deux, il disait que je m'en tirais mieux que son propre gamin ! Et il est mousse sur la « Marie-Joseph », Pierrot.

— On verra ça au retour, je te laisserai la place ! promit Rémi. Mais... tu allais souvent en mer avec le père Clément ?

— Avec lui ou avec un autre, oui, presque tous les jours. Qu'est-ce que

tu voulais que je fasse ? Quand il n'y a pas de classe au moment des vacances, les autres vont en mer avec leur père.

— Et Angéla ?

— Ah ! oui. Après, elle a bien voulu jouer avec moi !

— Et aujourd'hui elle a oublié de venir te chercher ! dit Rémi avec une certaine pointe d'ironie.

— Mais non, répliqua sèchement Stéphane, pas du tout. (Il se pencha en avant.) Elle n'a pas le temps, sa tante est malade, on doit l'opérer, elle a été transportée à l'hôpital. Il n'y a plus personne chez elle pour donner à manger à ses poules, à ses lapins, arroser ses fleurs, cueillir les pommes. C'est Angéla qui y va, à bicyclette ; la maison est de l'autre côté de la baie, on la voit du port, seulement il n'y a pas de pont ici pour passer l'Arve, il faut aller chercher le pont à Etenville. C'est bête !

— Oui, c'est bête, répéta Rémi.

Et il n'y pensa plus. Il fallait changer la voile.

**S**TEPHANE sauta lestement sur le quai pour recevoir l'amarre que Rémi lui lança. Il l'attacha savamment autour du poteau d'appontement. Puis les mains sur les hanches, le buste bien droit, il attendit que Rémi soit monté à côté de lui. Rémi hochait la tête lentement, comme s'il réfléchissait.

— D'accord, t'es un bon mousse !

Et il se mit à rire.

— Tu me le prêteras pour traverser la baie ?

— Le bateau !

Rémi ne paraissait pas trop étonné ; Stéphane respira ; il se sentait plus à l'aise pour expliquer :

— J'emmènerai Angéla. Comme ça elle n'aura pas besoin de faire toute cette route jusqu'à Etenville. On gagnerait du temps, on pourrait même ramasser des coques, il y en a des quantités à cet endroit !

— Tu crois que tu sauras te débrouiller ?

— Tu penses ! Bien sûr que oui, tu as vu !

— Je préfère quand même que tu marches au moteur ! C'est plus sûr !

Quand ils eurent fait quelques pas dans le chemin, Stéphane toucha le coude de Rémi.

— Rémi, tu crois que Madeleine voudra ?

— Certainement, fit Rémi sans s'arrêter, je le lui demanderai moi-même.

— Bon. Alors ça ira.

**"N"**ARRIVE-T-IL pas encore ? » demanda Madeleine du fond de la salle à manger. Elle était assise à table, les mains croisées au-dessus de son assiette, et elle s'impatientait. Sur le pas de la porte, Rémi se retourna vers l'intérieur.

— Si, cette fois, le voilà !

Inconsciemment il sourit en voyant marcher Stéphane. Le jeune garçon possédait la grâce sauvage et tranquille d'un bel animal : il s'immobilisa devant Rémi, une vague inquiétude durcit ses yeux couleur de varech, il mordilla de ses petites dents humides sa lèvre gercée par le vent et le sel.

Pour dissiper cette angoisse inutile qu'il devinait, Rémi caressa les cheveux fous que l'embrun avait poissés.

— Alors, gentil passeur, tout a-t-il bien marché ?

— Comme sur des roulettes. Angéla était contente ; tu penses, elle ne m'attendait pas ; quand je suis arrivé, elle sortait déjà sa bicyclette. Je lui ai dit de m'attendre demain, et que je viendrais tous les autres jours. Sa tante restera à l'hôpital au moins trois semaines ! Devine combien de temps on a gagné ? (Il laissa la réponse en suspens pour ménager son effet.) Une heure au moins, ça vaut la peine, hein ?

Tout à coup Madeleine surgit derrière eux.

— Eh bien, venez déjeuner, cela fait plus d'une demi-heure que Berthe attend pour servir !

**L**E docteur serra la main de Rémi et monta en voiture.

— Dites à votre soeur de ne pas s'inquiéter ainsi, essayez de la raisonner ; une simple angine... rien de grave !

« C'est l'affaire d'une dizaine de jours et on n'en parlera plus ! » cria-t-il avant de claquer la portière.

Rémi pénétra dans la chambre sur la pointe des pieds. Madeleine se précipita vers lui.

— Tu crois que ce n'est qu'une petite angine ?

— Le docteur vient de me le répéter à l'instant.

— Rémi ! appela Stéphane.

Sa voix lasse portait mal. Il essaya de se soulever.

Madeleine courut auprès du petit lit.

— Ne bouge pas, reste au chaud, surtout !

— Rémi !

— Rémi, viens, il te demande.

Les mains appuyées à la barre du lit, les yeux posés sur le visage fiévreux de son frère, Rémi eut un grave sourire.

— Qu'est-ce qu'il y a ? chuchota-t-il.

— Faut aller prévenir Angéla, elle m'attend au port à onze heures, je lui avais promis de venir. Elle m'attend certainement.

D'un geste large des deux mains, Rémi tenta de l'apaiser.

— Tranquillise-toi, je vais aller la prévenir que tu es malade, mais calme-toi ! Où t'attend-elle exactement ?

— Juste devant la maison des douanes. Tu iras ? Sûr ?

Rémi consulta sa montre.

— Il est moins le quart ! C'est bien, je pars tout de suite.

— Tu lui diras, commença Stéphane, que...

— Je lui dirai tout ce que tu voudras, promit Rémi, ne t'en fais pas, je sais faire une commission ! A tout à l'heure.

De très loin Rémi reconnut Angéla ; appuyée d'une épaule nonchalante au mur de la maison des douanes, elle attendait. Elle avait noué un foulard sur ses cheveux, mis un ciré et des bottes. Il tombait une bruine légère.

Quand il s'arrêta devant elle, il ne put d'abord articuler un seul mot. Ces deux grands yeux bleus fixés sur lui le laissèrent un long instant silencieux et décontenancé. De telle façon qu'Angéla interpréta mal ce silence et crut comprendre ce qui se passait. Elle constata sans la moindre rancune, mais bien plutôt comme quelque chose depuis longtemps prévu :

— Vous ne voulez pas que Stéphane vienne m'accompagner ?

Ne s'attendant pas à cette réflexion, Rémi se mit à bafouiller :

— Oh ! si, certainement si, mais Stéphane est malade !

— Ah ! Est-ce grave ?

— Le médecin pense que ce n'est qu'une angine. Hier au soir il ne se plaignait de rien et ce matin, il a une fièvre terrible. Alors il m'a dit : « Va prévenir Angéla et dis-lui que je ne pourrai pas venir aujourd'hui... » alors, je suis venu...

— Merci, murmura Angéla.

### La faute est à Vic

*C'est fini. Annamaria Pierangeli, dite Pier Angeli aux E.-U., a finalement quitté Vic Damone.*

*Pier a déclaré au tribunal que son mari se montrait féroce jaloux, et qui plus est, sans motifs.*

*— Quand je m'absentais pour des raisons de travail, il me téléphonait de jour et de nuit, m'empêchant de me reposer, dit-elle.*

*Il y a plus grave. Pier Angeli affirme qu'il lui fallait travailler sans trêve pour faire marcher le ménage, car Vic n'assurait des cachets que de temps à autre, et jetait l'argent par les fenêtres. Le professeur d'art dramatique de Pier a confirmé ce témoignage.*



*En dépit de cela, la jeune vedette, en vraie Italienne, se résigne très difficilement à cette séparation. Elle a éclaté en sanglots au milieu de sa déposition.*

*On sait que Vic Damone accusait de son côté sa belle-mère d'avoir ruiné son ménage. Ses arguments ont paru faibles. Il perd donc dans cette cause prononcée à ses torts son fils Perry et le quart de tous ses cachets, qui iront à Pier Angeli jusqu'au 31 octobre 1960, afin de compenser les frais « injustement » assumés par la jeune vedette ces dernières années. A cette somme devront s'ajouter 50 dollars par mois pour Perry, et la propriété de Bel-Air pour Pier...*



Elle passa le dos de sa main sur son front, dans un geste d'enfant embarrassé, puis elle ramassa son sac déposé à côté d'elle.

— Je vais aller à bicyclette.

Depuis qu'il était sorti de la chambre de Stéphane, Rémi avait une idée en tête, mais il n'osait pas la laisser s'affermir. Ce fut seulement lorsqu'il vit la jeune fille s'éloigner qu'il se décida. Il la rattrapa :

— Je vais t'accompagner, si tu veux. Je conduis le bateau presque aussi bien que Stéphane, tu sais. Tu ne dois pas avoir peur. Il la devinait effarouchée et essayait de plaisanter.

Mais elle gardait un air buté et sec.

— Je n'ai pas peur, affirma-t-elle, mais je peux aller à bicyclette.

— Naturellement, mais c'est beaucoup plus long. J'aimerais faire un petit tour en mer, il fait un temps épatant pour cela. Viens.

Il prit son sac d'une main et, de l'autre, l'entraîna vers son bateau. Il y descendit le premier et lui tendit les bras pour l'aider. Elle fit semblant de ne pas les voir et sauta toute seule.

— Bravo ! fit Rémi.

Elle ne répondit rien et alla s'asseoir à l'avant, tournée vers la mer. Il ne voyait d'elle que son profil tendu.

Le bateau quittait l'appontement quand il demanda :

— Où est-ce exactement ?

Elle mit un certain temps avant de répondre et quand elle le fit, ce fut d'une voix hachée qu'elle accepta.

— A la fin des jetées, vous vous dirigerez sur la droite, vers l'embouchure de l'Arve, et vous débarquerez sur la plage d'Harmonville ; la maison est un peu plus loin sur la dune. Il faudra ancrer le bateau dans une petite crique à gauche de la plage à cause de la quille ; vous verrez, il y a déjà d'autres bateaux.

Elle ne dit plus un mot jusqu'à ce qu'il eût arrêté le moteur. Alors, debout sur la lisse, se retenant au cordage, elle prononça très vite.

— Je n'en aurai pas pour longtemps.

— Prends tout le temps qu'il te faut, je ne suis pas pressé !

Elle jeta son sac, puis s'élança. Elle atterrit sur un rocher sans perdre l'équilibre, avec la souplesse d'un chat.

Rémi siffla entre ses dents en la voyant grimper la falaise et disparaître au milieu d'un vol de mouettes.

« Quelle drôle de gamine ! m'étonne pas du tout qu'elle se plaise dans la compagnie de Stéphane ! »

Son allure sauvage et souple le charmait.

Elle fut de retour à peine un quart d'heure plus tard. Sans rien dire elle remonta à bord et se réinstalla à la même place, comme si elle désirait passer inaperçue. Un plaisir secret illumina le visage de Rémi, il devinait que tant de réserve, tant de raideur ne traduisait qu'une timidité paralysante de petite fille. Sans prononcer la moindre parole, il mit le moteur en marche et rentra directement au port.

Sur le quai, au moment de partir, elle lui tendit de façon brusque et imprévue un paquet enveloppé dans un sac en papier.

Il le reçut, les yeux écarquillés.

— Des poires pour Stéphane, dit-elle à voix basse.

— Ah !... merci, il va être content !

— Oui ? Et avec le même faible sourire inquiet, elle ajouta : Je vous remercie de m'avoir accompagnée.

Elle s'inclina légèrement.

Et Rémi dit, comme s'il se fût agi d'une affaire entendue :

— Je te conduirai demain à la même heure !

— Oh ! il ne faut pas, c'est inutile !

— Mais si, à onze heures, attends-moi !

Malgré lui, il avait usé du même ton catégorique qu'il employait avec Stéphane quand celui-ci se montrait récalcitrant.

Elle l'interrogea de son transparent regard bleu, puis aussitôt baissa les paupières. Elle s'en alla sans oser refuser.

**R**ÉMI posa le paquet sur la table de nuit, entre un livre et une bouteille d'eau de Vittel.

— Des poires ! chuchota-t-il. C'est Angéla qui me les a données pour toi.

Madeleine, qui rangeait du linge, penchée devant un tiroir de commode, sursauta et tourna vers son frère un visage aux traits durcis.

— Qui, dis-tu ?

— Angéla ! répéta Rémi, elle les a rapportées de chez sa tante ; la maison est entourée d'un très grand jardin.

— Tu l'as accompagnée ?

— Oui ! avoua-t-il, étonné qu'elle en doutât.

— Ah ! fit Madeleine.

Ne voyant pas revenir Rémi, ce matin-là, elle n'avait pas su tout d'abord à quel motif attribuer cette absence prolongée. Puis elle avait pensé, pourquoi ? à une visite chez Lucien Lalau. Maintenant la vérité toute simple la surprenait et la choquait tout à la fois.

**D**ANS l'escalier, Rémi s'écarta pour laisser la place à Madeleine qui montait posément, portant entre ses bras le plateau du déjeuner de Stéphane.

En passant elle posa sur son frère un regard intense, comme si elle cherchait à deviner ce qui se passait derrière ce front têtue, derrière cet air calme qui cachait mal une certaine nervosité.

Elle gavit encore quelques marches et sans se retourner lança :

— On ne dirait pas que ça te préoccupe beaucoup que le petit soit malade.

Sa voix restait mesurée et basse.

Rémi n'avait pas bougé. Les mains derrière le dos, il grattait de l'ongle le bois de la rampe.

Si, Si, autant que toi.

C'était intentionnellement que Madeleine se servait de Stéphane pour reprocher à Rémi ses sorties matinales. La pensée de son jeune frère devait le faire réfléchir, pensait-elle. A cause de lui, il hésiterait. Pas longtemps. Un bon sens très simple l'emporta chez Rémi.

— Que veux-tu que je fasse, murmura-t-il humblement, si je reste auprès de lui ? Il insiste pour que je l'amuse et lui raconte des histoires, et tu me dis alors que je le fatigue, qu'il vaudrait mieux que je ne vienne pas dans sa chambre...

— Bien sûr... soupira Madeleine entre ses dents.

Quand elle eut refermé sur elle la porte de la chambre, Rémi, qui l'avait suivie du regard, détourna pensivement la tête. Il finit de descendre l'escalier d'un pas mélancolique.

Sitôt dans la rue, sans savoir pourquoi, il se mit à courir. Il ne s'arrêta qu'en apercevant Angéla au milieu des pêcheurs, sur le port. Quand elle le vit, elle marcha vers lui. Il haletait encore. Elle le dévisagea et, avec un sourire gauche :

— Vous avez couru, il ne fallait pas. J'attendais... et si vous n'étiez pas venu... ça ne faisait rien.

Rémi eut envie de rire de ce ton humble de gosse, mais il affirma sérieusement :

— Si, ça faisait beaucoup, au contraire.

**L**E bateau glissait sur une mer sans vagues. Le teuf-teuf régulier du moteur crevait le ciel bas et sombre et imprégnait l'atmosphère d'une irréalité mélancolique.

Tout en maintenant fermement la barre, Rémi observait Angéla et un sourire de bonheur délicat illuminait son visage.

Elle était devant lui, à la proue du yacht, recroquevillée, serrant ses genoux contre elle, la tête courbée sur ses pensées. Il ne voyait que la longue ligne souple de sa nuque où le vent agitait quelques mèches rebelles, ses nattes noires tombantes et ses longues mains bronzées croisées sur ses jambes.

Ils longeaient l'île aux Oiseaux, massif rocher surgissant de la mer, au large de la plage. Quelques-uns vinrent tournoyer au-dessus d'eux. Leur frôlement d'ailes, leurs cris aigus attirèrent l'attention d'Angéla ; elle redressa paisiblement la tête et vit, posé sur elle, le regard de cet homme, intimidant et doux, qu'était le frère aîné de Stéphane. Elle rougit. Une chaleur infiniment étrange montait de son cœur qui battait dans sa poitrine à grands coups incompréhensibles.

Elle crut indispensable de bredouiller quelque chose. Le bras tendu vers l'île, elle cria, pour dépasser le bruit du vent :

— Il y a beaucoup d'oiseaux et des nids partout.

— Tu y as déjà été ?

Elle fit signe que oui en hochant la tête.

— Moi, jamais, pourtant je suis né dans le pays. Mais c'est tellement difficile d'y accoster en bateau.

— Je connais un endroit pour l'ancrer. Moi, j'y vais à la nage, ajouta-t-elle en baissant la voix.

— A la nage ?

Mais elle ignora cette question et détourna la tête ; il lui en coûtait visiblement de parler d'elle-même.

Sur le port, au moment de quitter Rémi, elle lui présenta, avec la même brusquerie que le premier jour, des roses enveloppées dans un papier épais.

— Pour Stéphane... dans sa chambre...

— Tu ne veux pas venir les lui donner toi-même ?

— Ce n'est pas la peine, s'il sait que c'est moi qui les lui envoie...

Elle craignait d'être maladroitement dans cet endroit mystérieux et calfeutré qu'est la chambre d'un malade. Rémi le comprit et n'insista pas.



20 sous l'exemplaire



20 sous l'exemplaire



10 sous l'exemplaire

**OFFRE SPECIALE**

**LE SAMEDI - LA REVUE POPULAIRE - LE FILM**

(Pour 12 mois)

<input type="checkbox"/> CES TROIS MAGAZINES .....	Canada <b>\$5.50</b>	Etats-Unis <b>\$8.00</b>
--	----------------------	--------------------------

**OU A VOTRE CHOIX**

<input type="checkbox"/> LE SAMEDI (bi-mensuel) .....	3.50	5.00
<input type="checkbox"/> LA REVUE POPULAIRE (mensuel) ...	1.50	2.00
<input type="checkbox"/> LE FILM (mensuel) .....	1.00	1.00

**IMPORTANT :** — Marquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom .....

Adresse .....

Localité ..... Province .....

**POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE — 975-985, rue de Bullion, Montréal 18**

# ...et le Ciel t'aidera

par JEAN COMPOSTELLE

Prévisions astrologiques générales pour la quinzaine du 14 au 28 mars 1959

pour vous qui êtes nés sous le signe :

## DU BELIER (21 mars - 20 avril)



Cette quinzaine vous incitera à l'optimisme et stimulera votre dynamisme. Mais vous devrez veiller à ne pas abuser de vos forces, afin de ne pas risquer de détériorer votre santé.

## DU TAUREAU (21 avril - 20 mai)



Prenez garde à ne pas vous laisser entraîner par votre nervosité à des actes ou à des propos malencontreux dans vos relations avec des personnes dont vous avez intérêt à ménager la sensibilité.

## DES GEMEAUX (21 mai - 21 juin)



Vous rencontrerez des personnes dont la bienveillance ou l'optimisme aura d'excellents effets sur votre état d'esprit. Un soir surtout, une joie sentimentale stimulera votre entrain.

## DU CANCER (22 juin - 23 juillet)



Si vous devez régler un accord important avant le 20 mars, vous aurez intérêt à ne rien précipiter car les influences planétaires ne seront pas favorables à vos déterminations hâtives.

## DU LION (24 juillet - 23 août)



Vous risquerez de commettre de graves erreurs de jugement. Il sera nécessaire que vous accordiez une grande attention au règlement de toute affaire relative à vos intérêts essentiels.

## DE LA VIERGE (24 août - 23 septembre)



Ne vous inquiétez pas du succès passager d'un rival : votre force est dans la ténacité et le temps rétablira à votre avantage un équilibre actuellement rompu.

## DE LA BALANCE (24 septembre - 22 octobre)



Vous recevrez beaucoup de marques de sympathie, mais toutes ne vous seront pas agréables, car un peu d'hostilité transpirera dans certains compliments enrobés de sucre.

## DU SCORPION (23 octobre - 22 novembre)



Vous aurez une meilleure vitalité et une plus grande résistance nerveuse. Toutefois, il conviendra de surveiller attentivement votre alimentation. Beaucoup de sommeil.

## DU SAGITTAIRE (23 novembre - 21 décembre)



Attention à tout ce que vous direz au cours de la première semaine de cette quinzaine et qui risque de se retourner contre vous. Des heurts violents se produiront avec vos proches.

## DU CAPRICORNE (22 décembre - 20 janvier)



Cette quinzaine apportera une certaine confusion dans les esprits. Vous ne serez pas sûrs de vous-mêmes ni de vos sentiments. Vous serez assaillis par de nombreux doutes.

## DU VERSEAU (21 janvier - 19 février)



Quinzaine favorable aux relations amicales et permettant de prouver son attachement aux êtres que l'on estime. Vous pouvez attendre d'un être plus âgé un conseil utile.

## DES POISSONS (20 février - 20 mars)



Rien à signaler pour les natifs de ce signe qui font preuve d'une assez bonne résistance nerveuse, sans pour autant être dépourvus d'une grande vitalité. Calme plat dans le domaine sentimental.

— Il le saura et il sera content ! Des roses à cette époque !

— Elles restaient dans le jardin, la pluie allait les abîmer.

— Est-ce que je peux en garder une pour moi ?

Elle rougit encore et sourit sans dire un mot.

— Tu veux bien me la choisir ?

Elle l'observa, une seconde hésitante, puis elle pointa l'index sur l'unique rose blanche du bouquet.

— Celle-là ? demanda Rémi. Oui, elle est belle !

Mais déjà Angéla avait bredouillé un timide : « Au revoir, monsieur. Merci ! » et elle s'en alla en courant.

Rémi sépara sa rose des autres et, la tenant du bout des doigts, il la respirait souvent. Il marchait. Il se souvint de ce vers enfoui dans un coin de sa mémoire : « Une rose d'automne est plus qu'une autre exquise ! »

Il chantait, les yeux dans les nuages : exquise, exquise ! Qui ? La rose ? Angéla ? La rose Angéla ! Non, elle ne ressemblait pas à une rose, elle ressemblait... La main sur la poignée de la porte, il cherchait une comparaison... A un oiseau, une mouette... non... car il y avait ce parfum d'embrun et de vagues, ce goût de sel et de vent. Il sourit à sa trouvaille : Angéla ressemblait à un petit rocher rugueux et solitaire avec deux flaques oubliées par la mer à la place des yeux.

Il tourna le bouton et s'enfonça dans la maison. Il surgit dans la cuisine derrière Berthe penchée sur son évier. En l'entendant elle sursauta :

— Oh !... Ah !... C'est Monsieur.

— Naturellement, Berthe, c'est moi, et il me faut un vase.

Il tendait son bouquet comme un flambeau.

Elle désigna du menton la porte ouverte sur la salle à manger et d'un ton bourru :

— Allez demander à Mademoiselle, vous ne voyez pas que je suis occupée, et puis les fleurs, les vases, ce n'est pas mon rayon !

La voix pondérée de Madeleine leur arriva :

— Berthe a raison. Viens par ici... Qu'est-ce que c'est comme fleurs ?

— Des roses... c'est Angéla qui me les a données pour Stéphane, ajouta-t-il quand il fut à côté d'elle.

Le claquement sec du livre qu'elle ferma le surprit. Il la suivit, l'air étonné. Elle s'était levée sans prononcer une parole. Elle sortit un vase de cristal d'une armoire, le posa sur la table et tendit la main vers le bouquet. Elle évitait de regarder Rémi. Eût-elle rencontré ses yeux qu'elle n'aurait pas manqué de remarquer son air hébété et surpris. Mais elle paraissait entièrement absorbée par ce qu'elle faisait. En vérité, elle hésitait. Quand toutes les roses furent en place, seulement elle l'interrogea ; son timbre de voix, mat et indécis, trahissait sa préoccupation.

— Tu ne crois pas que les gens vont s'étonner de te rencontrer sur tous les chemins avec cette gamine ? (Elle haussa les épaules.) Ça ne se fait pas !

Un lent cheminement parut se faire dans l'esprit de Rémi, son visage ouvert devint tout à coup tendu. Madeleine eut l'intuition d'avoir commis une erreur. Rémi qui, jusque-là, traitait réellement Angéla comme une soeur, allait peut-être prendre conscience de ce qui lui arrivait, à partir de cet instant où Madeleine lui révélait quelque chose qu'il ne soupçonnait pas. Elle craignait de s'être trompée, d'avoir manqué de doigté. Elle ne comprenait plus cet homme nouveau qu'était devenu son frère. Mais Rémi éclata d'un rire franc, naturel, simple.

— Tu es folle ! Parce que j'évite à cette gosse de faire des kilomètres en bicyclette ! Les gens riraient comme moi s'ils t'entendaient !

— Tu as raison, je suis ridicule, murmura-t-elle.

Elle accueillit cependant avec un double soulagement la guérison de Stéphane, qui reprit bientôt son rôle de passeur auprès d'Angéla. Et Rémi parut alors ignorer jusqu'à l'existence de la toute jeune fille. Madeleine en conclut, beaucoup trop précipitamment, qu'elle s'était fait des idées.

**A** LA dérochée Madeleine glissait un regard rapide vers Rémi. Enfoncé dans un fauteuil, le menton rentré, il lisait avec avidité un roman d'au moins cinq cents pages. Elle reprit le tricot un instant abandonné sur ses genoux. Le cliquetis des aiguilles se précipita. Ils étaient installés au salon, la porte-fenêtre ouverte sur un jardin obscur que traversaient des ondes parfumées. Un vent aigrelet faisait, par vagues, frissonner les feuillages. De l'ombre montait le long chuchotement paisible des voix entremêlées de Stéphane et d'Angéla.

Tout à coup Angéla se mit à rire, d'un rire d'enfant puissant et court.

Rémi dressa la tête. Madeleine, le croyant enfin distrait, jugea le moment favorable :

— Tu sais... commença-t-elle avec une certaine retenue, Mme Lalau... et d'autres personnes, s'empressa-t-elle d'ajouter, m'ont fait des réflexions ; elle m'ont dit, comme cela, tout naturellement : « Tiens, votre frère est revenu, quelqu'un m'a dit l'avoir aperçu. » J'ai fort bien compris ce que parler veut dire !

Rémi baissa les paupières pour chasser certain rêve qui l'empêchait de réfléchir. Il s'avança au bord de son fauteuil, les mains croisées :

— Tu as compris, quoi ?

— Eh bien... Les Lalau ont donné une soirée quand Lucien est revenu du service militaire et un bal quand Guislaine est rentrée d'Angleterre où elle était en pension. Nous, nous n'avons rien fait à ton retour et il y a plus de six semaines que tu es là. Ici, ça se fait, histoire de renouer avec les amis. Nous devrions donner un dîner ou une petite soirée la semaine prochaine, ça coïnciderait avec ton anniversaire !

Rémi ne répondit pas... Il imaginait Angéla et son fin cou maigre que le rire tendait.

— Qu'est-ce que tu en penses ?

Il bafouilla un peu précipitamment :

— Fais comme tu voudras.

— Non, ça te concerne, toi ! insista Madeleine.

Il soupira et d'un coup de reins se mit debout.

— Si les Lalau le font, c'est donc l'usage, nous ne saurions nous y soustraire. Organisons, invitons... ça donnera peut-être l'occasion à ce brave Lucien de te parler enfin. Il pourra faire sa cour selon toutes les règles de la bienséance et sous l'oeil vigilant de sa chère maman.

— Rémi ! cria Madeleine piquée au vif.

Avec un peu de pitié, Rémi sourit et s'approcha d'elle. Il tapota d'un geste taquin sa tête blonde aux cheveux lisses.

— Pourquoi crier : « Rémi » ? Tu me soutiendrais le contraire, à moi ? Lucien est très gentil, grand architecte. Tu l'admires, tu l'aimes — il lâcha le mot en plaisantant, avec un haussement d'épaules parce qu'il le gênait — bon ! mais avoue qu'il est un peu moule, un peu trop garçonnet dans les jupons de maman. Et Mme mère ne connaît qu'une règle : ça se fait ou ça ne se fait pas !

Il fit quelques pas et se pencha vers le gouffre sombre du jardin.

— Puisqu'ils tiennent à leurs convenances, respectons-les et donnons une soirée, moi, j'aime danser, alors...

Il s'arrêta net et recula contre la porte dans un mouvement de surprise. Stéphane et Angéla apparaissaient sur la dernière marche. Rémi emprisonna au passage le fin poignet d'Angéla.

— Tu viendras, toi aussi. Sais-tu danser ?

Elle le dévisageait, les yeux inquiets.

— Je ne sais pas, monsieur, je n'ai jamais été à... des bals !

— Alors je t'apprendrai. Tu veux ?

— Je veux bien ! dit-elle gravement.

— Prépare-toi une belle robe pour vendredi prochain. C'est promis, tu viendras ?

Elle secoua la tête en pinçant les lèvres. Rémi lâcha sa main. Alors elle rejoignit Stéphane qui l'attendait sur le seuil.

Du bout de son aiguille à tricoter, Madeleine suivit le contour d'une fleur sur le tapis. Et l'air indifférent :

— Tu n'aurais pas dû faire cela, la pauvre gosse va croire qu'on l'invite vraiment !

— Mais... (Rémi la regarda sérieusement), je ne disais pas ça pour rire. Je l'invite... c'est mon anniversaire, non ?

— Tu n'y penses pas, la fille d'un menuisier parmi nos amis !

Il haussa les épaules.

— Qu'est-ce que ça peut faire ? Elle est l'amie de Stéphane, nous pouvons l'inviter. Parmi les grandes personnes, ce gosse va s'ennuyer et il est trop grand maintenant pour qu'on l'envoie au lit...

— Oui... comme ça... évidemment ! admit Madeleine.

Et elle se dit que peut-être, dans son coeur naïf et simple, était-ce ainsi que son frère voyait la situation, aveugle devant la vérité.

**A**NGÉLA ramassa les cartes, les battit et les redistribua sans dire un mot. Elle étala son jeu soigneusement dans sa main. Stéphane, de temps en temps, l'observait, ennuyé parce que ce soir elle paraissait lointaine et étrangère. Il prit à côté de lui un plat garni de petits fours et le lui présenta.

— Tu veux un gâteau ?

Elle ébaucha un rapide sourire pour refuser.

Il n'insista pas et jeta une carte. Angéla suivit. Elle continuait à jouer avec soin, mais Stéphane devinait à ses yeux sans cesse détournés, à ses mille mouvements imprécis, qu'elle ne s'y intéressait plus.

— Tu ne dis rien ? s'étonna-t-il.

— Non !

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— C'est à toi de distribuer.

Elle gardait le silence pour écouter les battements précipités de son coeur chaque fois que des pas résonnaient sur les dalles du corridor. Peut-être était-ce lui ? Peut-être se souvenait-il enfin qu'elle était venue ? Mais les pas s'éloignaient. Et elle souhaitait tout à la fois le voir, sentir son doux regard doré posé sur elle, et lui échapper. En sa présence elle ressentait une peur étonnante, une sorte de panique émerveillée. Dans sa poitrine son coeur palpitait comme si elle avait couru et une douceur nouvelle la paralysait.

... L'atmosphère chaude du salon, saturée de parfums, de lumière, de musique, tissait autour de Rémi un filet de solitude. Les bras croisés, il se balançait mélancoliquement sur sa chaise. Ses yeux, distraitemment, suivaient les évolutions des danseurs sur le parquet. Retiré en lui-même, au sein de ce tourbillon, il se sentait seul, inquiet, inexplicablement triste.

Mme Lalau le surveillait depuis un moment. Après avoir lancé un vif coup d'oeil à sa fille Guislaine blottie à ses côtés, elle glissa vers Madeleine un visage doux et souriant :

— Votre frère ne danse donc pas ? Il a changé... bien changé... Nous l'avons connu plus entreprenant, plus gai. Il est devenu... — elle fit une grimace — bizarre, taciturne.

Madeleine, contractée sur le bord de sa chaise, se sentait rougir.

— Il a toujours été timide, et surtout depuis qu'il est revenu de l'armée, il aime la solitude, le silence.

Au fur et à mesure qu'elle parlait, elle avait conscience de manquer de tact, mais le regard scrutateur des deux femmes lui faisait perdre le contrôle d'elle-même. Elle eut alors un sourire las pour signifier son irresponsabilité.

C'est ce sourire désarmant que Rémi, levant soudain la tête, rencontra. Avait-il senti l'acuité de ces regards posés sur lui ? Il rendit à sa soeur le même sourire pitoyable et se leva. Il ne vint pas vers elles, mais sortit.

Dans le corridor il entendit la voix menue, volontairement chuchotante, qui venait de la cuisine. Il ouvrit la porte.

Angéla, en le voyant entrer, ne finit pas son geste ; la main en suspens elle l'observait, sa respiration soudain précipitée. En la trouvant là, devant lui, Rémi sentit l'étau qui l'étouffait se desserrer. Ce fut vraiment une impression physique. Elle était venue !

Il demanda presque à voix basse :

— Il y a longtemps que tu es là ?

Stéphane rejeta en arrière une mèche blonde, raide, qui lui barrait le front et toisa son frère.

— Bien sûr, même que Madeleine nous a déjà donné du champagne et des gâteaux.

Il expliqua, jouant son petit homme :

— Oui, parce qu'elle ne pourra pas rester, elle va bientôt s'en aller.

— Pourquoi ? Dépà ?

Angéla répondit enfin elle-même, simplement :

— Papa est tout seul.

— Ah ! fit Rémi.

Et il dut faire un effort sur lui-même pour retrouver un air détaché, enjoué.

— Tu as quand même le temps de venir danser au moins une fois avec moi !

Elle dit gravement :

— Oui... mais je ne sais pas...

— Il t'apprendra, tu vas voir, interrompit Stéphane déjà debout.

Précédant Stéphane et Rémi, Angéla pénétra dans le salon. Immédiatement plusieurs têtes se tournèrent vers eux. Quelqu'un venait de mettre un nouveau disque. Des danseurs se levaient. Angéla n'osait plus avancer, elle demeurait interdite sur le seuil.

Stéphane la poussa dans le dos.

— Entre, allez !

Angéla posa à droite, à gauche, deux yeux affolés.

— Viens, dit Rémi.

Il lui tendit la main. Elle y posa la sienne. Il l'entraîna très lentement, aux accents d'un blues mélancolique, joué à la trompette. La petite main bronzée tremblait dans la sienne et tout ce jeune corps se raidissait, guidé par une peur qu'il ne comprenait pas, car Angéla semblait parfaitement ignorer les regards curieux posés sur eux, les conversations chuchotantes...

Rémi oubliait aussi tout ce qui l'entourait. Il découvrit sur la tempe d'Angéla, à la limite des fins cheveux noirs, le lacet d'une veine très bleue coulant sous la peau bistre. Un élan fou de tendresse lui bloqua la poitrine. ... Guislaine se pencha par devant sa mère, vers Madeleine.

— Je croyais que ton frère aimait la solitude !

L'ironie amère cachée sous cette réflexion, en apparence anodine, n'échappa pas à Madeleine ; mais ligotée par un certain amour, elle ne voulut pas se défendre, excusa, se fit humble :

— C'est-à-dire... Angéla est l'amie de Stéphane.

Mme Lalau gloussa et, tapotant d'un revers de main les miettes d'un petit four tombées sur sa robe de soie, elle lâcha :

— Étonnante, cette idée qui vous avez de laisser jouer le petit Stéphane avec cette gamine !

— Elle lui a sauvé la vie un jour où il se noyait, depuis, vous comprenez, il lui est très attaché !

— C'est naturel ! s'exclama Lucien.

Jusqu'ici bras croisés, dans une attitude digne, détachée, ses cheveux blonds bien plaqués, il s'était contenté de suivre d'un air distant la conversation. Ce fut comme un encouragement pour Madeleine ; se sentant soutenue, elle expliqua plus calmement :

— Elle est d'ailleurs fort bien élevée et a beaucoup de manières, si ce n'était son allure sauvage. Elle a été en pension chez les religieuses de Concarneau.

Mme Lalau leva les bras pour arrêter ce flot d'éloquence, ce beau panegyrique :

— Gratuitement ! Sa tante était lingère au pensionnat avant d'ouvrir un commerce !

— Peut-être ! convint Madeleine.

— Des gens que nous fréquenterions pas, en tout cas ! décocha Mme Lalau, et elle se rengorgea, s'installant délibérément au fond de son fauteuil, dans une attitude conquérante. Elle avait deviné depuis longtemps la nature de l'humble tendresse soumise que Madeleine nourrissait pour son « grand Lucien » comme elle l'appelait encore ; elle savait également que son fils éprouvait un certain penchant pour cette jeune fille, mais elle n'ignorait surtout pas l'étendue du pouvoir qu'elle exerçait sur lui. Elle en profitait pour se livrer à une sorte de chantage contre lequel la pauvre amoureuse n'avait pas la force de se défendre.

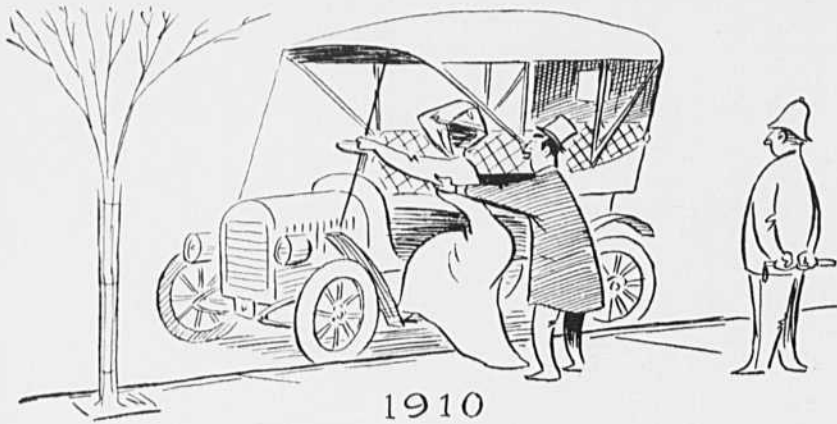
Intérieurement, Madeleine suppliait Rémi de cesser de jouer malgré lui à ce jeu cruel. Mais il était loin d'elle, loin d'eux tous, et loin de considérer sa tendresse pour Angéla comme un jeu.

Dès que la danse fut terminée, dès que Rémi eut entrouvert la main, sa partenaire se dégagea, fit volte-face et s'échappa. Rémi demeura stupide une seconde, la main devant lui, vide ! Puis il se précipita à la suite d'Angéla vers la cuisine ; elle s'en irait par où elle était venue : par la porte du jardin. Sur le perron, il la vit qui descendait l'escalier ; sa robe blanche ne fut bientôt plus qu'une petite tache qui fuyait dans la sombre trouée béante du jardin.

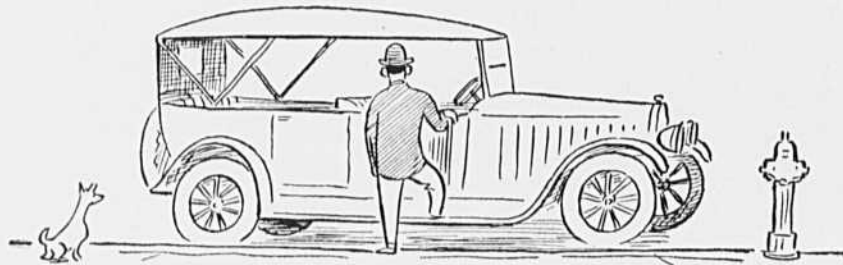
Il appela : « Angéla ! » Mais d'une voix retenue, comme s'il eût craint de la blesser ; ou sachant trop bien qu'elle ne reviendrait pas.

Elle fuyait avec l'allure traquée d'un petit chat craintif qu'on aurait taquiné.

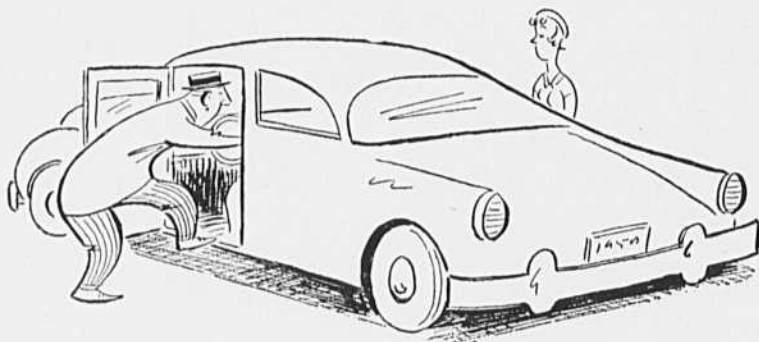
## EVOLUTION DE L'AUTO



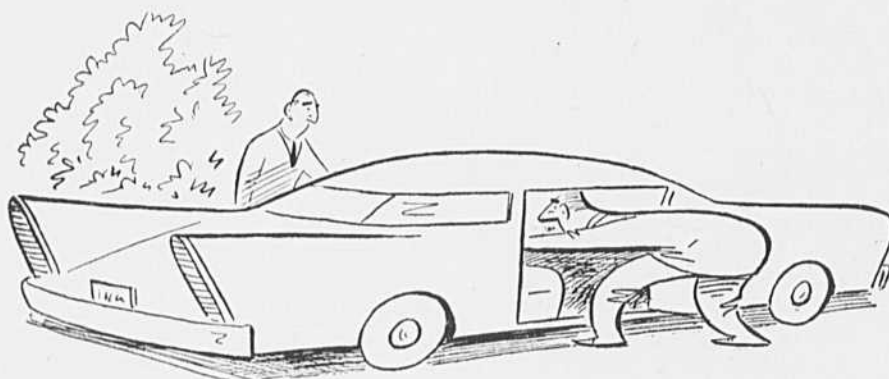
1910



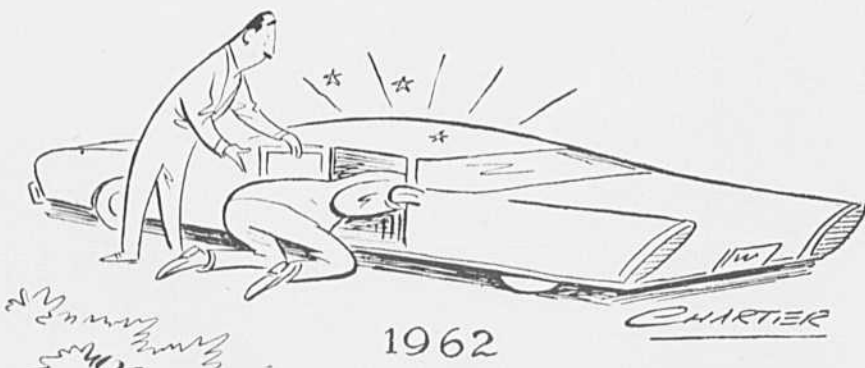
1930



1950



1959



1962

Il s'adossa à la balustrade, les yeux dans le vague, ouverts sur la nuit. Soudain il sursauta : Madeleine le contemplait.

— Tu es là ! murmura-t-elle, je te cherchais. Nos invités s'en vont. Viens au moins leur dire au revoir.

Il décroisa les bras, les laissa retomber.

— J'arrive, dit-il.

Cet « au moins » fut le seul faible reproche que Madeleine formula. Elle luttait de toute son âme pour que Rémi ne prenne pas conscience de ce qui lui arrivait ; pour qu'il ne se rende pas compte ce soir qu'il avait cessé de penser à Angéla comme à une enfant. Cet amour naissant, encore fragile, à peine ébauché, peut-être s'évanouirait-il de lui-même. Elle l'espérait tant ! Mais elle fut prise de panique quand Mme Lalau, au moment de partir, retenant dans sa main la main que Rémi lui tendait, s'exclama, le sourire débordant :

— Tiens ! le héros de la fête ! Vous ne nous avez guère fait profiter de votre présence, ce soir. Pourquoi ne pas avoir dansé plus souvent ? Votre soeur prétend que vous êtes timide, nous avons bien vu que non, n'est-ce pas ?

Elle adressa à l'assemblée un regard circulaire, quêtant une approbation. Tout le monde se taisait, attentif à la réplique de Rémi. Mais il se borna à sourire tout à fait inconsciemment, comme s'il ne comprenait pas. Peut-être ne comprenait-il pas ?

**M**ADELEINE avait ouvert un panier d'osier sur la table de la cuisine et, au fur et à mesure, le remplissait. Stéphane, les joues dans ses paumes, tout à côté d'elle, suivait attentivement chacun de ses gestes.

— Voilà ! soupira-t-elle en rabattant le couvercle, je crois que je n'ai rien oublié !

Depuis un moment déjà, Stéphane semblait être préoccupé. D'un coup de tête il rejeta la mèche blonde qui lui tombait sur les yeux.

— N'est-ce pas nous qui devons apporter les couverts ? Ou est-ce les Lalau ?

— Mon Dieu ! s'exclama Madeleine, heureusement que tu m'y fais penser. (Elle se frappa le front.) Mais où ai-je la tête ? Non, Guislaine et Lucien ne s'occupent que du poulet et des boissons, je le leur ai encore répété hier, et tu vois, j'allais oublier... Tiens, puisque tu es là à ne rien faire, prends un torchon dans l'armoire !

Stéphane étala le torchon, Madeleine y déposa les couverts.

— Il en manque un ! dit Stéphane.

— Non, il y en a cinq !

— Justement, et on est six !

— Comment, six ?

Stéphane compta, appuyant chaque fois méthodiquement un doigt sur la table.

— Lucien, Guislaine, Rémi, toi, Angéla et moi ! ça fait six !

— Angéla... comment, Angéla ?

— Eh bien quoi... elle vient avec nous !

Stéphane ne semblait pas comprendre l'hésitation de sa soeur ; pour lui c'était une question qui ne faisait pas de doute.

Installé dans un coin de la pièce, Rémi essayait, en observant une immobilité absolue, de faire oublier sa présence. Seules ses mains, qui s'activaient à la réparation d'une voile, se mirent à trembler ; le fil qu'il tendait s'emmêla.

Il souhaitait que cette discussion restât en dehors de lui ; il ne voulait pas prendre ouvertement parti et il avait terriblement envie qu'Angéla participe au pique-nique.

— Rémi... est-ce qu'elle vient ?

Rémi n'osa pas affronter le visage sévère de sa soeur et, sans lever la tête, marmonna entre ses dents :

— Que veux-tu que ça me fasse, qu'elle vienne ou qu'elle ne vienne pas... Fais comme tu voudras !

Stéphane bondit sur lui, s'accrocha à ses bras.

— Si, il faut qu'elle vienne ! Elle ne gêne personne ? Et avec qui je m'amuserai, moi ?

— Je ne sais pas... Si Madeleine ne veut pas, que veux-tu que j'y fasse ?

— Là n'est pas la question, répliqua froidement Madeleine, qu'elle nous accompagne ou non, c'est sans importance. Mais Lucien et Guislaine ne sont pas prévenus.

Cette idée semblait plus que toute autre la préoccuper.

— Et après ? Tu crois qu'ils auront acheté un poulet trop petit ? Je partagerai avec Angéla et on se rattrapera sur le fromage.

— Quand il y en a pour cinq, il y en a pour six, bien sûr, mais...

Madeleine hésitait : « Que disait Guislaine ? »

— Tu vois bien, jubila le jeune garçon... Et moi qui lui ai dit que je viendrais la chercher demain matin à dix heures !

Que répondre à tant de candeur ? Un refus aurait paru inexplicable à ce gosse qui ne soupçonnait rien de ce qui se tramait dans l'âme inquiète de ses aînés.

— Soit, dit-elle avec un accent dur, comme on capitule ; et elle alla chercher un sixième couvert dans le tiroir.

— D'ailleurs, c'est elle qui connaît l'endroit où il faut accoster dans l'île aux Oiseaux ! N'est-ce pas, Rémi ?

Mais Rémi n'entendit pas, tout entier absorbé par la joie qui lui était promise.

Le soleil progressivement s'allongeait sur la mer en une flaque nacrée et brillante. Des mouettes filaient en piaillant vers un ciel bleu tendre, Rémi, Stéphane et Angéla bondissaient sur les rochers, éclaboussés par les vagues qui venaient claquer sur l'île avec un déchirement sec ; leurs visages étaient fouettés par le vent chargé d'embrun.

Une lame venait de s'écraser contre l'île ; la gerbe d'écume finissait de s'écouler ; soudain Angéla se pencha, saisit quelque chose à flanc de rocher, puis se redressa d'un coup de rein souple, avant qu'une autre lame ne s'éroulât et ne vînt, en rejaillissant, la mouiller.

Elle présenta dans sa pauvre main ouverte une demi-douzaine de moules accrochées les unes aux autres.

Des moules ! s'exclama Rémi avec une pointe d'étonnement.

D'un geste brusque, Angéla les lui tendit. Rémi l'effrayait toujours, elle avait beaucoup de mal à être naturelle avec lui.

— C'est pour moi ? demanda-t-il.

— On peut les manger maintenant, proposa-t-elle.

— Maintenant ? ... Crues ?

— C'est bon !

Stéphane renchérit d'un ton légèrement supérieur :

— Naturellement... on en mange souvent nous deux, n'est-ce pas, Angéla ?

Cette remarque piqua Rémi au vif. Il tremblait de paraître aux yeux d'Angéla trop guindé, trop étranger à sa vie. Et il désirait par-dessous tout se mettre à sa portée, la comprendre, aimer ce qu'elle aimait, rire de ce qui l'amusait !

Et, bien que cette dégustation de moules crues l'horrifiait quelque peu, il accepta sans arrière-pensée d'y goûter :

— D'accord, c'est une bonne idée, ça nous rafraîchira, mais comment les ouvrir ?

— Avec un couteau ! dit Angéla doucement.

— Nous n'en avons pas. (Il se gratta la joue.) Si, dans le panier. J'ai vu Madeleine les ranger quand on a eu fini de déjeuner. Va les chercher, Stéphane !

Dès l'instant où il devait se déranger, Stéphane n'eut plus l'air si enchanté.

— On ne peut pas les ouvrir autrement ? Nous, on les écrasait entre deux pierres.

— C'est idiot, puisqu'on a des couteaux.

— Je peux y aller, proposa Angéla.

Ses yeux très bleus s'agrandirent quand elle regarda Rémi. Elle semblait tellement heureuse de pouvoir lui faire plaisir !

— Si tu veux, on en ramassera d'autres en t'attendant !

Elle partit comme une flèche vers l'intérieur de l'île ; elle enjambait des touffes épaisses de bruyère, ses nattes noires dansant sur son dos très droit. Rémi la suivit des yeux jusqu'à ce qu'il la vit disparaître derrière des rochers. Des oiseaux s'élevèrent sur son passage. Ils tournoyèrent dans le ciel, en pépiant, affolés. Le calme revint ; un grand silence que perçait le lent et régulier éclatement des vagues.

La nappe, les paniers, les vêtements abandonnés en un tas près d'un buisson faisaient une tache claire. Angéla se faufila, essayant de se rendre la plus légère possible pour ne pas réveiller Guislaine et Madeleine. Après le déjeuner elles avaient manifesté leur intention de faire la sieste.

Elle s'accroupit pour fouiller dans le panier ; le couteau en main, elle allait se redresser, quand elle fut surprise par une voix criarde, pointue, qui ne prenait pas la peine de se baisser pour baver sa haine ; la voix de Guislaine, d'une Guislaine jalouse, ayant deviné le timide amour qui liait Angéla et Rémi.

— Avec ses mines de sainte Nitouche, son air de ne pas y toucher, elle a embobiné ce brave idiot de Rémi, qui est tombé dans le piège, il n'y a plus qu'Angéla qui compte ; il la couve du regard comme si c'était la Sainte Vierge en personne, elle, cette rien du tout, une coureuse comme sa mère ! Et avec ça, un père menuisier ! Franchement, tu te rends compte ! Ah ! ils sont jolis les gens que vous fréquentez ! Elle est belle la famille dans laquelle Lucien veut entrer, oui vraiment... Mais ce n'est pas fait, crois-moi... non... Je ne tiens pas à devenir la risée de la ville... avoir pour belle-soeur la fille du menuisier, pour un Lalau, quelle gifle !

A travers l'épaisseur du feuillage, Angéla aperçut soudain les deux jeunes filles étendues ; elles lui tournaient le dos.

Toute la férocité des propos de Guislaine ne l'avait pas encore pénétrée ; elle réfléchissait, hébétée ; la fille du menuisier, c'était elle... Alors pourquoi la belle-soeur de Lucien ? ... Elle ne comprenait pas.

Elle recommença à écouter. Madeleine voulait défendre son propre bonheur et sa voix, d'abord hésitante, s'affermir :

— Comme tu y vas ! La belle-soeur de Lucien ? Parce que Rémi a la faiblesse de jouer avec elle comme Stéphane, sans se rendre compte de rien, mais pour lui c'est une gamine, une petite sans importance, je le sais, je connais Rémi.

Guislaine laissa passer quelques minutes, puis elle revint à l'attaque d'un ton acerbe :

— Pourquoi aussi la traînez-vous toujours derrière vous ?

— C'est Stéphane qui a insisté cette fois-ci !

— Ce gosse vous mène par le bout du nez !

— Oh ! il n'est pas si gâté que ça... mais... il n'y avait qu'elle qui connaissait l'endroit convenable pour accoster ici en bateau !

— La belle affaire ! On pouvait aller ailleurs, ce n'est pas la place qui manque pour pique-niquer.

— Rémi préférerait ce coin ! affirma naïvement Madeleine.

A quoi Guislaine eut beau jeu de répliquer avec un sourire ironique :

— Cela va de soi !

Madeleine se tut, désarmée.

Angéla écoutait de tout son être, tendue et tremblante. Chaque mot la blessait, la faisait rougir de désespoir et de honte. Et elle se croyait leur amie ! Elle recherchait leur amitié ! Elle aurait voulu fuir, mais elle n'en avait pas la force, clouée de stupeur par l'horreur de cette haine qu'elle découvrait.

Elle entendit bouger, elle se terra dans le buisson à la façon d'un jeune lapin terrifié. Les voix s'évanouirent lentement. Angéla vit les deux jeunes filles s'éloigner.

Alors elle se leva et avança, droit devant elle, dans la direction opposée à l'endroit où l'attendaient Rémi et Stéphane. Arrivée à la mer, elle se laissa tomber machinalement sur un rocher, les yeux fixés au loin.

Le malaise qu'elle ressentait dans les premiers temps où elle se trouvait en présence de Rémi, un malaise fait de timidité, d'effroi et de joie trop neuve, avait fait place à un sentiment exaltant, encombrant, paralysant. Elle n'avait plus peur de lui, mais ressentait seulement un désir fou de sa présence, de son doux regard ami posé sur elle.

Angéla écoutait.

Mais au fond de lui-même il se moquait d'elle, et ce regard qu'elle croyait plein de tendresse cachait une indifférence totale. Pour lui elle n'était qu'une gosse, une petite fille sans importance.

Comment avait-elle pu imaginer un seul instant qu'un monsieur comme lui s'intéressait à une gamine ?

Elle maîtrisa mal un sanglot qui lui gonflait la gorge. Gamine ! Elle avait pourtant dix-neuf ans, pensait-elle, mais avec ses nattes et ses robes très simples en coton, elle n'avait évidemment pas l'allure d'une jeune fille. Elle cacha ses pleurs au creux de ses genoux repliés contre elle.

Pourquoi Guislaine avait-elle ajouté ces choses horribles sur sa mère ? Qu'est-ce qu'elle leur avait fait à toutes deux, pour qu'elles soient devenues soudain si méchantes ?

— Angéla ! appelait Rémi, Angéla ! ...

Elle garda la tête baissée.

Il la contemplait avec un sourire doux où se mêlait une légère pitié ; elle avait l'air si parfaitement égarée, si fragile dans ce décor de tempête.

— Tu dors ?

Elle ravala ses larmes et braqua sur lui deux pupilles brillantes.

— On attendait le couteau, dit-il.

Comme elle ne répondait toujours pas — elle n'aurait pu articuler un seul mot sans se mettre à pleurer — Rémi poursuivit d'un ton compréhensif et calme :

— As-tu oublié que tu voulais manger des moules ?

Elle détourna les yeux. Rémi se pencha tout contre elle.

— Pourquoi es-tu venue ici ? ... On est tous parti à ta recherche... Te cachais-tu exprès ?

Devant son visage inexplicablement buté, crispé, Rémi prit le parti de plaisanter.

— Est-ce que par hasard je te ferais peur ?

Elle ne répondit pas. Elle caressait la surface lisse d'une flaque nichée dans l'anfractuosité d'un rocher. Des gouttes d'eau tremblèrent au bout de ses doigts, des larmes noyaient le fond de ses yeux.

« Elle se comporte comme une petite fille capricieuse », pensait Rémi. Ce que voyant il se releva, fit mine de s'en aller et d'une voix gonflée de colère feinte :

— Puisque c'est ainsi, que tu ne veux pas me répondre, je te laisse. On ne va pas t'attendre toute la nuit ! Je reviendrai voir demain matin si tu es décidée. Une nuit toute seule sur l'île, ça te donnera peut-être le temps de réfléchir !

— C'est inutile de revenir, je retournerai à terre à la nage. Ce ne sera pas la première fois. Je ne vous gênerai plus, comme ça !

Rémi demeura sans voix ni geste, les bras le long du corps, infiniment blessé par ce ton méchant, amer. C'était la première fois qu'il entendait Angéla élever la voix. Il se pencha sur elle et prit ses poignets ; il les serra entre ses doigts affolés ; ses yeux interrogeaient ce petit masque fermé, cherchant à comprendre le pourquoi de cette raideur brusque.

Il caressait de son pouce la chair très douce des minces poignets :

— Qu'est-ce qui t'arrive ? Pourquoi dis-tu ça, Angéla ? Qui parle de gêner ? Croisais-tu vraiment que j'allais te laisser ici ? Allons, Angéla... réponds-moi !

Elle lui avait fait mal, un mal inutile ; il ignorait tout, il ignorait même qu'elle avait été assez folle pour imaginer des choses... Mon Dieu ! il fallait n'y plus penser...

Résolument, elle se mit debout, les lèvres tremblantes. Il se redressa à ses côtés, guettant un signe sur son visage impénétrable. Elle murmura :

— Je ne voulais pas dire ça... je ne voulais pas !

Lentement, tout son être se détendit, et il se mit à sourire, puis il lui tendit la main.

— Viens, chuchota-t-il.

Il l'entraîna vers le centre de l'île. Sans parler ils avançaient, leurs deux mains jointes. A la première minute, les doigts d'Angéla s'étaient raidis, elle avait même esquissé un mouvement de retraite ; mais la grande main de Rémi les avait retenus et gardés ; ils y reposaient, dociles.

De temps en temps, il tournait la tête vers elle ; il contemplait, avec une grimace amusée, cette petite diablesse qui s'amusait à jouer les femmes.

Ils aperçurent de loin Guislaine, Madeleine et Stéphane se dirigeant vers eux à travers les bruyères.

Rémi mit ses mains en porte-voix et les héla joyeusement.

— Hou ! Hou ! Je l'ai retrouvée !

Stéphane accourut au devant d'eux, tout essoufflé, il expliqua à Angéla :

— Lucien est encore en train de te chercher du côté où le bateau est amarré, il croyait que tu nous attendais là-bas, prête à partir !

— Non... elle rêvait sur un rocher... elle nous avait complètement oubliés.

Angéla aurait voulu sourire, mais Guislaine et Madeleine arrivaient, elle n'en eut plus le courage.

Guislaine avait entendu les dernières paroles de Rémi, elle toisa Angéla.

— Vraiment, elle rêvait ! lança-t-elle d'un air étonné.

Une gamine de sa condition se permettait d'avoir des rêveries !

L'élégance délicate que confère une telle attitude n'est-elle pas réservée à une certaine classe ?

Elle lança un clin d'oeil moqueur vers Madeleine.

— Elle rêvait ! répéta-t-elle.

Elle fit volte-face et s'éloigna. Madeleine, d'une allure soumise, la suivit.

— Oui... elle rêvait, murmura doucement Rémi en regardant Angéla, et il lui fit une petite grimace tendre.

Toute la sécheresse contenue dans les propos de Guislaine lui avait échappé ; son émotion le rendait sourd et aveugle.

Angéla, elle, avait baissé la tête et fermé les yeux pour refouler la tristesse qui fondait sur elle. Elle avait hâte d'être seule pour pleurer.

**E**ST-CE M. le curé qui sort d'ici ? Il m'a semblé l'apercevoir en arrivant. » Madeleine déboutonnait son manteau ; son visage crispé trahissait une préoccupation nouvelle.

Rémi ne répondit pas ; il se borna à hocher la tête et décrocha son duffie-coat. Madeleine, qui le croyait venu dans l'entrée pour reconduire le curé, s'étonna :

— Tu sors ?

Après avoir grogné un : « Oui, tu le vois », Rémi saisit la poignée de la porte comme s'il voulait fuir au plus vite.

A ce moment-là, Madeleine eut une sorte de pressentiment ; elle arrêta Rémi d'un geste et demanda, très vite :

— Qu'est-ce qu'il te voulait, monsieur le curé ?

Dans un mouvement empreint d'une espèce d'irritation, Rémi laissa tomber son front contre la porte et, les paupières baissées, avoua :

— Il veut que j'organise la kermesse et la fête. Taverniel refuse de s'en occuper seul, comme les autres années. Il y a, paraît-il, trop de responsabilités. Il faut dresser des estrades sur les quais, pour la messe qui aura lieu dans l'avant-port, et puis tout un tas de choses encore !

Il prononça ces derniers mots d'un ton très las.

— Taverniel... le menuisier ? dit Madeleine d'une voix altérée. Et c'est chez lui que tu vas ? ajouta-t-elle, hésitante.

Elle craignait d'irriter son frère, il se comportait d'une façon si bizarre ces derniers temps...

Il lui fit face, sans colère, avec seulement un pauvre air de souris prise au piège.

Le reproche tacite contenu dans le regard de sa soeur le paralysait un peu, mais il tenta d'expliquer faiblement :

— J'y vais avant le déjeuner... Tu comprends... tout doit être prêt avant huit jours ; ça ne nous laisse guère de temps !

Evidemment ! trancha Madeleine. Puis elle ajouta d'un ton ferme où perçait une rancœur aveugle : « Alors... va ! »

Elle claqua la porte derrière lui.

Le nom d'Angéla n'avait pas été prononcé, mais, dès la première minute, Rémi l'avait vu se dresser entre eux, parce qu'il portait désormais enfouie, au plus profond de lui-même, la flamme brillante, farouche, de deux grands yeux bleu lavande.

Au fur et à mesure qu'il avançait, une sorte de panique l'envahissait, une panique étrange et bienheureuse où une légère anxiété se mêlait à d'exubérantes joies.

Il allait enfin revoir Angéla. Depuis trois semaines il attendait désespérément cette seconde. Quel visage offrirait-elle ? La dernière fois qu'il l'avait vue, en revenant du pique-nique, à peine avaient-ils accosté qu'elle avait sauté à terre et s'était enfuie, l'air buté et sauvage comme aux premiers jours. Depuis, Rémi l'avait cherchée au hasard des rues, à l'église, sur les quais, dans tous les rochers, sur la plage, mais chaque jour voyait s'évanouir son espoir. Il surveillait Stéphane, espérant qu'il parlerait d'elle. Sans oser se l'avouer, il s'attendait à le voir rentrer avec elle, filet sur l'épaule. Et puis Stéphane, un après-midi, fit irruption dans le jardin en compagnie de deux fils de pêcheurs. Bêtement, Rémi en ressentit une douleur invraisemblable. Il n'osa pas interroger son frère, il redoutait le regard perçant et soupçonneux que le jeune garçon poserait sur lui.

Alors, s'enfermant dans sa chambre, il s'était efforcé de travailler, mais il parvenait mal à dompter son esprit. Au long de ces jours, frémissant d'attente, il avait mesuré la place que cette très jeune fille avait prise dans sa vie. Combien elle lui était devenue précieuse ! Il ne se passait pas d'instant qu'il ne pensât à elle. Il y avait dans le comportement d'Angéla une brusquerie sauvage qui l'avait charmé. Il aimait aussi l'intransigeante candeur de ses yeux pâles et sa façon enfantine de contempler la vie.

A certains moments de désespoir, il avait eu envie d'aller jusque chez elle, mais toujours d'ultimes réflexes de bon sens et de correction l'avaient retenu.

Aujourd'hui, un prétexte lui était fourni, il devait se retenir pour ne pas courir.

... Un vieil homme aux cheveux blancs vint lui ouvrir.

— Je suis l'architecte qui..., commença Rémi.

Le menuisier, d'un geste de la main, l'arrêta immédiatement :

— Oui, M. le curé m'a parlé de vous. C'est bien, dit-il, voulez-vous entrer ?

Il poussa une porte et fit pénétrer Rémi dans une petite salle à manger. Sa démarche tranquille exprimait l'assurance blasée d'un homme qui s'est déjà mesuré avec la vie.

Dès le seuil franchi, instinctivement et sans retenue, Rémi fouilla chaque recoin. Il resta tout à coup stupide devant ce vide cruel. Il pensait tellement découvrir Angéla ; il avait déjà imaginé le sourire effacé qu'elle aurait pour le saluer.

Le vieil homme surprit cette expression fureteuse, ce vague air déçu sur le visage de Rémi ; il s'y méprit. D'un coup d'oeil, il embrassa le décor familier et haussa les épaules avec une moue épuisée :

— Eh oui... ce n'est pas très en ordre.

— Mais... je...

Rémi laissa échapper un cri, il voulut se défendre, mais comment faire comprendre ?...

Un sourire discret avait illuminé les traits burinés du père d'Angéla.

— La petite n'est pas là... alors, rien ne va plus.

Rémi répéta : « Elle n'est pas là. » Et cette vérité le pénétrait mal.

L'étrangeté de son comportement échappa au vieil homme qui expliquait mélancoliquement, en même temps qu'il allait de la table à une chaise et rassemblait des vêtements, de la vaisselle qui traînaient :

— D'habitude, c'est elle qui s'occupe de ça, mais elle est partie chez sa tante.

Les bras chargés, il disparut dans une pièce qui s'ouvrait au fond de la salle à manger. Quand il revint, Rémi dut faire un effort violent pour ne pas poser de questions et attendre.

Ce fut seulement quand il se fut assis que le vieil homme reprit tout naturellement : le sujet qui lui tenait tant à coeur.

— C'est elle qui a demandé d'aller chez sa tante. Une idée comme ça ! Peut-être qu'elle s'ennuyait ici, c'est compréhensible, toujours seule avec un vieux bonhomme ! Ce n'est pas qu'elle se plaigne jamais, oh ! non. Mais parfois, je le sens, elle est malheureuse ; alors quand elle m'a parlé d'aller à Concarneau, où ma soeur à un magasin de souvenirs dans la ville close, j'ai dit oui, et puis : « Va faire ta valise tout de suite, je me débrouillerai bien. » Elle hésitait à cause de moi. Mais je l'ai mise dans le car sans tambour ni trompette ; maintenant j'en arrive quelquefois à le regretter, mais je ne le lui dis jamais quand je lui écris. Elle m'écrit tous les jours pour me demander si je ne m'ennuie pas, si tout va bien. Elle me dit qu'elle est occupée là-bas toute la journée, elle reste au magasin, elle voit du monde, ça la distrait !

Le visage de Rémi ne reflétait plus qu'un intérêt factice, son esprit s'était emparé d'un nom : Concarneau.

Il regardait attentivement le vieil homme, mais il ne l'écoutait plus.

## DIS-MOI TON NOM...

je te dirai  
qui tu es

### NOEL

Les Noël doivent à leur prénom de se montrer doux, paisibles, semeurs de joie et d'indulgence. On n'a pas le droit quand on s'appelle Noël ou Noëlle de cultiver la jalousie, l'acrimonie, l'avarice, ni aucun de ces défauts qui enlaidissent. Tout au plus, est-on excusable de pousser l'esprit d'enfance jusqu'à l'insouciance et la facilité de caractère jusqu'à la non-chalance.

### NOEMI

Les Noëmi ne sont pas des femmelettes. Tout, en elles, tend à la création d'un type plus « fort » que « tendre ». Leur esprit lucide leur indique nettement la route à prendre, leur volonté, insensible à l'intimidation, les soutient sur cette route, où elles ne risquent guère de se laisser duper ni de céder à des raisons sentimentales.

### NORBERT

Pas très nombreux, les Norbert et pas très originaux, non plus. Des hommes sérieux, bien à leur affaire, et tout à leur devoir. Obtiennent généralement de bons résultats par leur travail logique, méthodique, persévérant. Peu impressionnables, ils ne se rebutent pas devant les difficultés et les succès ne risquent pas de leur faire perdre la tête. Pourtant, sous leur air impassible, ils ont un coeur non pas exalté et passionné, certes, mais fidèle, dévoué, compatissant.

### OCTAVE

De belles intelligences, les Octave et qui se complaisent dans les sphères élevées. Une volonté solide en principe, mais qui ne les empêche pas de se laisser influencer, une sentimentalité à la fois forte, sérieuse et sage.

**R**EMI arrêta sa voiture sur la place et en descendit immédiatement. Il traversa la rue en se frayant un passage à travers le défilé incessant des autos.

En contemplant la masse imposante des remparts de la ville close, que rosissait le soleil encore accroché à l'horizon, il eut une seconde de remords imprécis : Madeleine le croyait à Lannion chez leur notaire, c'est le prétexte qu'il avait donné à son départ. Mais très vite tout ce qui n'était pas sa recherche présente recula dans une vague indifférence.

Il franchit le pont et se trouva dans une petite rue étroite, calme et fraîche. Des enfants le frôlèrent en poussant des cris aigus. Il avançait le cou tendu, le regard inquiet.

Tout à coup il dressa la tête et resta immobile. Derrière une vitrine, deux yeux l'avaient suivi pendant qu'il montait la rue : « ses » grands yeux expressifs, transparents et fixes comme ceux d'un jeune chat surpris la nuit par une lumière.

Quand fut apaisée la sourde vague de bonheur qui l'avait assailli, il se précipita, mais le tintement grêle de la clochette suspendue au-dessus de la porte se répandit dans un magasin désert.

Le silence revenu, Rémi entendit des chuchotements derrière le rideau qui, au fond du magasin, masquait l'entrée d'une autre pièce.

Prise de panique, Angéla venait de s'y réfugier. Son âme candide s'était effrayée de ce hasard qui conduisait Rémi vers elle. Jamais elle n'aurait pensé à l'amour ; ce sentiment gardait encore pour elle la saveur d'un miracle. Elle avait eu peur de se retrouver face à face avec cet homme, peur de ses propres réactions, peur d'elle-même. Elle avait reculé jusque dans la cuisine. Sa tante cousait près de la fenêtre. Elle s'approcha d'elle.

— Il y a quelqu'un, balbutia-t-elle ; je voudrais que tu ailles le servir. La vieille femme posa son ouvrage sur le rebord de la fenêtre et se leva. L'attitude de sa nièce lui parut bizarre, mais elle poserait des questions plus tard ! Il ne fallait pas faire attendre le client. Elle retira deux fils roses qui serpentaient sur son tablier et passa dans le magasin.

Une expression déçue se peignit sur les traits de Rémi quand il la vit entrer. Par delà cette petite bonne femme courbée et trottinante, il continua de fixer avec intensité le rideau de tissu grège. Il devinait, derrière, Angéla retenant son souffle.

Sans se rappeler exactement la façon dont tout cela s'était passé, Rémi se retrouva sur le trottoir, un petit paquet bien ficelé à la main. Était-ce un vase de faïence, une poupée bretonne ou quelque objet-souvenir en cuivre ? Il n'aurait su le dire. Une seule vérité le préoccupait, qui venait d'éclater en lui, douloureuse comme une brûlure : Angéla le fuyait, elle le fuyait depuis le soir du pique-nique ; des faits en apparence anodins, dont il se souvenait à présent, vinrent le lui confirmer.

Machinalement il s'était mis à marcher, il arriva au bord d'un bassin où mouillaient plusieurs chalutiers. L'odeur âcre et familière du goudron lui arracha un sourire ; il aimait cette odeur. Il s'appuya à la digue et observa, l'esprit ailleurs, un groupe de pêcheurs qui bavardaient, une Américaine assise à même le quai qui peignait une marine, une bande de galopins qui jouaient à la guerre. Il ne se résignait pas à s'en aller. Il demeurait là, les yeux dans le vague, essayant de comprendre ce qui, chez Angéla, avait pu motiver soudainement une telle attitude. Il tentait bien de se persuader qu'il s'était trompé — ces yeux pouvaient appartenir à quelqu'un d'autre. Il savait bien que non, à quoi bon se leurrer ? L'élan de tout son être lui avait prouvé qu'il ne se trompait pas.

Le soleil avait disparu, une brume grise se leva de la mer et enveloppa le port, les quais. Rémi trembla ; il lui sembla qu'il avait très froid. La tristesse lui collait au corps comme des vêtements mouillés. Il quitta la digue et avança le long du bassin.

Tout à coup un étrange sourire illumina son visage : dans l'ombre descendante, une fine silhouette se découpait à quelques mètres de lui. Il reconnut les nattes tombantes, le mince corps souple jeté en avant : Angéla était accoudée au parapet et suivait distraitemment les évolutions des mouettes piaillant et filant à travers les bassins. Le martèlement des pas de Rémi sur le quai lui fit tourner la tête. Quand elle l'aperçut, son visage se figea. Elle se redressa, l'air affolé, cherchant une issue autour d'elle. Elle recula de trois pas sans cesser de regarder Rémi. Cette rencontre, elle l'avait obscurément désirée, sinon pourquoi était-elle sortie, pourquoi était-elle venue se promener le long du port ? Une force intérieure la retint sur place. Sans pouvoir faire un geste, elle fixait Rémi qui marchait vers elle.

Et au moment où, dans un dernier sursaut de défense, elle faisait volte-face pour se préparer à fuir, il l'appela :

— Angéla ! Angéla !

— Sa voix avait un accent désespéré qui la retint sur place.

Quand il la rejoignit, ils restèrent immobiles ; les yeux de Rémi rivés aux iris très clairs d'Angéla.

Ils ne bougeaient pas.

Cela dura jusqu'à ce qu'enfin Rémi murmurât :

— Je te fais peur ? (Il sourit d'un air intimidé.) Non ? ... Pourquoi voulais-tu te sauver ? Pourquoi es-tu partie sans venir nous dire au revoir ? (Sa voix se fit humble et basse.) Je t'ai cherchée partout, je t'ai attendue tous les jours ... tu n'avais pas pensé que je serais malheureux, Angéla ?

Elle inclina la tête sans répondre. Son front toucha la poitrine de Rémi et doucement s'y appesantit. D'un geste très tendre il emprisonna la nuque frêle. Les mots lui venaient mal pour expliquer l'amour tout neuf qui s'était enraciné en lui.

— Peut-être ne pensais-tu pas à moi ... tu m'avais oublié !

Elle redressa farouchement la tête, les yeux brillants :

— Non, cria-t-elle. Et son étroit visage se durcit de désespoir.

Rémi contempla gravement ce pur profil tendu !

Il se pencha et posa ses lèvres à la limite des cheveux sur la tempe, là où il savait qu'une petite veine dessinait un lacet bleu.

Elle lui sourit, et avec une intonation étrange :

— Il ne faut pas. Je vais rentrer maintenant.

Comme Rémi faisait un pas en avant, elle balançait son cou flexible, butée dans sa résolution.

— Non ... toute seule !

Il aurait voulu la retenir ; il craignait de l'effaroucher ; elle l'observait d'une manière si bizarre, si haletante ! Il ajouta encore :

— J'étais venu pour te voir ... je vais repartir aussi ! Mais je reviendrai la semaine prochaine !

Et plus anxieux qu'il ne voulait le paraître :

— Tu ne te cacheras pas, cette fois ?

Elle ferma les paupières en signe d'acquiescement.

Il tint ses mains à demi levées.

— Au revoir, Angéla.

Elle lui tendit les siennes qu'il garda un instant serrées.

— Au revoir, monsieur !

Les sourcils levés, Rémi l'observa d'un air douloureux, comme si elle l'avait soudain blessé. La pression de ses doigts se fit plus ferme.

— Monsieur ?

— Rémi ! chuchota-t-elle, et ses lèvres remuèrent à peine.

Cet prénom qu'elle lui donnait enfin pour la première fois, il le reçut comme une promesse. Tout son être se détendit. Il ouvrit les mains.

Angéla se dégagea et se mit à courir, ses nattes sautillant sur son dos étroit.

Le vent s'était levé. Rémi se tourna vers la mer qu'on devinait lointaine et rugissante au-delà des digues du port. Un sourire heureux, fragile, frémissait sur son visage.

« N déjeune bientôt ? »

— Attendons Rémi, il ne va pas tarder. Il n'aime pas manger seul, tu sais bien !

Stéphane, déjà assis devant son assiette, bourra ses deux poings dans ses joues, et la voix boudeuse :

— Oh ! ben, alors, moi j'ai faim !

— S'il n'est pas là dans un quart d'heure, nous commencerons sans lui.

Madeleine alla soulever le rideau et jeter un coup d'oeil par la fenêtre :

— Je n'y comprends rien. S'il a quitté Lannion ce matin très tôt, il devrait être ici. Peut-être en a-t-il profité pour faire la grasse matinée ! ajouta-t-elle avec un sourire amusé.

— Un baiser, c'est le contact qui fait jaillir l'étincelle de l'amour.

— Le baiser, c'est un moment d'infini qui fait un bruit d'abeilles.

(ROSTAND)

— Un baiser, c'est le guet-apens qui rive deux âmes l'une à l'autre.

— Un baiser, c'est une expérience physiologique qui en dit long.

— Les hauts talons ont sûrement été inventés par une femme qu'on avait embrassée sur le front.

— Un baiser, c'est une chose intangible, vaporeuse, inexplicable, mais délicieuse tout de même.

Comme elle était retournée dans la cuisine, Stéphane osa prendre une rondelle de saucisson dans le plat et se la fourra dans la bouche précipitamment.

A peine eut-il fini de l'avalier :

— Tu es certaine que ça ne fait pas le quart d'heure ? cria-t-il vers la cuisine.

Madeleine apparut dans l'encadrement de la porte.

— Non, pas même cinq minutes, tu ne me feras pas croire que tu es si affamé ... Oh ! le voilà ! j'entends sa voiture. Tu vois que nous avons bien fait de l'attendre. Vous pouvez servir, Berthe, monsieur est là.

Elle prit place à table et quand Rémi entra :

— Je commençais à être inquiète, fais vite, jeta-t-elle par-dessus son épaule.

Elle attendit qu'il soit installé, la serviette dépliée sur ses genoux, pour demander :

— Tout s'est bien passé ? Tu n'as pas eu d'accident ? Figure-toi qu'hier, un peu avant midi, maître Lesselier a téléphoné ; il voulait savoir quand tu viendrais pour arranger les affaires en cours parce qu'il doit s'absenter ; je lui ai répondu que précisément tu étais parti chez lui, et que ça m'étonnait même que tu ne sois pas encore arrivé. Peut-être avais-tu eu une panne ... Non ?

Les yeux rivés sur son assiette, Rémi avait écouté, l'esprit ailleurs. Puis il observa gaiement Madeleine. Dédaignant la perche qu'elle lui tendait, il ne chercha pas à inventer une quelconque histoire de panne ou d'accident, mais dit très posément :

— Je ne suis pas allé à Lannion chez le notaire ... mais à Concarneau.

Il laissa s'écouler quelques secondes et, sa décision prise vis-à-vis de lui-même, il acheva :

— Chez Angéla !

— Chez Angéla ! répéta la voix sans timbre de Madeleine.

— Oui, elle est là-bas chez sa tante. Je ne pouvais plus attendre ici sans savoir rien d'elle, il fallait que je la voie.

Cherchant à repousser le danger qui la cernait, Madeleine feignit de ne pas comprendre :

— Pourquoi... à quel sujet ?

Et Rémi d'ouvrir les yeux très sereinement :

— Je veux l'épouser.

Cette pensée était en lui informe depuis le premier jour, il venait de la formuler tranquillement.

Il continuait à sourire, étonné de se découvrir aussi simplement résolu.

Il ne savait pas vraiment quelle serait la réaction de Madeleine ; à vrai dire il n'y pensait guère... mais il ne s'attendait certes pas à cette façon furieuse de lancer sa serviette à travers la table, avec ce regard flamboyant.

— Moi vivante, cette gamine n'entrera pas ici !

Les traits figés sur un sourire horrifié, Rémi fixa sa soeur sans pouvoir articuler une parole.

Un silence affreux se prolongea. Stéphane, devenu blême, le menton tremblant, dévisageait tour à tour son frère et sa soeur. Madeleine, debout, brava un instant le regard exorbité de Rémi ; puis la poussée de colère qui l'avait soutenue se dissipant, elle s'effondra et, les coudes sur la table, enfouit son front dans ses mains. D'une voix basse, contrainte, elle expliqua le motif réel de son opposition à ce mariage. Il devenait indispensable d'être sincère.

— Mme Lalau n'acceptera jamais, jamais, que Lucien entre dans la même famille que la fille d'un menuisier. Je sais, elle a tort, convint-elle.

Elle voulait prévenir toute attaque de la part de Rémi et également prouver qu'elle était de bonne volonté.

— Chaque être a sa valeur, ses droits, et les plus humbles ont souvent plus de grandeur que quiconque, mais elle pense différemment et Guislaine aussi.

Après un long silence où tous demeurèrent immobiles, elle hocha la tête.

— Et Lucien adore sa mère, il ne consentira jamais à se fâcher avec elle.

Là, évidemment, résidait tout le drame.

Elle se leva. Tout le malheur du monde semblait alourdir ses épaules. Elle ne pleurait pas. Elle ramassa sa serviette et la plia méticuleusement.

— J'aurai perdu deux fois une chance de bonheur, murmura-t-elle.

Elle s'en alla.

Ils l'écoutèrent monter lourdement l'escalier et refermer sur elle la porte de sa chambre. Ils n'osaient pas bouger. Rémi contemplait ses longues mains ouvertes devant lui. Son esprit réagissait mal.

A la colère de Madeleine, il aurait répondu par une colère égale, plus aveugle, puis il se serait buté et n'aurait plus rien écouté, mais tant de tristesse, de résignation amère le désarmait. Les dernières paroles de sa soeur le pénétraient lentement. Pour la seconde fois il serait responsable du désastre, du vide de sa vie. Huit ans plus tôt, elle avait refusé de se marier, à cause de lui et de Stéphane. Il se souvenait très bien de ce garçon au visage réfléchi qui venait souvent chez eux. Un jour il était parti au Maroc pour exploiter une ferme héritée de son père ; il avait demandé à Madeleine d'unir leurs destinées, mais elle avait décidé de faire jusqu'au bout ce qu'elle pensait être son devoir ; elle resterait auprès de ses frères jusqu'à ce qu'ils fussent élevés. Et si elle s'était laissée aller à aimer Lucien Lalau, c'est qu'elle savait que, tout en étant mariée avec lui, elle pourrait continuer de veiller sur Rémi, pourtant arrivé à l'âge d'homme, et continuer de donner à Stéphane l'éducation qu'il devait recevoir, ce qu'elle n'aurait pu faire dans le bled marocain.

Elle avait toujours fait preuve d'un total oubli de soi !

Et parce qu'il n'était au fond qu'un grand gosse d'une sensibilité extrême, Rémi eut pitié d'elle.

Il releva la tête et aperçut Stéphane ; il le regarda bizarrement, comme s'il ne s'attendait pas à le trouver là. Ils avaient, Madeleine et lui, complètement oublié sa présence.

D'un bond, il recula sa chaise et se mit debout, ne pouvant supporter plus longtemps ce regard pathétique qui l'interrogeait, ce regard accusateur sous cette frange blonde.

Il monta jusqu'à la chambre de Madeleine.

Chaque pas lui coûtait infiniment, comme autant de barrières infranchissables qui le séparaient d'Angéla.

Il frappa à la porte et entra sans attendre de réponse. Ce qu'il avait décidé de faire, il voulait le faire très vite ; bientôt il n'en aurait plus le courage.

Elle était plantée devant la fenêtre, le front appuyé au carreau.

— Oublie ce que j'ai dit, Madeleine. Descends auprès de Stéphane, il est seul.

Sa voix rauque se brisa net.

Avant que Madeleine ait eu le temps de dire un mot, de faire un geste, il avait disparu.

De la journée, elle ne le revit pas. Il ne rentra pas pour dîner. Inquiète sans vouloir le laisser paraître, pour ne pas effrayer Stéphane, déjà très ébranlé par leur discussion, elle ne cessait pas un instant de se tourmenter, guettant, surveillant, allant de la porte à la fenêtre dans un va-et-vient continu de bête affolée. A dix heures, elle finit par monter se coucher, mais elle ne put s'endormir. Il lui fallait attendre, sans pouvoir rien faire d'autre que prier, pour qu'il revienne.

Chaque pas sur le trottoir la faisait tressaillir. Enfin, elle entendit grincer la porte qui donnait sur la rue. Elle sauta de son lit. Penchée en haut

des escaliers, elle le vit dans l'entrée. Il avançait lourdement. Il montait. Elle distingua ses cheveux mouillés, collés à son front, ses traits ravagés.

Elle demanda avec précaution :

— Tu ne dînes pas ? Tout est encore prêt, je vais te faire...

Il souleva les épaules dans un geste qui exprimait sa lassitude. Il continua à monter. Il passa devant elle sans paraître la voir et entra dans sa chambre. Elle entendit son lit craquer sous le poids d'un corps malheureux qui s'abandonnait.

Etendue entre ses draps, les yeux ouverts, elle chercha longtemps le sommeil. Un lourd remords tentait de s'insinuer en elle ; elle le repoussait avec toute la force que lui donnait son bonheur sauvegardé, et elle essayait de raisonner : « Demain, il ne pensera plus à cette amourette, se disait-elle, il ne souffrira pas longtemps. Il croyait l'aimer, mais on ne s'attache pas comme ça à une fille comme Angéla. Rémi s'est toujours monté la tête. Autrefois, quand on lui refusait ce dont il avait rêvé, il boudait pendant un après-midi, il allait prendre « un coup de mer » (il entendait par là une petite promenade en mer), puis il revenait et n'y pensait plus. »

Elle voulut croire fermement cela. Mais le lendemain matin, quand elle passa devant la chambre de Rémi, elle vit la porte ouverte, le lit non défait et le dessus de lit chiffonné, écrasé, parce qu'il s'était endormi dessus tout habillé, trop épuisé pour faire un geste.

Et il était déjà reparti.

Il rentra à midi sans prononcer une parole.



### Marlon et le borgne

— Marlon Brando s'est mis le doigt dans l'oeil avec son borgne, disent méchamment les relations du grand acteur.

Marlon Brando connaît aujourd'hui les soucis de tous ceux qui ne se contentent pas d'être de bons acteurs, mais veulent aussi devenir des magnats de l'écran. Mais le moins que l'on puisse dire est qu'il commence mal. Tout Hollywood parle des ennuis que lui cause son premier film de producteur.

Il s'agit d'un western, et Marlon le prépare depuis trois ans, ce qui constitue un record. Il en a changé le titre un nombre incalculable de fois. Après avoir été annoncé comme « Comanchero », et « Guns up » (Les Fusils en l'air), le film arrivera finalement au public sous le titre : « One Eyed Jack » (Jack le borgne).

Marlon a réécrit le scénario des dizaines de fois, « brûlant » dans ce travail une demi-douzaine de scénaristes et deux metteurs en scène renommés : Nick Ray et Stanley Kubrick (qui tourna le film tant discuté : « Horizons de gloire »). Les collaborateurs de Marlon affirment qu'il est devenu d'un caractère impossible depuis l'échec de sa vie matrimoniale avec Anna Kashfi.

— Marlon a toujours été un « perfectionniste », a dit l'un de ses scénaristes. Mais cette fois il exagère. Il n'est jamais content de rien, il jette constamment aux orties le travail de la semaine passée.

Aussi, à présent, Marlon en est-il réduit à bâcler son film, car son contrat l'oblige à commencer le tournage d'« Orphée » avec Anna Magnani.

Madeleine n'essaya pas de vaincre son mutisme, qui n'était plus celui d'un enfant boudeur, mais le masque du silence cachant un drame intérieur, très déchirant.

Il quitta la table après avoir grignoté du bout des dents et s'enferma dans sa chambre. Il n'en descendit que pour le dîner et remonta aussitôt après.

Elle pensa ce jour-là et tous les jours suivants : « Demain matin, il ne repartira pas. » Mais chaque matin, à l'aube, elle était réveillée par des bruits dans l'escalier ; elle sautait de son lit et arrivait sur le palier pour le voir ouvrir la porte de l'entrée et disparaître.

Il avait endossé un vieux ciré de marin et allait calmer son coeur au contact de la mer, qu'il sillonnait tout seul à bord de son petit bateau.

Il revenait trempé jusqu'aux os, l'air égaré, pour s'enfermer dans sa chambre et travailler jusqu'à ce que le sommeil le terrasse. Du jardin, Madeleine voyait sa grosse lampe brûler au-dessus de sa table, très avant dans la nuit.

Il y avait un mois que cela durait. Madeleine eut l'impression, en voyant chaque jour ses joues se creuser davantage, ses cheveux s'embroussailler lamentablement, que tout finirait mal. Elle vivait dans une inquiétude perpétuelle ; mesurant l'étendue de cet amour qu'elle avait cru puéril, sans consistance ; elle s'interrogeait sans cesse : « Pourquoi ai-je exigé ce sacrifice ? Ai-je droit de l'accepter ? »

Mais quand elle retrouvait Lucien, elle oubliait tout. Ils faisaient de longues promenades le long de la mer, pendant lesquelles ils ébauchaient des projets d'avenir. Ils avaient décidé de célébrer leur mariage au printemps prochain.

Et parce qu'elle était heureuse, elle aurait voulu que Rémi le fût aussi ; elle aurait voulu lui venir en aide pour qu'il perde cette allure misérable d'égaré et pour qu'il retrouve son humeur charmante de jadis.

Une fois mariée, elle se promettait bien d'amener doucement Mme Lalau à envisager avec compréhension l'union de son frère avec Angéla. Et peut-être bien d'ici là, Rémi aurait vraiment oublié.

En attendant, elle devait s'expliquer franchement avec lui. Au cours des dernières journées, elle avait cherché le moment favorable pour lui dire : « Ecoute, Rémi... », mais chaque fois il passait sans la voir, visage fermé et farouche. Et devant lui elle se sentait aussi gauche et malhabile que devant un écorché vif, hésitant à le toucher.

Justement, cette nuit, la tempête avait secoué la maison, le vent avait sifflé, déchaîné. Elle avait pensé que son frère, en vrai gosse de la mer qu'il était, la jugerait mauvaise et ne sortirait pas.

Mais trop abattu pour se méfier d'un danger quelconque, Rémi avait fui à l'aube les murs trop tristes de sa chambre, là où il se sentait prisonnier, loin de cette petite fille qui le hantait, pour courir s'enivrer de vent et d'écume et apaiser son âme en déroute.

Le matin, quand le vent l'avait réveillée, Madeleine avait eu un pressentiment ; elle avait couru jusqu'à la chambre de Rémi et l'avait trouvée sinistrement vide.

Quand elle reprit pied dans la réalité, elle sentit ses tempes douloureuses, de violents coups de boutoir ébranlaient sa tête. Immédiatement, elle se redressa et, comme une somnambule, descendit l'escalier.

Dans la salle à manger, Stéphane était recroquevillé sur une chaise, dans un coin ; il ne bougeait pas plus qu'une statue, son visage avait la pâleur transparente d'une cire. En le découvrant là, dans son immobilité pitoyable, Madeleine se rendit compte qu'elle l'avait complètement oublié.

L'arrivée de sa soeur parut le sortir de sa torpeur. Ses lèvres frémirent : — On retourne au pot ?

Elle fut tentée de hausser les épaules. A quoi bon ? Si le bateau de sauvetage était rentré avec de l'espoir, on serait déjà venu l'avertir. Sinon... Eh bien, elle préférerait attendre, ne pas savoir... Tant que la vérité ne lui aurait pas été signifiée de vive voix, elle pouvait encore espérer contre toute vraisemblance. Mais comment faire comprendre ces choses à Stéphane ? Son instinct d'enfant le poussait à être sur les lieux où se déroulait le drame pour en connaître tout de suite l'issue.

La main dans la main, accrochés l'un à l'autre, ils descendirent vers le port.

Le brouillard s'estompait, dissipé par un fragile soleil automnal. Sur les quais, les mêmes groupes compacts attendaient toujours. Tout à coup, quelques personnes se détachèrent et coururent vers les jetées. Deux bateaux venaient d'entrer dans l'avant-port.

Raidie, tendue par toute sa volonté, Madeleine se força à ne pas bouger. Peut-être que si elle avait la patience inhumaine d'attendre là où elle était, sans courir au-devant des nouvelles, Dieu lui accorderait sa grâce. Elle priait, promettait, faisait des vœux démesurés et héroïques.

Le chalutier la « Lucienne » accosta enfin.

Elle serra convulsivement la main de Stéphane. Ils firent quelques pas en avant. Le patron du chalutier porta la main à sa casquette en les apercevant devant lui ; il paraissait débordé, impuissant... Il garda longtemps un silence gêné pendant lequel il roulait d'un pied sur l'autre, puis se décidant :

— On a retrouvé le bateau écrasé contre les rochers, le mât brisé... le gouvernail guère en meilleur état. Il avait éclaté comme une coquille de noix. Rien d'autre... forcément, il y avait le brouillard.

— Il y avait le brouillard, répétèrent machinalement les lèvres de Madeleine. Il y avait le brouillard, ressassait son esprit, mais cette petite phrase ne parvenait pas à pénétrer en elle : des mots qui ne voulaient rien dire.

Elle étreignit les épaules de Stéphane qui s'était retourné et cachait contre elle un visage atterré.

Sans qu'elle l'eût vu arriver, Lucien fut à côté d'elle. Il lui prit très simplement le bras :

— Je sais, murmura-t-il. On m'a dit. Il l'entraîna vers sa voiture, qui stationnait un peu plus loin.

... Après l'avoir guetté chaque jour, rêvé de lui chaque soir, Angéla n'avait pas vu revenir Rémi. Evidemment, un homme de sa condition ne pouvait que plaisanter quand il parlait comme il l'avait fait. Elle n'accusait pas le moins du monde Rémi d'hypocrisie, non, elle ne faisait de reproches qu'à elle-même, elle aurait dû refuser de le croire ! Mais refuse-t-on jamais les rêves ?

La saison finissait, l'hiver allait venir, les aubes en possédaient déjà le parfum glacé. Il lui fallait rentrer auprès de son père ; elle se croyait redevenue raisonnable et fermée.

Dès le premier matin elle courut à sa cabane perchée au-dessus des rochers. Plus que jamais elle ressentait une faim douloureuse de solitude, de décor sauvage.

Et son cœur se noua dans sa poitrine, des larmes lui brûlèrent la gorge, quand elle aperçut tout à coup, se détachant sur la mer tranquille, la voile rouge de Rémi. Elle le devina tenant la barre, ses cheveux emmêlés par le vent, ses yeux perdus dans ses pensées d'homme, loin d'elle.

Il se dirigeait vers l'île. Elle attendit son retour.

Jamais ils ne se rencontrèrent. Mais chaque matin, assise à la pointe d'un rocher, ramassant ses jambes contre elle pour offrir moins de prise au vent qui cinglait dur sur ce promontoire, elle le guettait pour le calme et puéril plaisir de voir passer son bateau à voile rouge.

Il allait toujours à l'île et revenait vers midi.

... Aujourd'hui, au petit jour, elle avait été réveillée par le vent. Immédiatement elle s'était levée et avait enfilé ses vêtements.

— Je vais voir si ma cabane n'a pas été emportée par le vent, avait-elle dit à son père, étonné qu'elle se levât de si bonne heure.

— Bah ! elle est solide... et puis je t'en referai une autre !

— Je veux garder celle-là ! avait-elle crié, et elle était sortie.

D'une traite, elle courut jusqu'au port. A l'appointement, devant la place vide du bateau de Rémi, elle ferma les yeux et ses joues se creusèrent. Voilà ce qu'elle avait craint : il était parti vers la haute mer, malgré la tempête.

La vague de désespoir qui la clouait sur place enfin dissipée, elle se dirigea en toute hâte vers sa cabane. Les yeux rivés sur la mer déchaînée où tournoyaient des mouettes grinçantes, elle attendit des minutes qui lui parurent interminables.

Enfin, le petit yacht, secoué comme un bouchon, avait dépassé le rocher qui, à gauche, lui bouchait l'horizon. La voile couleur de feu se découpait sur une barre de nuages gris cendre, mais le bateau semblait voguer sans commandement, roulé, chahuté, ballotté par les vagues. Elle comprit qu'il partait à la dérive ; devant sa propre impuissance, elle connut un moment de panique ; il se rapprochait dangereusement de la falaise. Elle ouvrait la bouche pour hurler désespérément, quand elle vit tout à coup une lame terrifiante s'abattre sur le frêle bateau. L'écume parut l'engloutir, mais il flotta de nouveau ; sa voile déchirée pendait sur son flanc ; le mât brisé avait disparu.

Une dernière vague le projeta contre les rochers, où il se brisa.

Alors, sans réaliser que ce qu'elle entreprenait était dangereux et peut-être au-dessus de ses forces, avec une froide détermination, elle retira en hâte son ciré, son foulard, son pull-over de laine et ses bottes, jeta le tout au milieu des genêts, dévala la falaise, puis d'un seul bond plongea dans la mer.

Elle arriva auprès de Rémi juste au moment où il allait abandonner son point d'appui. Il n'en pouvait plus d'être roulé d'une vague à l'autre, d'avaloir de l'eau. Son front saignait, ses mains déchirées le brûlaient. Il s'accrochait désespérément aux aspérités des rochers, mais chaque vague le faisait lâcher prise, sa faiblesse était trop grande, il ne dormait ni ne mangeait depuis un mois. Même son esprit ne le soutenait plus. A peine sorti du port quand il avait vu le danger, il avait pensé rentrer immédiatement, mais il était déjà trop tard, son gouvernail ne fonctionnait plus. Cependant, très fermement, il avait pensé d'en sortir. A présent il se tenait hors de l'eau d'instinct, comme une bête. Il divaguait, il rêvait. Il crut l'avoir rêvée cette voix qui cria à son oreille :

— Je suis là, Rémi !

Et parce qu'il n'avait plus aucune force, il se laissa aller.

Le saisissant par les épaules, Angéla la ramena à travers la mer en furie jusqu'au pied de la falaise. Sans prendre le temps de se reposer, elle empoigna Rémi par la taille, passa un de ses bras à lui autour de ses épaules, et le soutenant ainsi elle commença à grimper, le hissant en haut de la falaise avec une endurance, une force inattendue pour son âge et son apparente fragilité ; elle ne sentit pas la fatigue tout le temps du sauvetage, bien qu'elle faillit s'effondrer plusieurs fois sous le poids de ce grand corps sans volonté. Rémi avait, bien sûr, retrouvé machinalement l'usage de ses jambes une fois sur la terre ferme, mais il titubait d'épuisement, et à chaque pas Angéla devait le retenir. Pour ne pas faiblir, elle s'accrochait à cette idée qu'il lui fallait continuer ainsi, toujours et encore, jusqu'à ce qu'elle le mène à l'abri, sans penser à autre chose qu'à avancer.

D'un coup de genou elle put enfin pousser la porte de sa cabane. Avec une extrême douceur, elle déposa Rémi contre la paroi : il était à moitié évanoui.

Elle rassembla par terre, dans un coin, un tas de filets, une ancienne voile déchirée, de manière à former une sorte de matelas, puis elle l'y allongea. Elle lui retira son ciré, sa chemise déchirée et trempée qui lui collait au corps. Elle lui enfila un vieux pull-over de son père qu'elle gardait là pour les jours où elle revenait trop mouillée de la pêche.

Alors, à bout de forces, elle se laissa aller contre le mur à côté de lui, les bras le long du corps, dans une attitude très lasse, et elle se mit à pleurer avec de hauts sanglots nerveux. Toute sa fatigue s'exhalait dans ses larmes. Cette crise passa. Elle commença à se sentir trembler ; ses cheveux s'égouttaient dans son cou, son corsage lui plaquait aux épaules, glacial.

Elle sortit chercher ses vêtements. Il lui fallait aussi aller prévenir immédiatement la famille de Rémi pour que quelqu'un vienne le prendre en voiture. Il ne pouvait être question de le laisser là trop longtemps ; il avait besoin de soins, de feu. Mieux que quiconque, elle s'en rendait compte. Cependant elle rentra à nouveau dans la cabane. Dans quelques instants elle devrait le rendre aux siens, il serait perdu pour elle à jamais, elle acceptait cette idée avec une résignation désespérée, mais tant qu'elle l'avait là, dans cette cahute solitaire, perdue dans la lande, elle avait l'impression qu'il lui appartenait encore un peu. Et elle en éprouvait une joie aussi vaine qu'étrange.

Sur la pointe des pieds, elle vint s'agenouiller devant lui. De ses yeux luisants, profondément secrets, elle le contemplait. Avec ses cheveux mouillés collant à son front têt, l'arête sèche de son nez, le cerne mauve autour de ses yeux clos, ses joues creuses, il avait l'air d'un grand enfant méchant qui prend en dormant le sourire intraduisible d'un ange.

Et parce que sa bouche dessinait une moue désolée, elle la caressa de ses lèvres avec une douceur infinie, pour le consoler. Ce souffle léger réveilla Rémi ; il ouvrit les yeux et les referma sur ce visage tant attendu. Angéla, surprise, recula... Mais Rémi saisit sa main et la retint.

— Reste, Angéla, reste avec moi, ne t'en va plus, murmura-t-il d'une voix sourde et très lasse.

Il ramena sous sa joue la main d'Angéla et s'y appuya.

Angéla ne bougeait pas, sa main prisonnière sous le chaud visage endormi qu'elle contemplait d'un regard triste. Elle demeura longtemps ainsi, attentive au rugissement de la mer, au vent qui secouait durement les planches de la cabane, donnant à leur solitude un parfum de mystère et d'éternité.

Cependant elle commença à retirer doucement sa main, décidée à s'en aller. Rémi ouvrit les yeux et lui sourit.

— Où suis-je ?

— Dans ma cabane, en haut de la falaise !

Le front plissé, il se redressa sur un coude.

— En haut de la falaise ? Et j'étais... sur les rochers, n'est-ce pas ?

Alors, tu... ?

Elle baissa la tête sans répondre, puis :

— Je vais aller chez vous, votre sœur doit être inquiète.

Sans lâcher la main d'Angéla, Rémi retomba sur le dos, parmi les voiles et les filets. Les yeux fermés, il murmura :

— Maintenant que tu es là, plus rien ne presse ! Je n'ai pas la force de marcher... sinon je ne te laisserais pas partir... mais tu reviendras avec Madeleine.

Elle ne pouvait pas promettre, et elle le fixait, les yeux démesurément ouverts.

— Jure-moi que tu reviendras, Angéla, jure-moi que je ne vais pas encore rester tout seul.

Il s'accrochait à sa main, la serrait entre ses doigts déchirés et douloureux.

— Je ne peux plus penser à toi nuit et jour et tout faire pour ne pas te voir, alors que j'ai envie de courir te chercher à chaque minute qui passe...

Il tourna son visage contre le mur ; complètement épuisé, sans forces, il se laissa aller à pleurer. Depuis trop de jours il restait maître de lui, enfouissant son chagrin, mais aujourd'hui il n'en pouvait plus.

Angéla le considéra avec une expression étonnée ; tout ce qui arrivait était trop grand, trop compliqué pour son âme simple. Elle murmura timidement :

— Je suis là, Rémi.

Il lui fit face. Son visage, soudain transformé, paraissait résigné.

— Oui, dit-il, et il garda le silence un long instant sans la quitter des yeux, puis il ajouta : Va, maintenant, mais dépêche-toi, j'ai peur !

... En arrivant, Madeleine aperçut une forme vague tassée sur les marches devant leur porte. Elle descendit de voiture et se précipita :

— Angéla ! s'exclama-t-elle, et son visage défait s'éclaira d'une lueur d'espoir, mais elle resta la bouche ouverte à se tortiller les mains, sans oser rien demander, jusqu'à ce qu'Angéla se mit à sourire, délicatement :

— Votre frère est dans ma cabane...

— Rémi ! dans ta cabane ! Où est-ce ? Rémi ! que fait-il là ? Je le croyais sorti en bateau ! cria Madeleine. L'angoisse qui l'avait bouleversée la rendait incapable de raisonner sagement.

Lucien était accouru, il leva les mains pour apaiser cet affolement.

— Attendez, Madeleine ! Expliquez-vous, voulez-vous, dit-il, tourné vers Angéla.

Elle les dévisagea l'un après l'autre, mal à l'aise. Ses cheveux mouillés pendaient, ses nattes étaient défilées ; son étroit visage si pâle reflétait sa fatigue, ses lèvres bleues par le froid tremblèrent.

— J'ai tout de suite couru pour vous prévenir, mais il n'y avait personne, je ne savais pas où aller pour vous trouver, j'ai attendu. Il faut aller le chercher... il a froid et il est blessé. Pas beaucoup... s'empressa-t-elle d'ajouter, en réponse au regard terrifié de Madeleine qui s'écria :

— Comment tout cela est-il arrivé ?

Mais Lucien les poussait toutes les deux vers sa voiture :

— Montons, vous nous raconterez tout en route, ne perdons pas de temps !

Il s'assit au volant et plaça Angéla entre lui et Madeleine.

— Comment s'est-il blessé ?

Angéla fixait ses mains sagement posées sur ses genoux.

— Son bateau a dérivé... il s'est écrasé sur les rochers !

— Et alors ?

Ils durent lui arracher mot par mot ce qui s'était passé. Elle n'avoua que poussée dans ses retranchements, et de manière hésitante, la part qu'elle avait prise dans ce sauvetage.

Madeleine pressant alors la force toute puissante de cet amour, voulut en connaître les limites, c'est pourquoi elle demanda :

— Tu savais que c'était Rémi ?

Angéla dut avouer :

— J'avais reconnu sa voile rouge, je le voyais souvent le matin qui passait devant les rochers, il allait vers l'île !

Et elle rougit candide, gênée par ce qu'elle venait de dévoiler de ses sentiments intimes.

En arrivant à la limite des landes qui bordaient la mer, la route tout à coup se rétrécissait.

— Il faudra continuer à pied, le chemin devient trop étroit, les voitures ne peuvent pas passer, dit Angéla d'une voix faible.

Elle se sentait à présent infiniment lasse et malheureuse. Ils descendirent et avancèrent, courbés contre le vent.

Quand Madeleine poussa la porte et vit, dans le fond de la pièce, Rémi fiévreux et pitoyable qui essayait de se redresser, elle ploya les épaules en prononçant son nom. Ils échangèrent un regard chargé de pitié l'un pour l'autre. Elle mesurait la douleur qu'elle lui avait infligée ; il savait le prix du sacrifice qu'il lui demandait. Sans parler, ils se comprirent. Madeleine ferma les yeux en manière d'acquiescement et de promesse. Puis elle chercha autour d'elle. Lucien attendait, impassible, quelques pas derrière elle.

Restée dehors, assise sur une pierre au bord d'un champ, Angéla guettait anxieusement la scène ; elle n'avait pas osé les suivre. En l'apercevant, le



— Et tu te plains de la cuisine de ta femme ?

visage de Madeleine se contracta péniblement ; elle baissa la tête un instant pour retrouver son courage défaillant, et enfin l'appela.

Angéla se redressa, très droite, très raide, en entendant son nom. Pendant une longue minute où elle parut ne pas y croire, elle regarda Madeleine, qui agitait le bras dans sa direction, puis elle bondit.

Madeleine emprisonna son épaule d'une main crispée et la poussa vers Rémi :

— Pourquoi restais-tu si loin ? Viens... Rémi t'attend depuis si longtemps...

Angéla leva sur Madeleine deux yeux incrédules qui progressivement s'attendrirent et exprimèrent une joie secrète.

Madeleine alors sortit, les mains jointes sur sa poitrine frémissante, où le cœur battait à grands coups ; le spectacle de ces deux sourires fragiles et hésitants qui se rejoignaient lui était intolérable parce qu'elle avait renoncé à son propre bonheur, parce qu'elle s'était effacée derrière Rémi après avoir enfin compris la profondeur et la sincérité de son amour. Une bouffée de chagrin lui nouait la gorge. Elle pencha son front contre les planches qui exhalaient une puissante odeur de goudron, mais elle retint ses larmes. Lucien l'avait rejointe. Sans se tourner vers lui, elle dit :

— Voulez-vous aller prévenir l'ambulance pour qu'on vienne le prendre, il ne peut pas rentrer à pied et je ne sais pas conduire, sinon... C'est le dernier service que je vous demande !

Sa voix s'était mise à trembler.

— Madeleine, pourquoi me dites-vous ça ? Ma voiture est là, je suis avec vous, voyons !

Elle secouait la tête :

— Vous ne comprenez donc pas ! Ils s'aimaient et Angéla est la fille d'un menuisier. Tout est impossible, maintenant. Votre famille jugerait très mal que vous... Non... Laissez-nous, laissez-moi !

Lucien prit entre les siennes ses deux mains glacées et l'obligea à le regarder.

— Me croyez-vous capable d'une telle lâcheté ? N'avez-vous jamais eu confiance en moi ?

Elle lui offrit son visage où naissait un sourire. Mais elle garda le silence : elle apprenait à cette minute seulement qu'il ne faut jamais douter de l'amour.

MONIQUE BRASSEUR

## Enigme criminelle

# L'ASSASSIN DU

# PRÉSIDENT LINCOLN

par Alain Robert

Les Confédérés, à qui on a relié l'assassinat du Président Lincoln, avaient déposé des sommes importantes dans certaines banques du Bas-Canada. Ils y avaient également des intelligences.

### « Sic Semper Tyrannis »

La Guerre de Sécession était terminée. L'armée Nordiste avait écrasé celle des Confédérés. Le Président Lincoln était considéré comme un héros dans tous les Etats du Nord. On allait finalement jouir de la paix dans les Etats-Unis d'Amérique.

Abraham Lincoln était ovationné à chaque apparition publique. Il en fut ainsi quand, le Vendredi Saint, 14 avril 1865, à huit heures du soir, il pénétra dans la loge présidentielle, au théâtre Ford, à Washington.

Ce soir-là, des soldats, postés en sentinelles à la porte du théâtre, observèrent machinalement deux individus, qui passaient et repassaient. L'un d'eux était bien connu du public. C'était l'acteur John Wilkes Booth. On découvrit plus tard que son compagnon avait nom John Harrison Surratt.

Quelqu'un entendit Surratt annoncer à son compagnon qu'il était dix heures et dix minutes. Sans prononcer une

parole, Booth pénétra dans le théâtre Ford. On en était alors à la deuxième scène du deuxième acte d'American Cousin.

La porte de la loge présidentielle s'ouvrit brusquement. C'était John Wilkes Booth. Avant qu'on ne puisse se rendre compte de ce qui se passait, Booth avait tiré un coup de pistolet sur le Président, le blessant mortellement.

Le lieutenant-colonel Rathbone, qui accompagnait alors le couple présidentiel, se leva pour saisir l'assassin. Mais Booth lui planta un poignard dans le bras.

Au bruit de la détonation, toutes les têtes s'étaient levées. Un silence poignant dominait encore l'assistance, quand Booth, sur le devant de la loge présidentielle, prononça d'une voix ferme et distincte la parole historique :

— « Sic Semper Tyrannis ! » Ainsi passent les tyrans !

Au sein de la stupéfaction générale, l'assassin du Président Lincoln sauta dans la salle et atteignit la scène. Il s'échappa du théâtre et disparut dans la nuit, avant qu'on ait tenté quoi que ce fut pour entraver sa fuite.

Alors qu'on tuait le Président, un autre assassin tentait la même chose sur le Secrétaire d'Etat Seward. Mais ce dernier fut plus heureux et survécut à ses blessures.

### La Conspiration

Toute la force policière du pays ainsi que l'Armée furent alertées. Bientôt on apprit que la conspiration avait été ourdie au numéro 541 de la Rue H, à Washington même.

Madame Mary E. Surratt y habitait avec son fils, John Harrison, depuis l'automne précédent. La mère, veuve, et le fils étaient originaires de Surrattville, dans le Maryland.

Trois jours après la mort du Président Lincoln, on arrêtait Mme Surratt et Lewis Payne, au numéro 541 de la rue H. C'était ce Payne qui avait grièvement blessé le secrétaire d'Etat.

On ne retrança pas John Booth avant le 26 avril suivant. Il fut découvert dans le séchoir à tabac d'un planteur de la Virginie. Pour l'en faire sortir, les soldats mirent le feu à la grange. Booth fut tué par la balle d'un soldat, qui lui traversa le cou.

A la suite d'un procès devant un Tribunal militaire, Madame Surratt, David E. Herold, Lewis Payne et George Tzeroth furent pendus le 7 juillet 1865, pour avoir conspiré avec John Wilkes Booth dans l'assassinat du Président Lincoln.

Bien qu'il fut considéré comme complice et activement recherché, John Harrison Surratt était encore au large. Sa tête fut bientôt mise à prix.

### A Saint-Liboire, P. Qué.

Le 6 avril 1865, John Harrison s'était inscrit au St. Lawrence Hall, à Montréal. Il l'avait quitté le 12 pour retourner aux Etats-Unis. Il y faisait une courte réapparition le 18 du même mois.

John Harrison n'était nul autre que John Harrison Surratt.

Le 18 avril 1865, J. Reeves, tailleur montréalais, livrait un complet à John Harrison et le conduisait à l'hôtel Métivier, à la Longue-Pointe. C'est de là que le fugitif traversa le fleuve Saint-Laurent.

Le soir même, vers dix heures, un certain Charles Armstrong frappait à la porte du presbytère de Saint-Liboire, paroisse actuellement comprise dans le comté de Bagot-Saint-Hyacinthe. Le curé, M. Charles Boucher, lui ouvrit. Prévenu par des amis, il l'attendait.

Plus tard, au procès de John Harrison Surratt, le Rév. Monsieur Boucher déclara que l'accusé lui avait révélé sa véritable identité quelques jours après son arrivée au presbytère. Ce n'est qu'au mois de mai toutefois qu'il apprit que Surratt était impliqué dans l'assassinat du Président Lincoln. Jusque-là, il ne l'avait considéré que comme un simple réfugié politique.

John Harrison Surratt resta caché au presbytère de Saint-Liboire pen-

dant un peu plus de trois mois. Il y coulait une vie douce et paisible. Des amis vinrent le visiter. Ces derniers se retiraient, chaque fois, dans une maison de pension du village. Ils accompagnaient alors le fugitif à la chasse. D'autres fois, Surratt y allait en compagnie de Joseph du Tilly, cultivateur de l'endroit, et du curé lui-même.

John Harrison Surratt se montrait ainsi quelques fois en public, mais personne dans la paroisse ne semblait savoir qu'il se cachait au presbytère. Car il ne circulait pas librement dans cette maison. Il passait son temps dans une petite chambre, dont la porte ne s'ouvrait jamais devant témoin. La ménagère même du curé ignorait sa présence. C'est-à-dire qu'elle l'ignorait pendant un peu plus de trois mois.

La cloison de la cachette de Surratt avait été percée pour permettre d'y insérer la moitié d'un gros poêle. On chauffait le poêle de la chambre avoisinante, mais à cause de sa location, il servait aux deux pièces. Il y avait un espace libre en dessous du poêle cependant. Or, un jour que la ménagère du curé vaquait à ses occupations dans la chambre voisine de celle de Surratt, elle entendit du bruit de l'autre côté et, se baissant, regarda sous le poêle. C'est ainsi qu'elle découvrit la présence d'un inconnu dans le presby-

tère. Quelques minutes plus tard, la bonne ménagère parcourait le village pour annoncer à toute la population que le curé Boucher cachait quelqu'un dans le presbytère.

C'était grave. La situation de John Harrison Surratt devenait périlleuse. Le Curé Boucher décida de le changer de cachette.

### La rue du Vieux Cimetière

A la fin de juillet 1865, Surratt retourna à Montréal, où il trouva refuge dans la demeure d'André Lapierre, au numéro 116 rue du Vieux Cimetière. Monsieur Lapierre hébergea le fugitif américain à la requête de son fils, l'abbé Pierre-Larcille Lapierre. Ce dernier était alors attaché à la suite de Mgr Bourget, évêque de Montréal.

John Surratt demeura rue du Vieux Cimetière, dans une chambre du deuxième étage, en arrière, jusqu'au milieu de septembre 1865. Le Rév. M. Boucher l'y visita à plusieurs reprises, parfois seul, parfois en compagnie de M. l'abbé Lapierre.

Vers le milieu de septembre, les amis de Surratt jugèrent plus prudent de lui faire passer l'Océan. Il se teignit les cheveux et la moustache, puis s'affubla de lunettes. Ainsi déguisé, il quitta Montréal en voiture, en compagnie des Révérends MM. Boucher et Lapierre.

### Sur le "Peruvian"

Le trio parvint ainsi à Québec, le 16 septembre au matin. Là, les trois hommes montèrent sur le remorqueur qui transportait les passagers à bord du « Peruvian », ancré au large et qui partait incessamment pour l'Europe. L'abbé Lapierre accompagna Surratt sur le bateau, pour le recommander au Dr Lewis McMillan, médecin du bord. L'abbé Lapierre était un ancien disciple du Dr McMillan, qui avait déjà pratiqué la médecine à Waterloo, P. Qué., avant de s'engager à bord du « Peruvian ».

L'abbé Lapierre avait présenté Surratt au médecin sous le nom de McCarthy. Mais Surratt était bavard. Il dévoila bientôt son identité au docteur McMillan et lui apprit qu'il était impliqué dans l'assassinat du Président Lincoln.

En abordant à Liverpool, le Docteur William se rendit immédiatement au Consulat américain annoncer l'arrivée de John Surratt en Angleterre. Mais le proscrit se cacha si bien qu'on perdit sa trace. Peu de temps après, il réussissait à traverser la Manche.

### Zouave pontifical

Ce n'est qu'en 1866 qu'on retrouva la piste. John Harrison Surratt portait

alors l'uniforme des Zouaves pontificaux. Aux côtés des catholiques de toute la Chrétienté, il défendait le royaume contre les armées de Garibaldi.

Une fois de plus cependant, Surratt eut la langue trop longue. Il se confia à un frère d'armes, Henri Benjamin Sainte-Marie, autre zouave pontifical, originaire de Montréal. Le zouave Sainte-Marie le dénonça. Le Pape ordonna d'arrêter le zouave Surratt, avant même d'en être requis par l'ambassade américaine à Rome.

### Procès

Toujours heureux dans la fuite, John Harrison Surratt échappa aux émissaires du pape en sautant dans un précipice, au risque de se tuer.

De Rome, il se réfugia à Naples, puis passa à Alexandrie, en Egypte. C'est là enfin que les Autorités américaines le firent prisonnier.

Ramené aux Etats-Unis, John Surratt y subit son procès. Le procès dura deux longs mois. Nombre de témoins furent appelés de la province de Québec pour déposer.

Le Jury ne s'entendit pas cependant et John Harrison Surratt fut finalement libéré.

# HISTOIRE DE COQUERICO

conte espagnol par Edouard de Laboulaye

Il y avait une fois une belle poule qui vivait en grande dame dans la basse-cour d'un riche fermier ; elle était d'une nombreuse famille qui gloussait autour d'elle, et nul ne criait plus fort et ne lui arrachait plus vite les graines du bec qu'un petit poulet difforme et estropié. C'était justement celui que la mère aimait le mieux ; ainsi sont faites toutes les mères ; leurs préférés sont les plus laids. Cet avorton n'avait d'entier qu'un oeil, une patte et une aile ; on eût dit que Salomon eût exécuté sa sentence mémorable sur Coquerico (c'était le nom de ce chétif individu) et qu'il l'eût coupé en deux du fil de sa fameuse épée. Quand on est borgne, boiteux et manchot, c'est une belle occasion d'être modeste ; notre gueux de Castille était plus fier que son père, le coq le mieux éperonné, le plus élégant, le plus brave et le plus galant que l'on ait jamais vu de Burgos à Madrid. Il se croyait un phénix de grâce et de beauté, il passait les plus belles heures du jour à se mirer au ruisseau. Si l'un de ses frères le heurtait, par hasard, il lui cherchait pouille, l'appelait envieux ou jaloux et risquait au combat le seul oeil qui lui restât ; si les poules gloussaient à sa vue, il disait que c'était pour cacher leur dépit, parce qu'il ne daignait même pas les regarder.

Un jour que sa vanité lui montait à la tête plus que de coutume, il dit à sa mère :

— Ecoutez-moi, madame ma mère : l'Espagne m'ennuie, je m'en vais à Rome ; je veux voir le pape et les cardinaux.

— Y penses-tu, mon enfant ? s'écria la pauvre poule. Qui t'a mis dans la cervelle une telle folie ? Jamais, dans notre famille, on n'est sorti de son pays ; aussi sommes-nous l'honneur de notre race ; nous pouvons montrer notre généalogie. Où trouveras-tu une basse-cour comme celle-ci, des mûriers pour t'abriter, un poulailler blanchi à la chaux, un fumier magnifique, des vers et des grains partout, des frères qui t'aiment, et trois chiens qui te gardent du renard ? Crois-tu qu'à Rome même tu ne regretteras pas l'abondance et la douceur d'une pareille vie ?

Coquerico haussa son aile manchotte en signe de dédain.

— Ma mère, dit-il, vous êtes une bonne femme ; tout est beau à qui n'a jamais quitté son fumier ; mais j'ai déjà assez d'esprit pour voir que mes frères n'ont pas d'idées, et que mes cousins sont des rustres. Mon génie étouffe dans ce trou, je veux courir le monde et faire fortune.

— Mais, mon fils, reprit la pauvre mère poule, t'es-tu jamais regardé dans la mare ? Ne sais-tu pas qu'il te manque un oeil, une patte et une aile ? Pour faire fortune, il faut des yeux de renard, des pattes d'araignée et des ailes de vautour. Une fois hors d'ici tu es perdu.

— Ma mère, répondit Coquerico, quand une poule couve un canard, elle s'effraye toujours de le voir courir à l'eau. Vous ne me connaissez pas davantage. Ma nature à moi, c'est de réussir par mes talents et mon esprit ; il me faut un public qui soit capable de sentir les agréments de ma personne ; ma place n'est pas parmi les petites gens.

Quand la poule vit que tous les sermons étaient inutiles, elle dit à Coquerico :

— Mon fils, écoute au moins les derniers conseils de ta mère. Si tu vas à Rome, évite de passer devant l'église de Saint-Pierre ; le saint, à ce qu'on dit, n'aime pas beaucoup les coqs, surtout quand ils chantent. Fuis aussi certains personnages qu'on nomme cuisiniers et marmitons : tu les reconnaitras à leur bonnet blanc, à leur tablier retroussé et à la gaine qu'ils portent au côté. Ce sont des assassins patentés qui nous traquent sans pitié ; ils nous coupent le cou sans nous laisser le temps de dire *Miserere* ! Et maintenant, mon enfant, ajouta-t-elle en levant la patte, reçois ma bénédiction et que saint Jacques te protège ; c'est le patron des pèlerins.

Coquerico fit semblant de ne pas voir qu'il y avait une larme dans l'oeil de sa mère, il ne s'inquiéta pas davantage de son père, qui cependant dressait sa crête au vent et semblait l'appeler. Sans se soucier de ceux qu'il laissait derrière lui, l'ingrat se glissa par la porte entr'ouverte ; à peine dehors, il battit de l'aile et chanta trois fois pour célébrer sa liberté : Coquerico, coquerico, coquerico !

Comme il courait à travers champs, moitié volant, moitié sautant, il arriva au lit d'un ruisseau que le soleil avait mis à sec. Cependant, au milieu du sable, on voyait encore un filet d'eau, mais si mince que deux feuilles tombées l'arrêtaient au passage.

Quand le ruisseau aperçut notre voyageur, il lui dit :

— Mon ami, tu vois ma faiblesse ; je n'ai même pas la force d'emporter ces feuilles qui me barrent le chemin, encore moins de faire un détour, car je suis exténué. D'un coup de bec tu peux me rendre la vie. Je ne suis pas un ingrat ; si tu m'obliges, tu peux compter sur ma reconnaissance au premier jour de pluie, quand l'eau du ciel m'aura rendu mes forces.

— Tu plaisantes ! dit Coquerico. Ai-je la figure d'un balayeur de ruisseaux ? Adresse-toi à gens de ton espèce, ajouta-t-il, et, de sa bonne patte, il sauta par-dessus le filet d'eau.

— Tu te souviendras de moi quand tu y penseras le moins ! murmura l'eau, mais d'une voix si faible que l'orgueilleux ne l'entendit pas.

Un peu plus loin, notre maître coq aperçut le vent tout abattu et essoufflé.

— Cher Coquerico, lui dit-il, viens à mon aide, ici-bas on a besoin les uns des autres. Tu vois où m'a réduit la chaleur du jour. Moi qui, en d'autres temps, déracine les oliviers et soulève les mers, me voilà tué par la canicule. Je me suis laissé endormir par le parfum de ces roses avec lesquelles je jouais, et me voici par terre presque évanoui. Si tu voulais me lever à deux pouces du sol avec ton bec, et m'éventer un peu avec ton aile, j'aurais la force de m'élever jusqu'à ces nuages blancs que j'aperçois là-haut, poussés par un de mes frères, et je recevrais de ma famille quelque secours qui me permettrait d'exister jusqu'à ce que j'hérite du premier ouragan.

— Monseigneur, répondit le maudit Coquerico, Votre Excellence s'est amusée plus d'une fois à me jouer de mauvais tours. Il n'y a pas huit jours encore que, se glissant en traître derrière moi, Votre Seigneurie s'est divertie à m'ouvrir la queue en éventail et m'a couvert de confusion à la face des nations. Patience donc, mon digne ami, les railleurs ont leur tour ; ils leur est bon de faire pénitence et d'apprendre à respecter certains personnages qui, par leur naissance, leur beauté et leur esprit, devraient être à l'abri des plaisanteries d'un sot.

Sur quoi Coquerico, se pavanant, se mit à chanter trois fois de sa voix la plus rauque : Coquerico, Coquerico, Coquerico ! et il passa fièrement son chemin. Dans un champ nouvellement moissonné où les laboureurs avaient amassé de mauvaises herbes fraîchement arrachées, la fumée sortait d'un monceau d'ivraie et de glaieuls. Coquerico s'approcha pour picorer, et vit une petite flamme qui noircissait les tiges encore vertes, sans pouvoir les allumer.

— Mon bon ami, cria la flamme au nouveau venu, tu viens à point pour me sauver la vie ; faute d'aliments, je me meurs. Je ne sais où s'amuse mon cousin le vent, qui n'en fait jamais d'autres ; apporte-moi quelques brins de paille sèche pour me ranimer. Ce n'est pas une ingratitude que tu obligeras.

— Attends-moi, pensa Coquerico, je vais te servir comme tu le mérites ; insolente qui oses t'adresser à moi ! Et voilà le poulet qui saute sur le tas d'herbes humides et qui le presse si fort contre terre qu'on n'entendit plus le craquement de la flamme et qu'il ne sortit plus de fumée. Sur quoi, maître Coquerico, suivant son habitude, se mit à chanter trois fois : Coquerico, coquerico, coquerico ! puis il battit de l'aile, comme s'il avait achevé les exploits d'Amadis.

Toujours courant, toujours gloussant, Coquerico finit par arriver à Rome ; c'est là que mènent tous les chemins. A peine dans la ville, il courut droit à la grande église de Saint-Pierre. L'admirer, il n'y songea guère ; il se plaça en face de la porte principale, et, quoique au milieu de la colonnade il ne parût pas plus gros qu'une mouche, il se hissa sur son ergot et se mit à chanter : Coquerico, coquerico, coquerico ! rien que pour faire enrager le saint et désobéir à sa mère.

Il n'avait pas fini qu'un suisse de la garde du Saint-Père, qui l'entendit crier, mit la main sur l'insolent et l'emporta chez lui pour en faire son souper.

— Tiens, dit le suisse, en montrant Coquerico à sa ménagère, donne-moi vite de l'eau bouillante pour plumer ce pénitent-là.

— Grâce ! grâce, madame l'Eau ! s'écria Coquerico. Eau si douce, si bonne, la plus belle et la meilleure chose du monde, par pitié, ne m'échaude pas !

— As-tu donc eu pitié de moi, quand je t'ai imploré, ingrat ? répondit l'eau qui bouillait de colère. D'un seul coup elle l'inonda du haut jusqu'en bas, et ne lui laissa pas un brin de duvet sur le corps. Le suisse prit alors le malheureux poulet et le mit sur le gril.

— Feu, ne me brûle pas ! cria Coquerico. Père de la lumière, frère du soleil, cousin du diamant, épargne un misérable ; contiens ton ardeur, adoucis ta flamme, ne me rôtis pas.

— As-tu eu pitié de moi quand je t'implorais, ingrat ? répondit le feu qui pétillait de colère et, d'un jet de flamme, il fit de Coquerico un charbon.

Quand le suisse aperçut son rôti dans ce triste état, il tira le poulet par la patte et le jeta par la fenêtre. Le vent l'emporta sur un tas de fumier.

— O vent ! susurra Coquerico qui respirait encore, zéphyr bienfaisant, souffle protecteur, me voici revenu de mes vaines folies ! laisse-moi reposer sur le fumier paternel.

— Te reposer ! rugit le vent. Attends, je vais t'apprendre comme je traite les ingrats. Et, d'un souffle, il l'envoya si haut dans l'air que Coquerico, en retombant, s'embrocha sur le haut d'un clocher.

C'est là que l'attendait saint Pierre. De sa propre main, le saint cloua Coquerico sur le plus haut clocher de Rome. On le montra encore aux voyageurs. Si haut placé qu'il soit, chacun le méprise, parce qu'il tourne au moindre vent. Il est noir, sec, déplumé, battu par la pluie ; il ne s'appelle plus Coquerico, mais Girouette ; c'est ainsi qu'il paye et payera éternellement sa désobéissance à sa mère, sa vanité, son insolence, et surtout sa méchanceté.



# JE ME SUIS FAIT "HOBO"

par JACQUES DELRUE

(Suite et fin)

## Un concours international de chiens de race

UN après-midi, alors que j'étais sur le point d'entreprendre la lecture d'un troisième volume intitulé *Dogs' Birth Control*, Mlle Edith vint m'informer qu'une conférence très importante aurait lieu vers quatre heures dans la bibliothèque. A l'heure indiquée, j'étais présent dans la pièce où étaient déjà arrivées les deux autres soeurs ainsi que Sam Jackson, le vétérinaire. Le sujet de ladite conférence était d'une importance capitale. Anna se fit le porte-parole de l'assemblée et elle m'informa avec grand enthousiasme qu'on avait l'intention d'organiser un concours international de chiens de race. Tous les participants, m'expliqua-t-elle, à quelque pays qu'ils puissent appartenir, devaient s'inscrire avant le 28 août suivant. Seuls les chiens de race possédant un certificat d'enregistrement démontrant qu'aucune caractéristique douteuse d'abâtardissement ne les marquait, pouvait participer à ce concours.

Au premier abord, la tâche s'avérait colossale. Mais, disait Anna, avec du système et de la bonne volonté de la part de tous et chacun, on arriverait à organiser l'affaire en peu de temps. Nous étions déjà rendus au milieu de l'été, ce qui nous donnait à peu près deux mois avant la tenue de cette foire à chiens. Anna nous informa que depuis deux ans déjà, elle avait été en relations avec presque toutes les organisations s'occupant des concours de ce genre et que tout était prêt maintenant pour la mise en marche. Il ne restait plus qu'à faire paraître dans certains journaux et magazines les conditions générales pour avoir droit à l'inscription à ce concours. La chose m'étant ainsi présentée, je n'avais aucune raison de douter du succès de cette entreprise qui démontrait encore une fois l'esprit d'initiative des trois soeurs Carr.

Un jour que j'étais seul dans la bibliothèque où je travaillais à préparer des plans pour la construction d'un immense chenil qui devait servir à abriter les chiens visiteurs attendus pour la date fixée, Anna entra dans la pièce pour m'informer qu'elle partait pour une tournée à travers le pays afin d'établir un contact personnel avec des journaux et revues ainsi qu'avec différentes organisations canines. Son voyage durerait trois semaines environ, m'expliqua-t-elle, en me promettant avec des larmes dans la voix qu'elle communiquerait avec moi tous les trois ou quatre jours par

téléphone, pour me tenir au courant de ses allées et venues. La séparation fut assez touchante, va sans dire. A défaut de cette Vénus merveilleuse, il me restait toujours l'autre Vénus qui pouvait toujours essayer de me consoler à sa manière en faisant la belle sur son train d'arrière ou en plantant des pirouettes en tout sens comme nous lui avions montré.

Mon travail m'absorbait tellement l'esprit que j'en vins presque à oublier l'absence d'Anna. Vénus grimpaît souvent sur mon bureau et elle suivait avec grand intérêt tout ce que je faisais pour la préparation du grand événement qui s'annonçait. Tous les jours nous recevions une quantité considérable de lettres nous parvenant de tous les pays du monde.

Edna, étant très rapide à la machine à écrire, répondait à toutes les demandes d'enregistrement ou autres informations de la sorte. La correspondance la plus volumineuse que nous recevions nous parvenait naturellement d'Angleterre et les lettres étaient remplies d'un enthousiasme délirant. Toute la presse anglaise avait relégué les affaires d'état et internationales au second plan, et ne mentionnait que le *Big Dog Contest* qui devait avoir lieu bientôt aux U. S. A., au début de septembre.

Les journaux anglais étaient débordés de demandes de renseignements de toutes sortes. Certains, disait-on, avaient été obligés d'engager un personnel supplémentaire afin de pouvoir être en mesure de s'acquitter de la tâche à laquelle ils faisaient face. La *English Women Dog Society* envoya une pétition signée par cent mille personnes au Gouvernement Britannique, l'informant que ladite société exigeait qu'on votât immédiatement en Chambre un montant de cinquante mille dollars qui servirait à défrayer les frais de transport aller et retour aux Etats-Unis, de 400 chiens de toutes races des Iles Britanniques dont les noms figureraient sur la liste d'enregistrement du *Big Dog Contest*. Le Board of Trade Britannique, le ministère de la Santé, le ministère des Douanes et celui de l'Immigration étaient sur les dents. Les compagnies de transport maritimes et aériennes organisaient, pour la date fixée, des voyages à taux spéciaux avec réservations d'un mois à l'avance.

Tout le monde parlait « chiens » en Angleterre! La vieille expression anglaise *My God* fut remplacée par celle

de *My Dog*. Au lieu de *Old Pal*, on disait *Old Dog*. Des milliers d'Anglais s'endormaient en invoquant le patron des chiens du plus profond de

leur cœur, le priant que l'Angleterre sorte victorieuse de la plus grande bataille qu'elle ait jamais livrée de toute son histoire.

## On lança une nouvelle marque de whisky, le Happy Old Dog

DE nouveaux bistros s'ouvraient ici et là et portaient des noms comme *Old Dog*, *The God Dog*, *The Nice Dog*, *The Mad Dog*, etc. Une distillerie anglaise de grande renommée lança sur le marché une nouvelle marque de whisky qu'elle nomma: *HAPPY OLD DOG*. Cette nouvelle marque fit fureur. L'Angleterre buvait à la santé de ses chiens, à l'intelligence de ses chiens, à la fidélité de ses chiens, à la conservation de ses chiens et à la victoire future de ses chiens! L'Angleterre pouvait et devait gagner le *Big Dog Contest*. La *English Women of Dog Society* était le centre nerveux de toute l'organisation qui s'occupait du choix des chiens qui devaient participer à cette immense foire internationale. Toutes les demandes devaient lui parvenir avant la fin du mois de juillet.

Lord et Lady Bottleneck avaient été nommés respectivement Président et Directrice Générale de l'organisation. Lord Doglover, alors Ministre de l'Agriculture, en fut le Président honoraire. Les aspirants chiens étaient lavés, frottés, décrottés, injectés et réinjectés, comme le voulaient les règlements de la E.W.O.D.S. avant leur présentation devant la Société pour le choix final. Les bureaux administratifs de la Société étaient situés à Londres sur la Fog Street. On avait changé le nom de cette artère pour celui de Dog Street. C'était plus convenable pour la circonstance. Seuls les piétons accompagnés de leurs chiens avaient droit de circuler dans cette rue. Toute circulation d'automobiles était interdite par les autorités municipales. On devait faire place aux chiens seulement.

En une seule journée onze mille chiens accompagnés de leurs maîtres se présentèrent aux bureaux de l'administration de la E.W.O.D.S. Quinze cents visiteurs furent reçus et on en accepta par ce nombre cent trente qui étaient éligibles. Les autres aspirants fraisaient queue sur les trottoirs encombrés de Dog Street, où les agents de police avaient toute la peine du monde à contenir cette foule impatiente dont les bruits de la conversation étaient presque entièrement couverts par les jappements assourdissants des chiens qui étaient là.

Quatre cents personnes se firent mordre par des chiens qui étaient devenus nerveux et surexcités par l'attente, et soixante-dix-huit femmes s'évanouirent en poussant des cris aigus qui ressemblaient à des hurlements de chiens qui se font piétiner la queue! Malgré tous ces incidents qui se répétaient tous les jours, le flegme britannique ne se démentait nullement. Tout le monde s'efforçait de rester calme et chacun attendait avec une patience de chien d'être reçu par la E.W.O.D.S.

La Croix Rouge avait organisé des postes de secours sur le Dog Square (nouveau nom pour remplacer celui de Fog Square), et grâce à cette heureuse initiative de la part des autorités, les femmes qui sentaient le besoin de s'évanouir pouvaient le faire en toute sécurité. Lorsqu'elle sentaient que les « vapeurs » les gagnaient, elles n'avaient qu'à se diriger en vitesse en amenant leurs « toutous » vers les postes de secours les plus proches où elles pouvaient s'affaïsser tout à leur aise quand le cœur leur en disait. L'Anglais patientait et supportait tout cela pour gagner la victoire des victoires. Il fallait qu'il la gagne coûte que coûte! L'honneur de l'Empire Britannique était en jeu! Toutes les autres victoires gagnées dans le passé glorieux de ce merveilleux peuple ne contaient pratiquement plus. Celle qui s'annonçait était d'une grandeur et d'une importance stratégique. L'Anglais savait dans son for intérieur que le monde entier avait les yeux tournés sur son île. La presse, la radio, la télévision, les services diplomatiques à l'étranger faisaient une propagande tenace à ce sujet.

La *British Broadcasting Corporation* faisait montre d'une grande générosité en donnant tous les jours une heure de programme réservée tout spécialement à la race canine. La commentatrice de ce puissant poste d'émissions radiophoniques, Lady Winnifred Yates, consacrait bénévolement une demi-heure par jour de son temps, pour donner toutes les informations nécessaires au public anglais en ce qui avait trait au *Big Dog Contest* américain. « Ne manquez pas », disait-elle à ses congénères, « d'appuyer avec tout l'enthousiasme dont vous êtes capables l'initiative qu'ont prise nos amis

les Américains d'organiser ce *Marvelous Business*. Une autre année, l'Angleterre invitera tous les pays amis au plus gigantesque *Dog Contest* jamais tenu et vu dans l'histoire du monde! Il est malheureux », avoua-t-elle bien naïvement, « que les Anglais n'aient pas pris cette initiative plus tôt ». Encore une fois, l'Angleterre était en retard sur l'Amérique, « mais, pour les chiens », disait-elle, « c'est impardonnable MY DOG! I mean my God! Les vendeurs de « Hot Dogs » faisaient des affaires d'or! Dans les bistros de Londres et ailleurs, les clients mangeaient des « Hot Dogs » à en crever d'indigestion! Un seul hôpital reçut dans une seule journée quinze patients qui souffraient d'indigestion aiguë pour en avoir trop mangés. Ceux-là étaient des fanatiques, ils étaient malades comme des chiens! Ah! ces Anglais, ils ne changeront donc jamais! Tant mieux pour eux!

Tous les jours nous recevions un tas de journaux et de magazines qui nous tenaient au courant des développements extraordinaires et de l'ampleur que prenait cette affaire. Edith et Edna Carr étaient rendues au paroxysme de l'enthousiasme. Anna communiquait régulièrement par téléphone et autrement avec nous. Elle avait établi tous les contacts nécessaires avec les gens intéressés, et tout le monde coopérait de son mieux au succès de cette entreprise colossale. Aux Etats-Unis comme au Canada, les journaux s'étaient également emparés de l'affaire et tous les jours des comptes rendus fidèles nous apportaient régulièrement une source d'informations très précieuses qui nous servaient de guide en vue de la préparation de la grande « finale ». La presse américaine, canadienne et anglaise échangeaient à tour de rôle leurs points de vue et les commentaires allaient bon train. La presse française et même la presse russe y mettaient leurs mots. Les autres pays emboîtaient le pas. Les journaux ne parlaient presque plus de satellites, spoutniks, téléguidés et autres « machins » insignifiants.

On parlait « chiens » tout court. Pour une fois la presse internationale nous apportait des nouvelles qui soulevaient l'intérêt général de tout le monde. Le sentiment était unanime partout. Les chiens venaient d'enseigner aux humains que l'amitié était une chose qui pouvait encore exister, et que les mesquins intérêts de tous et chacun devaient faire place à une plus étroite compréhension et à une entente parfaite. Des paris s'établirent et chacun gageait comme il l'entendait, avec enthousiasme. La Bourse aux chiens, comme on l'avait appelée, donnait des chances égales aux Anglais et aux Américains. Les chiens français et italiens suivaient de près les premiers. D'autres venaient ensuite tels que les

## "God Help Our Dogs"

Il y avait cinq juges anglais, cinq juges américains et six autres de différentes nations participantes. Tout marchait à la perfection. Il ne restait plus que six jours maintenant avant l'ouverture officielle de la foire. Nous étions rendus au vingt-huit d'août, date limite d'inscription pour les participants. Douze cents chiens étaient déjà arrivés et logés dans le chenil bâti à cet effet. Tous avaient fait le voyage sans encombre. On les avait classés, étiquetés, vérifiés et pesés. La plupart étaient accompagnés de leurs maîtres qui logeaient à la ville voisine. Les hôtels et les maisons de chambres étaient bondés de visiteurs qui surgissaient des quatre coins du monde et venaient assis-

chiens chinois, espagnols, sud-américains, turcs, grecs, etc.

Il n'y avait encore aucun pari en faveur des chiens russes. Qui sait si ces derniers participeraient au *Big Dog Contest*? On n'avait reçu aucune nouvelle de ce pays à ce sujet et on n'en attendait point. Quand un beau matin, trois jours avant la date fixée pour la fermeture des inscriptions, un message télégraphique nous parvint directement de Moscou nous informant que l'U.R.S.S. nous enverrait trois spécimens de la race canine. Le message nous disait que les trois chiens portaient les noms de KAZ, KAZAN et KAZANE. Tous les documents d'enregistrement concernant leur « pedigree » suivaient. Le tout arriverait

de Edith Carr, une « garden party » avait été donnée en l'honneur de tous les citoyens anglais qui avaient fait le voyage à cette occasion. Une grande effervescence régnait. Lady Roy avait prononcé un magnifique discours de bienvenue à l'adresse de ses compatriotes présents. Elle s'était adressée à eux en ces termes: « Les chiens se font un devoir de nous enseigner à leur manière, par leurs faits et gestes, que nous sommes tous dépendants les uns des autres dans toutes les circonstances de la vie, à quelque milieu, à quelque race ou nation que nous appartenions, et ceci, même si quelquefois on a l'impression d'être traité comme des chiens par ses semblables ». Là-dessus, les trois chiens de poche de

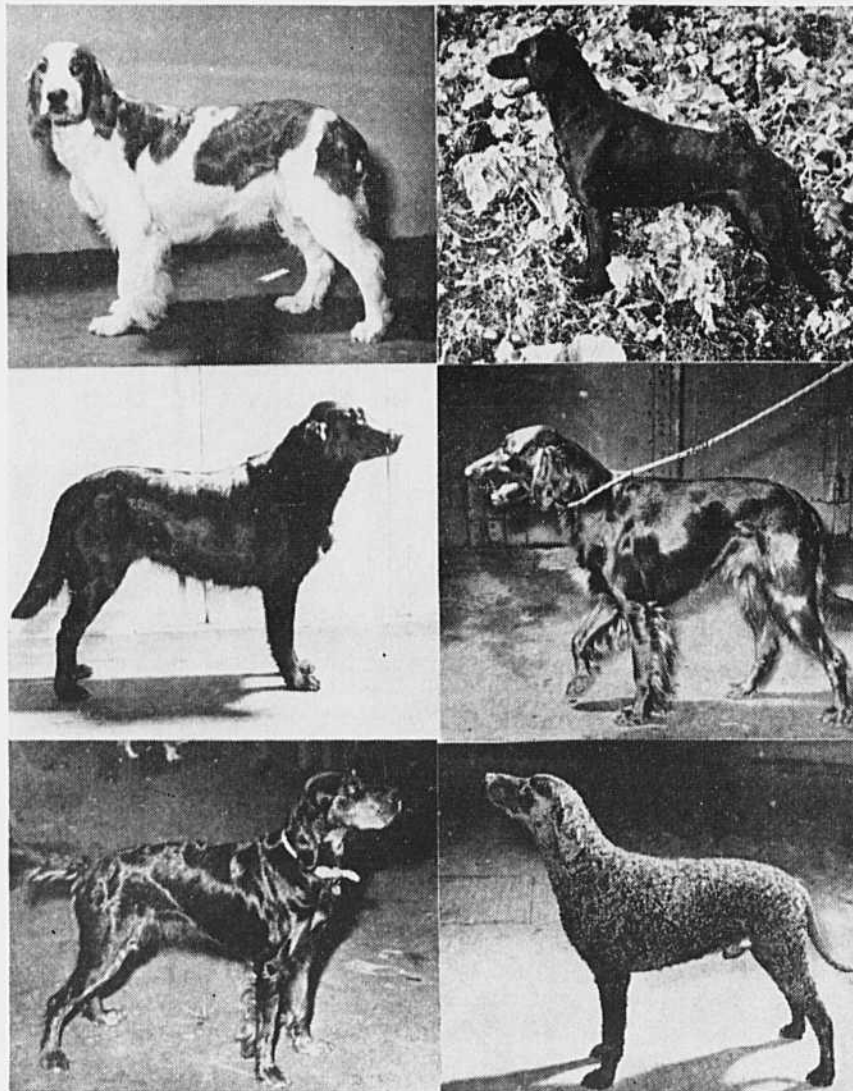
sents. Seuls Kaz, Kazan et Kazane, les trois molosses russes qu'on avait logés dans un chenil spécialement aménagé pour eux, regardaient cette scène du coin de l'oeil et ne bronchèrent point. Ils semblaient dire à leurs congénères: « Allez, hurlez et jappez tant que vous voudrez, mais nous n'avons pas encore dit le dernier mot à ce sujet; nous vous réservons une surprise ».

Les représentants de la race canine russe étaient accompagnés de trois gigantesques cosaques qui montaient la garde à tour de rôle devant leur habitation afin de les protéger au cas où quelqu'un se serait avisé de professer de mauvaises intentions à leur égard. Aucun des visiteurs présents n'avait pu voir de près les bêtes. Lady Roy et nous-mêmes ne pûmes jeter un coup d'oeil sur eux. Le secret le plus mystérieux régnait autour de Kaz, Kazan et Kazane. La chose m'inquiétait tant que je me décidai d'en parler à mes hôtes. Une réunion eut lieu à cet effet dans la bibliothèque où nous pûmes jeter un regard sur le dossier russe.

En lisant les documents en question, quelques lignes attirèrent particulièrement notre attention. Il était dit ceci: KAZ, KAZAN et KAZANE sont le produit direct du croisage de trois espèces de chiens de race pure, dont on ne trouve que trois spécimens de chacune de ces races en U.R.S.S. Trois proviennent de la Sibérie, trois du Caucase et les trois autres de l'Oural. Ces chiens qui sont habitués de trotter par monts et par vaux sont d'une endurance extraordinaire et grâce à leurs caractéristiques spécifiques, ils sont en mesure de supporter tout et de faire face à toutes les situations qu'aucun autre animal de race né dans les autres pays qu'on appelle civilisés ne saurait affronter.

La lecture du dossier me laissait songeur et je pensais en moi-même: En Sibérie, il y a des tigres. Les Etats-Unis et les autres pays d'Amérique viennent de découvrir la chose. Les Russes ont expédié de ces animaux à quelques zoos, et ceci gratuitement. Si la Russie possède des tigres, c'est son affaire, comme disent les Anglais qui sont au courant de la chose depuis assez longtemps déjà. Les Américains pour une fois sont en retard. Chacun son tour dans la vie, pourquoi pas? Diable! pensai-je en moi-même; si certains imbéciles jetaient un coup d'oeil sur ce document, ils pourraient s'imaginer que tout cela est de la pure propagande! Enfin, on verrait en temps et lieu. Les Anglais ne se laissent pas « embobiner » par la propagande, à moins que ce soit de la propagande d'ordre commercial. Ils se basent sur des faits seulement. Ils attendent que les choses se développent entièrement. Les Américains, au contraire, gobent tout sans discernement et se laissent embarquer de la belle manière. C'est la raison pour laquelle ils se mettent continuellement les pieds dans les plats.

Edna me tira de mes pensées et continua la lecture du document: « Cette fameuse race de chiens dont seul l'U.R.S.S. peut se glorifier d'être possesseur, épatera tous les visiteurs venus des quatre coins du globe pour y assister. Notre ambition, à nous Russes, n'est pas de remporter tous les honneurs dans cette affaire, mais de rappeler au monde entier que nous sommes dans les circonstances des messagers de paix et de bonne entente. Kaz, Kazan et Kazane le prouveront par leur présence ». La lecture de ce dossier assez volumineux eut sur nous un effet étrange. Les trois soeurs Carr, Sam Jackson et moi-même étions là à nous regarder à tour de rôle sans prononcer une seule parole. Un vent d'inquiétude soufflait dans la place.



par avion. La construction de l'immense chenil était terminée. Une grande estrade se dressait tout proche de ce dernier bâtiment. Le jury qui avait été choisi pour le concours comprenait de grands experts vétérinaires et autres connaisseurs.

ter à ce grand événement. Tous les jours, une foule de gens venaient et allaient sur les terrains avoisinant la résidence des Carr. Le vieux manoir était devenu le centre nerveux de cette affaire, et un nombre considérable de personnes nous rendaient visite régulièrement dans le but d'obtenir des informations de toutes sortes concernant la procédure générale à suivre pour le grand jour qui s'annonçait bientôt.

Grâce à l'aide que nous recevions de toutes parts, nous étions en mesure de pouvoir suffire à la tâche. Lady Violet Roy avait été déléguée par la English Women of Dog Society comme secrétaire et directrice générale de cette organisation. Avec le concours

Lady Bottleneck se dressèrent sur leurs pattes de derrière et poussèrent un jappement sec. Vénus, qui était à mes côtés, fit une pirouette sur elle-même et retomba agilement sur ses quatre pattes. « Si l'Angleterre », continua-t-elle, « n'a pas été la première à prendre l'initiative d'organiser ce *Big Dog Contest*, son prestige n'en souffrira point car elle est certaine de remporter haut la main tous les honneurs qui lui sont dus, c'est-à-dire: le grand prix final qui sera accordé par nos juges ici présents ». Lady Roy termina là son discours. Tout le monde se leva, chanta *God Save the King* et chacun, dans son for intérieur, pensa: *God Help Our Dogs!* Lady Roy fut chaleureusement applaudie par les siens. Edith Carr se fit le porte-parole de toute la nation américaine en la remerciant de son *gorgeous and marvelous speech*. D'au loin nous parvint du chenil tout un brouhaha suivi des hurlements de trois cent quatre-vingt-dix-neuf chiens anglais qui saluaient ce discours à leur manière. Leurs congénères firent de même. C'était l'entente parfaite qui régnait parmi la gent canine, et le même sentiment régnait parmi tous les auditeurs pré-

## C'est le grand jour

Le 2 septembre, date fixée pour l'ouverture officielle du *Big Dog Contest*, arriva. Tout était prêt et les visiteurs commençaient à envahir les terrains de la foire. Un service spécial d'autobus amenait de la ville des milliers de personnes. Des centaines d'automobiles étaient stationnées et d'autres arrivaient continuellement de tous côtés à la fois. Tous les participants accompagnés de leurs chiens prenaient place dans un espace aménagé à cette fin. Le brouhaha de la foule nous apportait des échos de l'enthousiasme qui régnait parmi elle. Le prix d'entrée pour les visiteurs avait été fixé à \$1.00 par tête. De neuf heures du matin à onze heures et demie, les recettes s'élevaient déjà à vingt-deux mille dollars. L'heure de l'ouverture officielle était fixée pour deux heures et le concours s'échelonnait sur quatre jours, c'est-à-dire jusqu'au dimanche suivant.

Nous attendions deux cent mille visiteurs à la foire. Les recettes accumulées seraient distribuées en prix à tous les participants. Une partie de ces recettes était retenue pour payer les frais encourus par l'organisation. Enfin, tout marchait sur des roulettes, il n'y avait aucun « accrochage ». A deux heures précises, la voix de Lady Bottleneck se fit entendre dans les haut-parleurs, annonçant l'ouverture officielle. Sept mille Anglais « frissonnèrent » des pieds à la tête. Dix Anglaises s'évanouirent sous le coup de l'émotion en poussant des *MY DOG* retentissants ! La gent canine anglaise se mit à hurler de joie et leurs jappements assourdissants couvraient entièrement les bruits de la foule présente qui trépignait d'impatience et d'enthousiasme. Lady Violet Roy se sentit mal subitement en pensant aux trois chiens russes, mais un verre de cognac la ramena immédiatement à la « raison ». Lord Doglover cassa ses lunettes d'un geste nerveux. Lady Bottleneck vacilla sur son siège et son époux dut la soutenir pour l'empêcher de tomber à la renverse. Des représentants de la presse britannique s'agitaient en tout sens et parcouraient les rangs de la foule pour sonder l'opinion publique. A chaque question qu'ils posaient ils enfilèrent un whisky *Happy Old Dog*. Lorsqu'un visiteur interviewé leur répondait : « Mais, mon ami, je ne m'y connais pas en chiens ! » les reporters anglais grommelaient dans leur for intérieur. Ils ne pouvaient comprendre que dans les circonstances, des gens puissent être si indifférents à cette affaire, et ils avaient peut-être raison, à leur manière.

Les participants commencèrent à défiler à tour de rôle lorsqu'on les appelait pour prendre place sur la plateforme aménagée à cet effet. Les premiers chiens à se présenter devant les juges furent de magnifiques bergers allemands. Il y en avait deux de l'Allemagne de l'Est et deux de l'Ouest. La foule applaudit d'un geste hésitant. Les juges inscrivent leur décision pour cette première présentation. Trois chiens italiens firent leur apparition suivis de quatre chiens français. Même procédure. Ensuite commencèrent à défiler des chiens chinois, sud-américains, espagnols, turcs, etc. Tout marchait à la perfection pour ce premier tour de scrutin. Bientôt apparurent les chiens anglais dans un ordre parfait. Des applaudissements crépitèrent de toutes parts durant vingt bonnes minutes et des hurras frénétiques saluèrent leurs entrées et sorties. Ils étaient réellement magnifiques d'allure, de vrais gentlemen, ma foi !

Les juges anglais respiraient d'aise et avec raison d'ailleurs. Un vent d'orgueil envahit le cœur de tous les Britanniques présents et leurs chiens ne furent pas exempts de ce sentiment qu'ils partageaient avec satisfaction avec leurs maîtres. Les trois chiens de poche de Lady Bottleneck étaient le point de mire de tous. Ils étaient vraiment très très « marvelous » et « so cute », comme on disait. Les juges américains et les six autres présents semblaient tous d'accord dans leur première décision. L'Angleterre, disaient-ils, était dignement représentée sans aucun doute. On attendait maintenant la présentation des chiens russes. La chose ne tarda point à se produire. On vit bientôt apparaître Kaz, le plus petit des trois, accompagné de son maître.

Un cri retentit de toutes parts. L'atmosphère devint chargée d'anxiété. Les gens se bousculaient pour mieux voir la bête ! Elle était énorme, gigantesque, colossale ! L'Animal était planté là, solidement, sur ses quatre pattes et attendait avec une patience formidable, semblant défier ceux qui le regardaient si curieusement.

Les juges se levèrent tous et s'approchèrent avec crainte de Kaz pour mieux l'examiner de près. Le pelage de l'animal était d'un jaune roussâtre strié de barres noires sur les flancs, ce qui lui donnait l'apparence d'un tigre ! Le cou de la bête était d'une musculature formidable ! La mâchoire entrouverte laissait voir deux rangées d'énormes crocs. Son poids pouvait s'évaluer à deux cents livres environ. Les juges américains semblaient consternés, les Anglais étaient stupéfaits et les six autres attendaient dans leurs coins pour voir ce qui était pour se passer. Une question se posait. Pourquoi les Russes ne présentaient-ils qu'un seul chien à la fois ? Là-dessus, les Anglais se disaient entre eux : « C'est leur affaire, ils en ont le droit ». Les Américains eux, se disputaient et n'y comprenaient rien du tout.

Les cinq autres juges prévoyaient le pire. Lord Bottleneck enfila un magistral coup de whisky *Happy Old Dog*, essuya méthodiquement son lorgnon, rajusta son chapeau, prit solidement sa canne et se dirigea d'un pas digne où Kaz était planté. Il fit le tour du chien quatre fois, l'examina avec soin et lui passant la main sur la tête et les flancs, lui tapota le museau et les oreilles et poussa des Hum ! Hum ! d'étonnement à mesure qu'il poursuivait son examen minutieux. « Mes amis », dit-il en se redressant dans toute sa dignité, « c'est colossal ! Incroyable ! Cette race de chiens que l'on croyait disparue de la surface du globe depuis l'ère des mammoths est là devant vous présentement ! By God ! Les Russes nous battent sur toute la ligne ! » Lord Bottleneck se pencha de nouveau et serra la patte de Kaz en lui disant : « Well, well, old chap, enchanté de faire votre connaissance, soyons good friends, et business as usual ». Kaz se leva subitement sur ses deux pattes de derrière, appuya celles de devant sur les épaules de Lord Bottleneck et lui passa son énorme langue sur la figure en poussant des grognements de satisfaction. La glace était rompue.

Grâce à ce geste amical, la paix pourrait régner tant que le chien anglais et le chien russe monteraient la garde avec patience, tout en tenant leurs congénères sous bonne garde. Kaz venait de gagner la première manche, mais grâce au geste amical de Lord Bottleneck, l'honneur anglais était sauf. Par contre, le bluff améri-

cain était sur le point d'être anéanti à tout jamais. Les juges yankees faisaient la gueule sure aux Anglais. Ils n'approuvaient aucunement leur décision, ils se montraient déjà mauvais perdants et la première manche ne faisait que de commencer. La chose s'annonçait mal pour eux. Ce soir-là, Kaz, Kazan et Kazane poussèrent en même temps un hurlement terrible qui retentit à travers toute la campagne environnante. Leurs congénères qui habitaient l'immense chenil se regardèrent entre eux sans rien dire et s'endormirent tout en se guettant du coin de l'oeil. Les chiens anglais avaient compris.

Le lendemain, un autre tour de scrutin eut lieu, et, cette fois, les trois énormes chiens russes firent leur apparition devant la foule qui éprouva les mêmes sentiments que la veille. Il

n'y avait aucun doute quant à la décision finale des juges, et le grand prix fut accordé, malgré la dissidence des Américains, qui trépignaient de rage, aux trois énormes molosses russes que Lord Bottleneck avait dénommés *MARVELUS SIBERIUS CANINUS* !

La foire aux chiens prit fin comme toute autre chose prend fin. Je remerciai mes charmantes hôtes de leur merveilleuse hospitalité. Je fis mes souhaits de bon voyage à Lady Violet Roy qui s'en retournait en Angleterre, lui promettant que j'irais certainement lui rendre visite lors de mon prochain séjour dans les Iles britanniques au printemps suivant. Puis, mon sac planté solidement sur le dos, et Vénus à mes côtés qui trottait avec satisfaction, j'étais redevenu Hobo.

JACQUES DELRUE.

## Enquête amusante d'un jeune journaliste

*L'auteur de cet article — qui n'a elle-même que 21 ans, eut l'idée de s'adresser à un certain nombre de jeunes filles et de jeunes femmes DE MOINS DE 25 ANS et de ... PLUS DE 70 ANS, pour leur demander, aux premières, si elles avaient préféré vivre ... avant l'autre guerre, « au bon vieux temps », aux secondes, si elles avaient aimé que les mœurs, la cadence de la vie actuelle aient déjà existé dans leur jeunesse ?*

Sur cinquante jeunes... deux seulement auraient préféré vivre en 1900 ou en 1912. « Pourtant » — leur dis-je — « c'était la... soi-disant belle époque ! »

— Vous plaisantez ! Tu plaisantes ! — me répondirent-elles. « La belle époque »... au cinéma ! En vérité, les femmes mouraient et étaient malades après chaque accouchement, passaient leur vie dans des cuisines sordides, brodaient ou soignaient leurs gosses, tandis que leur mari jouait aux cartes au bistro. Elles étaient vieilles et usées à 30 - 35 ans, ignoraient (à quelques rares exceptions près) les vacances, les sports d'hiver, les vitamines, les médicaments modernes. Il n'existait ni radio, ni cinéma (ou à peine), ni télévision.

Une de mes cousines de 19 ans alla jusqu'à m'affirmer que si elle se réveillait... en 1900, elle se suiciderait.

— Ne crois-tu pas — lui demandai-je — que les hommes étaient plus sérieux, que le mot « amour » avait plus de sens qu'aujourd'hui ?

— Certainement pas. Le « vrai » amour a toujours existé et existera toujours ; pour le reste, les jeunes femmes d'aujourd'hui peuvent, ont le droit du moins, de se défendre légalement, moralement, socialement, ce qui n'était pas le cas du temps de nos grand-mères.

Les deux seules partisanes de 1900 ont respectivement 22 et 24 ans. Pour elles notre époque est « cinglée », malhonnête, où l'on ne vit que pour l'argent et dans la crainte de la bombe atomique. J'ajoute que l'une d'elles descend d'une famille ruinée — très riche en 1900 — l'autre vient d'avoir une crise sentimentale et voit tout en noir.

Au cours de la seconde partie de mon enquête, je m'adressai à des personnes âgées, pour savoir, non pas si elles voulaient avoir 20 ans aujourd'hui — elles m'auraient répondu toutes par l'affirmative — mais si elles avaient aimé « nos mœurs », et aussi « nos facilités », dans leur jeunesse.

Je dois reconnaître que leurs réticences furent presque aussi fortes et unanimes que les nôtres à l'égard de leur époque.

— Dieu m'en garde ! — répondirent trente-huit sur cinquante, sans hésitation — les frigidaires, dancings et les bas nylons ne compensent pas la paix, l'harmonie de notre jeunesse — qu'ignore votre génération.

Six autres me donnèrent également des réponses négatives, mais moins catégoriques. « Certes, 1957 a ses avantages, ses charmes, mais... réflexion faite, je préfère tout de même « mon époque. »

Il n'y a que les six dernières qui, elles, admirent que nous sommes — en principe — plus heureuses, plus gâtées qu'elles, même si nous devons aller au bureau, à l'usine, au magasin, même si la bombe H ou A détruira peut-être demain le monde.

Mais 48 jeunes sur 50 : 96 pour 100 et 44 « anciennes » préfèrent « leur époque ». Ce qui — après tout — n'est que très normal.

A. H.

► La Princesse Soraya est tombée malade à St-Moritz, où elle était aux sports d'hiver. Et un chroniqueur londonien de rapporter que « chaque jour, Soraya reçoit un gros bouquet de roses rouges du Prince Johannes von Thurn und Taxis », fleurs amenées chaque jour par hélicoptère de Zurich. Sa mère, qui est Allemande et épouse de l'ambassadeur d'Iran à Bonn, a déclaré que sa fille « est triste parce que nous devons vivre en prisonnières, auxquelles certaines choses sont permises et d'autres interdites. Le Shah vient d'interdire à Soraya de se remarier... avant que lui-même ne le soit... Voyez-vous, nous sommes comme des esclaves... » Et si Soraya pouvait se

L'appareil répète le passage à apprendre en pleine nuit, par déclenchement automatique et enfin 15 minutes avant la sonnerie du réveil matinal. 100,000 Américains suivent déjà des « leçons en dormant » dont les résultats ne seront publiés qu'après un an d'expérience.

► John Ebaugh, de Memphis, n'avait jamais eu de problèmes compliqués à résoudre jusqu'au jour où sa belle-soeur a épousé le père de John. Et maintenant, le pauvre John, qui est mécanicien-chef, ne s'y retrouve plus : sa belle-soeur est en même temps sa belle-mère et il se demande si sa propre femme est devenue maintenant sa belle-soeur ou... sa tante...

que le carton n'avait contenu que des vêtements féminins usagés, qu'il avait aussitôt jetés... Mais lorsque, deux semaines plus tard, le couple se rendit au théâtre, l'épouse reconnut son manteau sur les épaules d'une dame de la ville... la maîtresse de son mari.

► Un boulanger viennois voulait renvoyer un apprenti parce que, chaque jour, il fabriquait plusieurs « petits pains au lait » en forme de coeur ou en forme de rose. Mais il lui pardonna lorsqu'il apprit qu'ils étaient destinés à sa fiancée.

► Plusieurs magasins d'Amsterdam ont engagé, à frais communs, un « rouspéteur » dont le travail consiste à courir les rayons de ces magasins et à y jouer le rôle de client éternellement mécontent, à se faire présenter un grand nombre d'objets, à les critiquer sans exception et à s'en aller sans rien acheter. Les Directeurs des ventes veulent ainsi contrôler la « patience des vendeuses et vendeurs », — qui doit être, en principe — sans borne... Mais gageons que le « rouspéteur » aura vite été repéré...

► L'autre jour, les nombreux voyageurs qui empruntent chaque jour la gare de Douvres eurent l'heureuse aubaine d'un concert donné, sur le quai du train continental, par l'orchestre de jazz de Ray Doble ; ce dernier avait amené en hâte ses 10 musiciens pour offrir une aubade à un couple de jeunes mariés de ses amis qui devait partir de Douvres pour Calais ; mais les musiciens en furent pour leurs frais : les nouveaux mariés avaient pris le « bus » pour une direction inconnue. Mais les musiciens jouèrent pendant 35 minutes dans la gare...

## Boîtes à musique contre mandolines

L'actuel Festival de la chanson italienne à Sanremo a démontré avec évidence que l'invasion des boîtes à musique est en train de tuer la tradition des mandolines et du bel canto populaire.

Le phénomène s'est manifesté notamment par la subite disgrâce de la plus aimée (jusqu'alors) des chanteuses sentimentales : Nilla Pizzi.

D'une manière générale, la « canzonetta » s'est discréditée par la stupidité de ses refrains, mais surtout auprès de la jeunesse. Les anciennes générations tiennent ferme, au point que l'émission de chansons de la TV italienne, « Musichiere », a au-

jourd'hui plus de succès que le « Quitte ou Double ». Et que les chanteurs aimés du public battent en popularité jusqu'aux vedettes de cinéma.

L'Italien de naguère achetait une mandoline. Celui d'aujourd'hui achète un électrophone. En 1945, on vendait en Italie 3 millions de disques par an. En 1958, on en a vendu 12 millions. Ce en quoi les Italiens sont encore bien en retard sur les autres pays européens, puisqu'en France il s'en vend 35 millions l'an, et en Allemagne et en Angleterre plus de 50 millions. Mais c'est un retard que l'Italie se promet de combler rapidement.

remarier, qui choisira-t-elle : Le Prince italien Orsini, le Prince de Tour et Taxis prénommé ou Harald von Bohlen Hallback, de la dynastie industrielle des Krupp... ?

► Sur la Noël dans 100 ans, les bibliothécaires de la célèbre Bibliothèque du Congrès à Washington viennent de faire cette prédiction : en 2,058 le Père Noël offrira aux enfants sages un « scooter spatial à fusée », et aux mamans et aux jeunes filles une « robe spatiale » créée par les « créateurs de vêtements pour les voyageurs dans l'espace », qui seront établis à... Paris !

► Une nouvelle fantaisie américaine : étudier les langues ou d'autres branches scientifiques au moyen de disques... au moment où l'on est prêt à s'endormir dans son lit. Le tourne-disque est silencieux, mais un élément sonore très doux, placé sur ou dans l'oreiller, débite le texte dans l'oreille de l'étudiant à demi endormi. Cette leçon doit durer environ 15 minutes à partir du moment où l'élève s'est couché.



► Le juge d'un tribunal viennois vient de décider que l'obligation, faite à une épouse, de rendre compte à son mari de toutes ses menues dépenses, blesse son honneur et sa dignité.

Mieux, le magistrat a fixé un minimum mensuel qui doit être alloué à une femme mariée pour son habillement et son « argent de poche ». Le condamné est un professeur retraité qui ne remettait que très irrégulièrement à sa femme une somme insuffisante et exigeait le détail écrit de l'emploi de cet argent, ce que la femme a finalement refusé, après quoi le curieux époux prétendait la priver de tout argent...

► Toute la ville autrichienne de Klagenfurt vient de s'amuser de cette histoire « à trois », digne d'une scène du boulevard parisien : un époux klagenfurtois avait envoyé sa femme se reposer trois semaines en Italie, — elle y fit la connaissance d'un industriel, également au repos, si bien qu'à son départ, elle reçut de lui ce somptueux cadeau, un manteau d'astrakan. La dame, bien entendu, ne revint pas au domicile conjugal avec le manteau, mais elle le déposa à la consigne des bagages de Klagenfurt ; après quelques jours, la séparation d'avec le précieux manteau lui devint trop pénible elle remit le bulletin de dépôt à son mari et lui expliqua qu'elle avait... trouvé le manteau dans le train. Le mari s'acquitta de la commission, et à son retour, déclara à sa femme

Au Moulin Rouge, le célèbre cabaret de Paris sis sur la Butte Montmartre, a eu lieu récemment l'élection du Roi des Camelots (distributeurs de journaux). Le « roi » est félicité ici par deux candidates... à la royauté.

# PÊLE-MÊLE

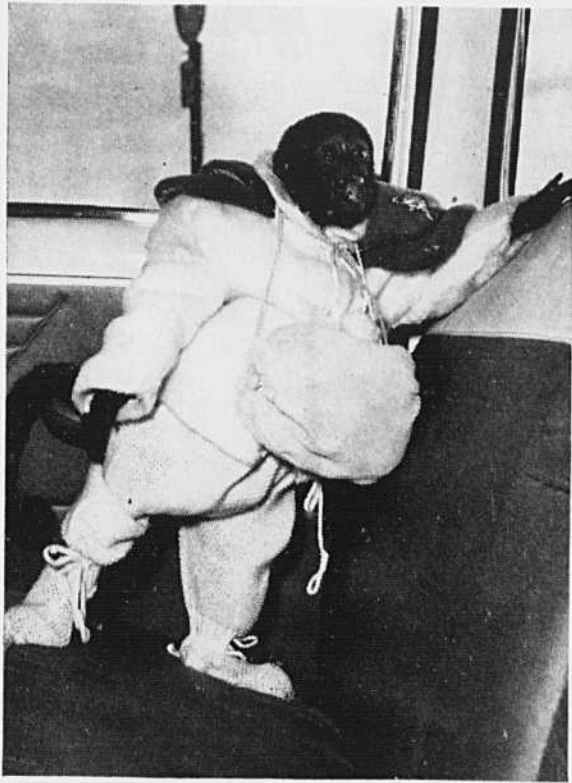
► Quatorze mères de famille de Little Somersford, Wiltshire, avaient décidé d'économiser l'argent nécessaire pour pouvoir faire un séjour commun dans l'Italie ensoleillée. Elles économisèrent ainsi, en 1956, 1957 et 1958, chacune 50 Livres sterling. Et les 14 ménagères viennent de quitter Londres pour une dizaine de jours dans le Sud...

► Mme Ena Bruce, jeune veuve et maman de trois enfants, est laveuse de vitres principale de la ville de Shrewsbury. Tous les jours sauf le samedi, jour où elle prend soin des joueurs de l'équipe de football municipale.

► Un éternement a coûté 5 Livres à une dame de Barnsley, Yorkshire. L'éternement envoya son râtelier dans le feu de la sa cuisinière... Le Service National de la Santé a estimé qu'il s'agissait d'une « négligence » et la dame a reçu une note de 5 Livres pour le nouveau râtelier, qui d'ordinaire serait gratuit.

► Plus d'anneaux de hoola-hoop dans les rues de Tokyo », vient de décider le préfet de police de la capitale nipponne, car les enfants jouant à ce jeu avaient provoqué de très nombreux accidents de la circulation...

► Taximen, soyez polis envers les vieilles dames : un chauffeur de taxi d'Oslo (Norvège) avait accepté de conduire une vieille dame en promenade dans les montagnes, jusqu'à Lilies-trem, « course » que plusieurs de ses collègues avaient refusée à cause de la fatigue et du danger de panne... Le chauffeur Eilert Regnerud accepta, fit visiter Oslo à la dame et



table, une somptueuse couverture damasquinée; la personne qui se trouve dans ce lit pourra: faire chauffer son petit déjeuner et même cuisiner un repas complet (à condition d'avoir tous les articles sous la main...) sur une plaque chauffante incorporée, — dicter son courrier sur le magnétophone incorporé au lit, — ouvrir la porte de la maison lorsque la sonnette retentit, — parler aux autres occupants de la maison, à quelque endroit qu'ils se trouvent, — baisser les pieds de chacun des côtés du lit, ainsi que la tête, sous différents angles et à différents niveaux, — contrôler et régler le chauffage du matelas, — allumer ou éteindre le téléviseur incorporé au pied du lit, — ouvrir et fermer les fenêtres, les rideaux, volets, stores de la chambre à coucher, — se raser, — inviter les visiteurs à s'asseoir sur les sièges incorporés au lit. Le fabricant a reçu, le jour même de l'exposition, deux comman-

**Portant beau, voici Jo-Jo. Un deux-pièces en nylon blanc, mante en fourrure brune, manchon assorti, en somme tout l'accoutrement de votre petit dernier. Et Mme Vyvian Goode, une Anglaise du Devonshire, de dire: "C'est un amour. Si j'en avais les moyens, je m'habillerais d'hermine."**

la conduisit dans les montagnes qui la ravirent; en rentrant, la dame le remercie, lui donna un royal pourboire et lui dit qu'elle le reverrait au printemps. Regnerud reçut un autre « pourboire », d'une valeur de 30,000 couronnes, un somptueux chalet avec annexe et un demi-

des: l'une de New-York, l'autre de Minneapolis; prix du super-lit: 2.500 Livres sterling.

► Nous venons de lire dans plusieurs journaux anglais que « d'après les statistiques » (lesquelles?) 846,946 apparitions de fantômes ont été signalées en 1957 aux autorités du

Royaume-Uni. Heureusement pour les Anglais. 675,000 de ces fantômes ont été déclarés inoffensifs. Quant aux 171,946 spectres jugés offensifs, donc dangereux, les autorités se gardent bien de les contrarier. Ou est-ce parce que, jusqu'ici, et depuis les nombreux siècles que les Britanniques « voient » des fantômes un peu partout, jamais aucun fantôme n'a encore sérieusement molesté personne... Et puis, quel dérivatif pour les nerfs publics!

► Quatre cadets d'une école militaire écossaise vont probablement passer en conseil de guerre, ou du moins devant un tribunal disciplinaire, parce qu'ils ont dévoilé à des yeux profanes, c'est-à-dire civils, le secret de ce que les militaires écossais portent sous leur « kilt », leur jupon multicolore. Un officier les surprit déambulant dans l'une des principales rues d'Aberdeen et ne portant que les petits caleçons portés sous le kilt. Les 4 candidats-officiers affirment avoir été attaqués par les étudiants de l'université et délestés de leurs kilts.

► Un fermier moderne du Northampshire a installé, dans la cour de sa ferme, un distributeur automatique de bouteilles d'une pinte de lait; il évite ainsi toute attente aux ménagères des environs et en un mois, sa clientèle a augmenté de 25%.

► En avril, la voiture d'un automobiliste d'Oyten (Brême) avait, en traversant un passage à niveau, été happée par un train qui passait; le garde-barrière, qui avait omis de

baisser le poteau, a été condamné à 300 Marks d'amende, le conducteur de l'automobile à 100 Marks « pour conduite dangereuse d'un véhicule ». En appel, la condamnation a été maintenue parce que, de l'avis du tribunal, « un conducteur qui traverse un passage à niveau libre doit s'assurer si la voie est vraiment libre! »

► L'ancien chef de la police de roulage de Brême, en Allemagne, le commissaire-en-chef Busse, a été condamné à 4 mois de prison ferme pour ivresse au volant, mais il faut préciser qu'étant ivre à son volant, il avait écrasé un passant.

► Les représentations diplomatiques allemandes vont recevoir 48 voitures nouvelles, dont 34 voitures d'une marque portant un prénom de femme...

► Les femmes d'Indonésie sont réputées pour leur beauté et leur charme et le gouvernement de Djakarta semble utiliser ces qualités au service de la diplomatie. Il a nommé ministre plénipotentiaire de la grande république asiatique à Bruxelles et à Luxembourg Mlle Leilie Rusad, âgée d'un peu plus de 36 ans et connue pour être l'une des plus belles femmes d'Indonésie. Les Belges pourront vérifier cette réputation bientôt...

► Romy Schneider, la belle vedette de tant de bluettes de l'écran allemand, devenue la propriétaire d'un des restaurants de Bruxelles les plus réputés, la *Rôtisserie Ardennaise*, qui sera dirigé par le second mari de sa mère et où elle aura comme coassocié le Prince Constantin de Liechtenstein. Romy a assumé ses nouvelles fonctions en présence du bourgmestre de la bonne ville de Bruxelles, M. Cooremans, et de l'attaché culturel de l'ambassade d'Allemagne, et, cela va sans dire, de la maman de Romy, étoile de cinéma elle-même il y a 15 ans et partenaire de sa fille dans presque tous ses films.

► Les conducteurs encore peu « avancés », dont la voiture porte la lettre « L » sur la plaque d'immatriculation (de « learner » ou apprenti), les vieilles voitures, les cyclistes et les piétons sont officiellement exclus des autoroutes anglaises, aux termes d'un des paragraphes du code spécial des autoroutes publié à Londres. Cette mesure touche également les cyclomoteurs, les voitures d'infirmités, les animaux, les machines agricoles ainsi que les camions gros-porteurs ou trop chargés. Une seule vitesse est limitée: 40 milles pour les véhicules à remorque.



Une réception a été offerte au manoir du Coeur Volant à Louveciennes par le Comte et la Comtesse de Paris, à l'occasion du baptême de leur petite-fille, Marie de France, fille du Comte et de la Comtesse de Clermont. La photo prise ici nous montre, au cours de la réception, parents et grand-parents réunis autour de la petite princesse: assises, la marraine et grand-mère paternelle, Comtesse de Paris; la grand-mère maternelle, duchesse de Wurtemberg. Debout: le parrain et grand-père maternel, duc de Wurtemberg; les parents, Comte et Comtesse de Clermont; le grand-père paternel, Comte de Paris.

# MAGAZINE

hectare de terre... la propriété où il avait consenti à conduire quatre fois la dame...

► Dormir dans une position courbe n'est nullement préjudiciable à la santé, ont conclu les participants à un congrès de médecins et de psychologues américains. Deux poses ont été reconnues particulièrement favorables pour les dormeurs: recroquevillé ou les bras et jambes écartés comme un nageur. La position toute droite et raide n'est pas à conseiller... Et voici encore une curieuse conclusion de ce congrès: chaque dormeur doit disposer d'assez de place pour pouvoir se retourner sans gêne au cours de son sommeil, en moyenne 33 fois par nuit!

► Un moine bénédictin de l'Abbaye de Warrington est venu prendre part à une séance de la Chambre des Lords britanniques. Le Père Gabriel Gilbey a hérité, en mai dernier, du titre de 9e Baron Vaux: « Moine bénédictin mais aussi prêtre paroissien de secours, je viendrai siéger chaque fois que mes « connaissances spéciales » seront utiles », a-t-il déclaré.

► Un lit de « super-luxe » vient d'être présenté à Londres par un fabricant de meubles anglais: il est muni de tant de perfectionnements que l'on pourrait facilement y rester toute la journée en ayant des activités presque normales. Ce lit muni de nombreuses commandes automatiques et électroniques est en bois anglais; les panneaux en bois de rose du Brésil, les tiroirs, placards et tablettes en sycomore; sous un couvre-pied en vison véri-

# QUE FONT-ILS?



Cerisier rose et pommier blanc: c'est Mamie Van Doren, robe rose et peau laiteuse. La robe est parsemée de paillettes d'or et la ronde artiste porte diamants et rubis. L'histoire ne dit cependant pas comment elle fait pour s'asseoir.

L'acteur David Niven, accompagné de sa femme Hjordis et de ses deux fils, David et Jamie, est rentré à Hollywood après un voyage de quatre mois en Asie et en Europe.



# QUE FONT-ELLES?



Enfin, Gregory Peck revêt la tenue de ville. Depuis plusieurs mois, il ne portait plus que le costume traditionnel du Far-West pour tourner plusieurs films de cowboys. Sur notre photo, prise à Hollywood, il vient de signer un autographe pour une de ses admiratrices.

L'actrice anglaise Patricia Owens s'initie aux coutumes américaines: elle prend le café dans un verre de carton tout en causant avec un des administrateurs de la maison qui l'emploie, Jack Ellis.



Gary Crosby, le fils de Bing, adopte une attitude paternelle avec la séduisante actrice française, Christine Carrère, mais il faut dire que celle-ci inspire ce sentiment à tant de gens...

Le feuilleton du Samedi

## LE CHÂTEAU DE KERLOR

par Henri Germain

No 13

## IV — Ruiné !

## RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

*Louis Mareuil, riche industriel dans la cinquantaine, et son associé Jules de Varenne, d'une quinzaine d'années son cadet, sont acculés à la ruine. Mareuil demande le secours de sa femme Madeleine qui est riche, mais celle-ci refuse.*

*Jean de Blesmes, secrétaire particulier de l'industriel est amoureux de leur fille Thérèse, sollicite sa main et, si sa demande est agréée, offre de verser sa modeste fortune de 200.000 francs dans la caisse de la maison. Jean ignore la situation financière de son patron et Mareuil demande réflexion.*

*Pierre de Kerlor, Ingénieur des Mines, cousin germain de la femme de Louis Mareuil, vient rendre visite à l'industriel avec sa fille Dolorès, fille naturelle dont la mère est morte prématurément il y a sept ans et cela huit jours avant la date fixée pour la célébration du mariage en France, bien que déjà mariés civilement à Balbao. Bien que pauvre à l'époque, Pierre trouve une situation importante au Chili où il dirige une grosse exploitation et en plus, vient d'hériter d'une véritable fortune d'une de ses tantes. Il est le dernier des Kerlor.*

*Devenu le propriétaire du château de Kerlor, Pierre doit quitter la France prochainement pour de longues années et désire placer dans la maison de l'industriel 900.000 francs mais, moyennant certaines conditions que Mareuil accepte.*

*Jean de Blesmes se dirige vers le bureau de son patron qu'il trouve désert et remarque les papiers épars sur le bureau et les instructions relatives au fameux trésor.*

*Thérèse Mareuil, coquette et vaniteuse, est jalouse de sa jolie cousine Dolorès souffrant de troubles cardiaques. Devarenne est amoureux de Thérèse depuis longtemps et veut devenir le gendre de Mareuil moyennant une dot d'un million. L'industriel accepte. Mareuil ne dévoile pas à son associé la combinaison infernale et ténébreuse qu'il a conçue envers Pierre de Kerlor.*

rer qu'un jour j'arriverai à posséder votre cœur ?

— Je ne dis pas non.

Et, ivre d'allégresse, il implorait, priait, suppliait qu'on le rapprochât de ce jour.

— Attendez, disait-elle, le jour où, comme me l'a dit mon professeur Florestan, le doute et la désillusion viendront décevoir mon âme. Ce jour, peut-être, vous trouverez l'accès de mon cœur si... entre temps vous avez pu vous faire supporter par vos prévenances et l'agrément de votre conversation.

Mareuil se retirait aux anges.

Il eût volontiers annoncé, à toute la salle, la demi-promesse que Sylvetta venait de lui faire.

Jean de Blesmes, tenu au courant de ces visites, en suivait les effets.

Florestan, atteint par une attaque de goutte, se trouvait immobilisé sur son fauteuil et empêché de continuer son rôle de mentor. Après le spectacle, maintenant, Jean avait coutume de réaccompagner chez elle la jeune artiste. La passion de Mareuil formait le fond de l'entretien souvent décousu.

— Voyez-vous, Dolorès, dit Jean de Blesmes, cependant que le fiacre se hissait péniblement le long des flancs de la Butte, il faut que vous l'affoliez définitivement, ce Mareuil.

— Je le sais, mon ami, et je fais tout ce que je peux pour cela.

Dolorès lui expliqua comment elle comprenait sa ligne de conduite et par quels artifices elle espérait conserver dans Mareuil l'amoureux exalté qu'il fallait qu'il demeurât jusqu'au bout.

Son système était simple. Elle ferait désirer sa main à baiser et lui permettrait tout au plus d'atteindre le poignet. Elle se ferait provocante, agui-chante, mais saurait toujours le tenir à distance.

Quelle adorable enfant il avait devant lui ! toute de candeur dans son désir de faire une chose dont elle ignorait les premiers éléments. Il en coûtait au pauvre jeune homme d'encourager ce manège de la part de celle qu'il aimait, mais il fallait mener leur plan à bonne fin.

Il fallait, dans l'exécution de ce plan, autant de courage que de duplicité, d'hypocrisie aussi et de coquetterie savante.

Et Jean la stylait. Il savait le pouvoir magique de la chair habilement découverte en une échancrure de corsage, d'un bras blanc entrevu comme par hasard quand on entre, au moment d'un changement de robe, il connaissait aussi la puissance d'une faiblesse simulée, qui permet de se laisser choir dans les bras prêts à serrer bien fort la proie convoitée et le plaisir pris à dégager une gorge oppressée en la mettant à nu, juste assez pour en respirer le parfum troublant.

Dolorès écoutait toutes ces suggestions d'habileté, nullement effarouchée.

Elle avait appris, dans le milieu où elle vivait, à ne pas considérer le regard de convoitise d'un homme comme un fer rouge venant la brûler dans sa pudeur.

Puisque son Jean lui-même lui conseillait ces subterfuges, elle se sentait plus à l'aise encore.

L'industriel ne manquait pas une occasion d'aller visiter sa divette. Presque tous les soirs, il était dans sa loge.

Il s'était ouvert toutes les portes en répandant à pleines mains des pourboires fastueux et finit par disposer du concierge du théâtre, des machinistes, des habilleuses comme le patron de la maison.

Jusqu'au régisseur, auquel il avait envoyé des paniers de bouteilles de

Bordeaux, ce qui lui avait attiré toute la sympathie de ce vieux bavard.

Il attendait Sylvetta dans sa loge bien avant l'entr'acte et l'artiste, au retour de scène, était toujours sûre de le trouver assis dans un fauteuil et reniflant tous les objets de toilette de sa bien-aimée, avec des yeux allumés de passion.

Quand Sylvetta ne chantait pas, il rôdait parfois autour de sa modeste pension, espérant y être introduit par quelque événement imprévu.

Mais, là, son or était resté impuissant devant les ordres formels et la bonne volonté de la gardienne du lieu, la bonne Mme Blinque, maîtresse de la pension.

Pour augmenter son crédit, Mareuil envoyait fréquemment des cadeaux somptueux à la divette.

« Ainsi, se disait-il, je finirai par la toucher à force de prévenances. »

Il dépensait facilement douze ou quinze mille francs dans l'achat d'un bracelet qu'il lui faisait envoyer avec sa carte où était tracée une déclaration, toujours la même.

Sylvetta jetait un coup d'oeil sur le bijou, le jetait au fond d'un tiroir et déchirait le billet sans le lire.

Elle avait suivi les conseils de Jean.

Dès qu'elle en trouvait l'occasion, elle feignait une pudeur inquiète, déplorait la présence dans sa loge de Mareuil, qui l'empêchait, disait-elle, de changer de costume.

Alors, il sortait, et, pressé de rentrer, demandait à travers l'huis s'il pouvait revenir.

Sylvetta feignait de se laisser toucher et l'autorisait à revenir alors que la robe, non encore revêtue complètement, laissait à découvert une jeune poitrine ferme et ronde, et deux bras blancs et potelés du plus joli satin.

Et, lui, les yeux injectés, contemplait ce spectacle charmant.

Un soir même comme l'habilleuse s'était éloignée un moment, il s'était rapproché de la divette et il allait lui plaquer un baiser sur la nuque, lorsque, trahi par le miroir, il dut subitement battre en retraite. Il lui fallut faire des excuses pour ne pas être mis dehors.

L'incident fut réparé par l'envoi d'un collier de perles. Sylvetta parut touchée de la réparation. Elle accepta même à souper pour le lendemain, au Château-d'Or, le célèbre cabaret de nuit montmartrois.

Mareuil sortit de la loge transfiguré.

Elle avait accepté de souper en sa compagnie. Quel succès après tant d'attentes, tant de rebuffades !

Il est vrai qu'il l'avait payée cher, cette minute promise. Et qui sait encore si elle ne se dédirait pas au dernier moment, sous un prétexte quelconque, futile peut-être, mais devant lequel il faudrait s'incliner.

Par un caprice étrange, Sylvetta avait exigé que deux autres convives leur tinsent compagnie pendant le souper.

Mareuil pensa tout d'abord à Devarenne, mais, jaloux de son associé qu'il savait assez capable de tout pour essayer de s'attirer les bonnes grâces de Sylvetta, il repoussa ce projet.

— D'ailleurs, se dit-il, c'est mon gen-

dre, après tout, et ce n'est pas à moi de le traîner dans les boîtes de nuit.

Brusquement, l'idée d'inviter Jean de Blesmes lui vint à l'esprit. Certes, ce garçon n'avait pas été très chic avec lui au cours des événements qui les avaient dressés l'un en face de l'autre, mais ne valait-il pas mieux avoir l'air d'oublier ce passé et de se montrer aimable avec le journaliste en l'invitant à cette petite noce intime.

Et puis, il ne serait pas fâché de lui montrer le résultat qu'il avait obtenu. L'orgueil et l'intérêt se disputaient avec les passions malsaines le cœur de l'industriel.

Un coup de téléphone au journaliste lui assura l'agrément de ce dernier.

De Blesmes acceptait l'invitation, et même il amènerait Yetta Blanzar, la fameuse danseuse bolivienne, qui avait tant d'esprit et riait si gaiement au champagne.

L'industriel ne chercha pas longtemps pourquoi le journaliste avait accepté si facilement cette invitation venant d'un homme qui, somme toute, était loin d'être son ami.

Le principal, à présent, était de s'assurer d'une bonne table pour le lendemain et d'un menu vraiment digne des convives.

Avec ce soin qui caractérise les hommes sur le retour dans les moindres actes se rapportant à leurs passions sénielles, Mareuil se rendit au Château-d'Or, compulsa, commanda, grogna, donna des instructions précises, passa plus de deux heures à l'élaboration de la carte et regagna son home, heureux comme Titus après une bonne journée.

Jean avait appris par Sylvetta le projet du souper et il n'avait eu qu'une crainte, c'était de n'y être pas invité.

Le coup de téléphone de Mareuil lui avait retiré un pavé du cœur, et maintenant il était aussi heureux que l'industriel à la perspective de cette soirée prochaine.

A l'issue de la représentation du lendemain, Mareuil vint dans son auto chercher Sylvetta et regagna avec elle le Château-d'Or, où Jean et Yetta devaient les retrouver.

Emmitoufflée dans ses fourrures, ravissante sous la dentelle précieuse qui lui entourait la tête, Sylvetta, dans le fond de la confortable limousine, surveillait du coin de l'oeil tous les gestes de son compagnon.

Son petit pied frottait sous la robe claire et les rayons lumineux des bees à arcs qui venaient de temps à autre envahir l'intérieur de la voiture faisaient luire comme un fuseau laiteux le petit soulier blanc bouclé de brillants de la divette.

Mareuil se tint tranquille, ne voulant pas compromettre les plaisirs des heures à venir par une attitude équivoque à l'égard de Sylvetta. Bien qu'il sentit palper le corps gracile de sa compagne tout contre le sien, il demeura aussi calme que son tempérament le lui permettait, risquant seulement quelques paroles affectueuses, tendres, espérant un élan, un geste, qui lui eût permis de devenir plus entreprenant.

Mais Sylvetta se montra réservée jusqu'à la porte du cabaret, chantonnant quelques refrains d'opérette en réponse à des questions risquées, montrant l'éclat de ses dents blanches quand elle voulait récompenser son ardent compagnon.

Jean de Blesmes et la danseuse étaient déjà là.

Dans la poignée de mains qui unit une seconde le journaliste à sa fiancée, un fluide magnétique passa, communiquant les intimes pensées de ces deux êtres.

On se mit à table.

Dans la vaste salle aux lambris dorés, aux murs de laque crème, rehaus-

sés d'appliqués de bronze portant des lampes électriques, multiples, les tables blanches, sous leurs nappes soigneusement empesées, s'aligeaient garnies de fleurs et d'argenterie.

Les maîtres d'hôtel, encore peu occupés, se livraient, auprès des dessertes, à des opérations compliquées de découpage ou de préparation des corbeilles de fruits.

Les soupeurs arrivaient, bruyants et gais, taciturnes ou rêveurs, selon leur tempérament et la disposition de leur esprit.

Déjà, le bruit des couverts heurtaient les assiettes, remplissait la salle chaude de l'odeur des fleurs entassées. Un bruissement de voix encore sourd, la détonation d'un bouchon de champagne qui saute, un cri de femme, complétaient l'atmosphère lourde et déjà empreinte de relents de plats rares et compliqués.

Mareuil, parfaitement dans son élé-



### Les dames en noir

Après Linda Christian, Diana Dors a joué à son tour le rôle de fausse veuve éplorée. La blonde vedette anglaise assistait ces jours-ci aux funérailles de son ex-mari Dennis Hamilton, mort à trente-deux ans à peine d'une crise cardiaque.

Quand Dennis Hamilton était tombé gravement malade, il y a quelques semaines, Diana s'était rendue à son chevet, avant de partir pour une tournée en Afrique du Sud et aux Etats-Unis.

— J'ai appris sa mort alors que je me trouvais à Los Angeles, a dit Diana, qui rentra aussitôt en Angleterre. C'a été un grand choc pour moi. Je connaissais son mal mais j'espérais qu'avec les soins médicaux et un peu de repos il se rétablirait. Nous vivions séparés ces dernières années, mais nous sommes toujours restés de bons amis.

Dennis Hamilton était un ancien boxeur, et, dans les disputes conjugales, il lui arrivait de s'en souvenir un peu trop.

Un jour, Diana le quitta, et depuis elle poursuit sa carrière avec des hauts et des bas, et sans avoir retrouvé une stabilité sentimentale. C'est Dennis Hamilton qui l'avait formée, lancée. Sa carrière avait été brillante tant qu'il était resté son manager. Puis, comme il arrive souvent, la fortune avait dissocié leur couple. Aux funérailles, Diana était la seule à pleurer, mais il y avait là trois autres dames en noir : Georgine Moore (strip-teaseuse) ; Vera Day (actrice) et Jennifer Raymond (femme mariée).

ment, avait aidé Sylvetta à se défaire de ses fourrures et, avec des soins empressés, il tendait la chaise, installait la jeune fille, lui présentait le menu, quêta son approbation dans son regard.

Le souper fut calme tout d'abord.

Sylvetta, dans la crainte de commettre un impair en s'adressant trop souvent à de Blesmes, parla peu. Elle redoutait, en effet, de lui donner un appellatif trop tendre, ce qui eût amené d'immédiats soupçons dans l'esprit de Mareuil et gâché le fruit d'une entreprise sur le point d'aboutir.

Mareuil éprouvait le besoin de manger d'abord, puis de boire pas mal pour se donner du ton et de l'aplomb.

Sur les conseils, presque les instructions du journaliste, la danseuse devait rester dans une sage réserve, quitte, sur un clin d'oeil, à laisser aller sa gaîté afin d'emballer l'industriel et de lui inspirer les folies qu'il fallait absolument l'amener à faire.

Un orchestre de tziganes plastronnés de blanc, la face jaune sous leur crinière hirsute, attaqua une valse languoureuse.

Mareuil, radieux, versait des vins et donnait l'exemple en buvant copieusement.

Sylvetta, prudente, trempait à peine ses lèvres dans un antique sauterne de bon aloi.

Jean raconta quelques histoires gaies pour monter un peu les convives. On rit, et Mareuil partit, lui aussi, dans d'in vraisemblables récits.

Autour d'eux, la foule était devenue plus dense.

Presque toutes les tables se trouvaient occupées et c'était un chatoiement de couleurs où les robes nuancées des femmes formaient un contraste avec les habits noirs, le blanc des nappes, le rouge de la veste des tziganes et l'or des moulures et de la décoration.

On le voyait partout, cet or, il brillait aux mains, aux oreilles, dans les chevelures et dans certains yeux.

Il était maître, dans cette salle qu'il écrasait de ses masses sculptées, il régnait sous toutes les formes, tentant, attirant pour les femmes qui le devinaient dans les goussets.

Puissance irrésistible de ceux qui le possèdent !

Dans ce temps du plaisir, tout se payait, le baiser furtif mis sur la joue fardée d'une danseuse, comme l'épingle prêtée par un garçon pour fixer le bouquet de fleurs payé un louis.

Mareuil était dans son élément.

A mesure que le repas s'avancait, il devenait expansif, égrillard, et regardait Sylvetta avec des yeux où se lisait toute sa passion. Il fut pris d'une crise de tendresse et Sylvetta dut écouter la voix avinée tout contre son oreille, lui affirmant en des promesses solennelles qu'il n'avait qu'un désir, la rendre heureuse, riche, enviée, resplendissante.

Jean ne perdait pas une parole de ce colloque qui procurait des nausées à Sylvetta, car Mareuil appuyait presque sa tête abhorrée sur l'épaule découverte de l'artiste.

Elle fut sur le point de le repousser avec dégoût, mais un coup d'oeil de Jean l'en empêcha. Elle se fit violence et laissa entrevoir à l'amoureux si bien disposé qu'elle ne refuserait pas ses offres.

— Vrai, vous me feriez la joie d'accepter un hôtel avec des meubles, une auto bien à vous, bien à nous ?

— Pourquoi pas ? fit Sylvetta, si cela vous plaît de me les offrir.

Mareuil passa tout le reste de son temps à énumérer les cadeaux qu'il allait faire à Sylvetta.

Il était trois heures du matin quand on songea au départ. La salle s'était vidée peu à peu, après avoir présenté un moment une réelle orgie de lumières,

de danses, de rires, de cris, de musique...

Les têtes plus ou moins lourdes des soupeurs avaient fini par reposer sur les tables et beaucoup d'entre eux avaient dû être reconduits avec égard jusqu'à leur voiture.

Mareuil, tenant à peine sur les jambes, s'appuya sur Jean pour gagner sa limousine.

Le grand air le remit un peu et il offrit galamment à Sylvetta de la ramener chez elle. Elle accepta et fit monter également dans la voiture de l'industriel Jean de Blesmes et Yetta, sans que celui-ci osât s'y opposer.

En quelques minutes, la jeune artiste eut rejoint son appartement. Sur le conseil de Jean, elle eut soin d'écartier son rideau et de faire un signe gracieux à Mareuil, demeuré sur le seuil de la porte, en extase et tellement épris qu'il oubliait le froid dans la contemplation de la fenêtre de l'artiste.

— Il est à point, pensa Jean en le guignant du coin de l'oeil.

Les jours qui suivirent eurent pour Sylvetta des surprises nombreuses. Mareuil venait la chercher et la menait à un hôtel princier, qu'il avait l'intention de faire décorer par les premiers peintres de la capitale.

Puis, avec elle, il courait les carrossiers, les tapissiers, les orfèvres, achetant sans compter, prenant toujours sans regarder au prix l'objet convoité d'un simple regard par celle qu'il idolâtrait.

Un soir, pendant l'entr'acte, Sylvetta amena la conversation sur la Bourse.

— Oh ! que j'aimerais jouer ! Il me semble qu'on doit avoir des sensations extraordinaires en spéculant sur des valeurs, en guettant la hausse ou la baisse. Mais, malheureusement, je n'ai pas assez d'argent encore.

Mareuil fit la moue. Mais comme elle se détournait de lui avec humeur, il lui promit de l'initier aux spéculations sur les valeurs.

— Vous êtes une manière de fée, cher monsieur, s'écria-t-elle.

Mareuil fut flatté de ce compliment.

— Pourquoi m'appellez-vous monsieur ? implora-t-il. Ne suis-je pas votre ami, votre cher ami ?

Sylvetta sourit, tendit une de ses mains que l'autre pressa dans les siennes avec transport.

— Puisque vous êtes fée, reprit-elle, vous devez savoir ce qu'il faut pour jouer à la Bourse.

— Heu ! fit l'autre. C'est très variable...

— Eh bien ! mettons que je veuille jouer gros jeu, très gros jeu...

— Il vous faudrait alors dans les vingt mille.

Sylvetta fit une grimace déçue.

— Je ne les ai pas, dit-elle.

— Vous les aurez demain, fit Mareuil, qui n'hésita pas à faire encore ce sacrifice, dans la crainte de passer pour un ladre.

— Oh ! mon ami, murmura Sylvetta, comme vous êtes bon et généreux !

L'industriel se rengorgea.

Charmé de cet éloge, qui lui parut sincère, il entrevit les joies futures que lui ferait connaître cette exquise créature, s'il savait se l'attacher par des actes nombreux de munificence. Certes, c'était payer fort cher la perspective seule d'un amour difficile à faire naître.

Mais Mareuil constatait qu'à chacune de ses folies correspondait une marque de sympathie plus vive de la part de Sylvetta.

Il n'avait donc qu'à persévérer. Et si, par hasard, un soir, elle refusait de le recevoir, Mareuil ressentait une douleur atroce. Eperdu, il implorait l'habilleuse, le régisseur, quemandant de

[ Lire la suite page 48 ]

[ Suite de la page 46 ]

tous côtés une aide pour fléchir celle qui lui interdisait sa loge.

Quand il avait perdu tout espoir, il rôdait aux abords de la sortie des artistes, épiant son passage et n'osant pas, quand il la voyait paraître au bras de Florestan, l'aborder quand elle avait décidé de ne pas le voir.

Sylvetta reçut au jour dit le chèque de vingt mille francs qu'elle avait souhaité pour spéculer en Bourse.

En deux mois, cette couverture fondit si bien entre ses mains qu'elle dut avouer à Mareuil ne plus posséder même de quoi faire face à ses fournisseurs.

Il marcha pour vingt autres mille. L'hôtel qu'il avait fait aménager pour elle était presque complètement meublé. Les tapissiers, les décorateurs, les peintres, les architectes y dévorèrent plus de cent cinq mille francs.

Mareuil paya sans sourciller. Il tenait maintenant en main tout ce qu'un homme riche peut humainement mettre aux pieds d'une femme aimée pour lui inspirer, si ce n'est de l'amour, du moins une dose de reconnaissance suffisante pour faire pencher la balance en sa faveur.

Dans un mois, il comptait que Sylvetta serait installée et consentirait à le recevoir.

Il fit dresser les actes de possession au nom de la chanteuse et les lui apporta un jour dans sa loge.

— Quand pensez-vous prendre possession de votre hôtel ? lui demanda-t-il. Quand elle eut jeté un coup d'oeil sur les paperasses timbrées et enregistrées.

Sylvetta réfléchit un moment. Maintenant qu'elle savait l'industriel sur le point de risquer ses dernières réserves, elle se montrait plus dure avec lui, parcimonieuse de ses sourires, de ses bonnes paroles et de tout ce qui avait jusqu'ici servi à amener Mareuil au point culminant de son amour.

— Je ne sais pas encore si l'installation me plaira, fit-elle négligente. Avez-vous seulement eu le bon goût de faire tendre mon boudoir en soie chinée bleu et or ?

Mareuil sursauta. — Vous m'aviez dit que vous le désiriez en toile de Jouy Louis XVI, dans les teintes neutres !

— Moi ? Jamais de la vie ! Me prenez-vous pour une de ces gueuses qu'on appâte avec un mobilier d'acajou et des tentures d'hôtel meublé ?

L'industriel eut beau protester, lui affirmer qu'elle avait désiré cette tenture, Sylvetta ne voulut pas en convenir et elle feignit une grande colère d'avoir toujours auprès d'elle cet homme sans goût et qui ne savait même pas interpréter sa pensée.

— Et vous dites que vous m'aimez ? cria-t-elle. Si vraiment votre amour était si grand, vous me comprendriez mieux que vous ne le faites !

Mareuil subit l'orage avec résignation. Il faisait peine à voir, cet homme si étrangement composé de cruauté, de bassesse et d'humilité.

Dès qu'il eut quitté Sylvetta, il n'eut d'autre souci que de réaliser ses nouveaux desirs.

La divette avait changé d'idée, car c'était par un revirement subit qu'elle avait déclaré vouloir une tenture de soie pour son boudoir.

Mareuil n'avait pas menti en lui affirmant qu'il n'avait que suivi son désir en ordonnant aux tapissiers une toile à motifs Louis XVI.

Différents caprices de cette nature achevèrent de démolir le malheureux. Sa situation financière ne pouvait résister longtemps à de tels assauts. Un beau matin, il reçut la visite de son agent de change. Celui-ci venait lui demander une couverture pour assurer l'exécution de ses ordres de Bourse.

— Une couverture ? s'exclama Ma-

# EXPLOREZ L'ONTARIO

## Son panorama grandiose vous émerveillera



La Province d'Ontario, pays des belles vacances, est aussi le pays des voyages à prix raisonnables. Sur réception du coupon ci-dessous, nous vous enverrons des prospectus et une liste des hôtels et motels où les taux vous conviendront.

**E**N ONTARIO, le paysage varie tellement, et les attractions sont si nombreuses que chaque endroit, chaque instant, vous réserve de nouvelles surprises. Grâce à un beau réseau routier, vous pouvez passer rapidement d'un coin paisible à un centre d'activité trépidant. Dans la matinée, visitez les magasins; l'après-midi, allez vous faire griller au soleil sur une plage de sable fin . . . dînez à un bon restaurant, puis le soir, assistez à un spectacle de choix. *Oui, vous passerez des vacances mémorables en Ontario.*

Ministère du Tourisme et de la Publicité de l'Ontario, Hon. Bryan L. Cathcart, Ministre

**GRATIS! ONTARIO TRAVEL**

129 Parliament Bldgs., Toronto, Ontario

Veillez m'envoyer gratuitement de la documentation et une carte routière.

Je m'intéresse surtout à la région de

EN LETTRES MOULÉES S.V.P.

NOM

ADRESSE

BUREAU DE POSTE



# CONNAISSEZ MIEUX L'ONTARIO

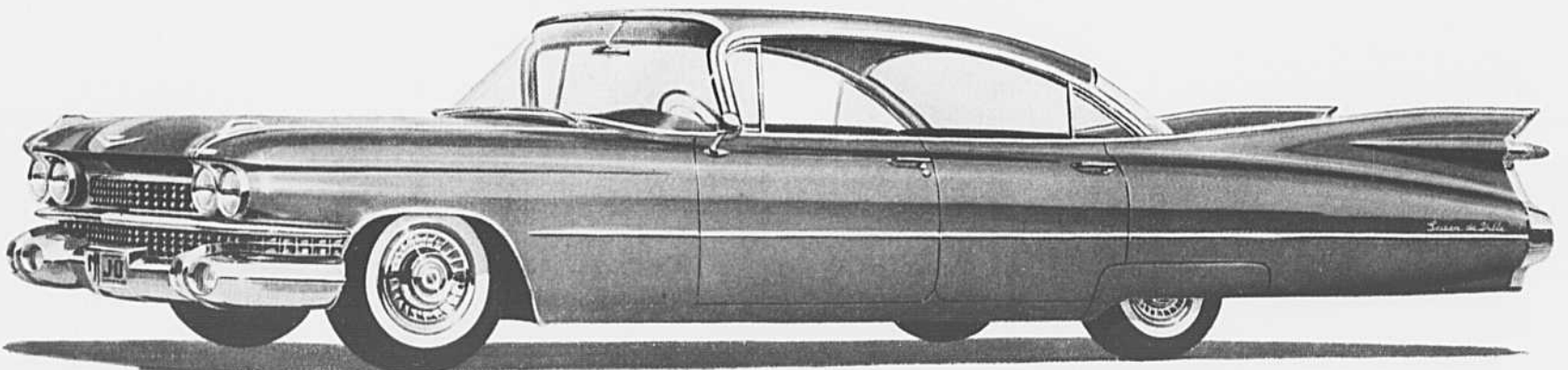


Ces robes "mère et fille" ont été créées par Scaasi pour Cadillac



*Est-il rien de plus charmant qu'une jolie femme au volant d'une nouvelle Cadillac... Et peut-on lui rendre hommage plus sincère qu'une invitation à conduire la voiture la plus élégante du monde. Rien ne fait mieux ressortir sa beauté que le cadre enchanteur d'une Cadillac. Dans le luxueux modèle Fleetwood par exemple, elle éprouvera le maximum de confort avec des performances qui la raviront. Nul souci, nulle inquiétude, car elle sait que la Cadillac est sûre et fiable... Avez-vous conduit une Cadillac 1959? Sinon, nous vous suggérons de passer au plus tôt chez votre dépositaire. Vous ne vous pardonneriez jamais de n'en avoir pas fait l'essai.*

*Cadillac*



TOUTES LES GLACES DE LA CADILLAC SONT EN VERRE DE SÉCURITÉ

reuil. Ah ça! vous êtes fou! Depuis quand avez-vous l'habitude de réclamer à des clients comme moi une garantie? Vous savez bien ce que je veux, et je ne m'explique pas cette lubie subite.

Le financier eut un hochement de tête significatif.

— Monsieur Mareuil, dit-il lentement, je sais fort bien ce que vous valez, comme vous dites, il y a trois mois... maintenant, permettez-moi de vous dire que votre crédit n'est plus du tout le même...

Mareuil sursauta sur son fauteuil.  
— Qu'osez-vous insinuer, monsieur?  
— Je n'insinue rien, reprit l'agent de change, je constate que depuis quelque temps vous réalisez à outrance dans un but que j'ignore et que je ne tiens pas à connaître.

« Bref, actuellement, vos disponibilités sont... maigres, et, comme vos ordres d'hier soit m'ont paru passablement hasardeux, je n'ai pas voulu attendre l'heure de la Bourse sans m'être garanti contre toute éventualité.

Ce discours mit l'industriel en présence de l'abîme. Il fallait que son aveuglement, sa passion pour Sylvetta fussent bien grands pour que lui, l'homme d'affaires par excellence, en arrivât à se trouver en face d'une réalité si angoissante.

— C'est bon, fit-il à l'agent de change, je passerai par un de vos confrères moins méfiant. Réglez ma liquidation à la date d'hier et envoyez-moi votre compte.

— Comme il vous plaira, dit l'autre en se levant.

Il ne semblait nullement décontenancé de cette rupture, qui lui faisait perdre un gros client.

Mareuil s'en rendit compte et en augura du mauvais état de ses finances.

Depuis qu'il s'était lancé dans cette aventure amoureuse, c'est à peine si l'industriel avait fait à son bureau de brèves apparitions quotidiennes.

Le temps de prendre à la caisse des sommes toujours plus fortes, de signer quelques lettres, et il filait vers ses nouvelles occupations, vers ce rêve inaccessible dont il caressait la chimère sans se désespérer jamais.

## V — Le salut

**A**PRÈS le départ de l'agent de change, Mareuil appela son caissier. Il était inquiet, ce matin-là, l'esprit rendu plus lucide par ce coup de massue inattendu.

Il s'agissait d'envisager nettement la question, non pas dans l'espoir de trouver la force de rompre avec Sylvetta en présence du gouffre qu'il allait sans doute entrevoir, mais simplement pour prendre les décisions utiles.

Peut-être, avec de l'énergie, serait-il encore possible de sauver tout au moins les apparences et de tenir bon jusqu'à ce qu'une aubaine vint rétablir les affaires, comme cela s'était produit avec de Kerlor quatre ans auparavant.

Le caissier avait son franc-parler. Quand l'occasion se présentait, il ne la négligeait pas pour dire ce qu'il pensait sur la manière d'envisager une affaire et les fautes qu'il n'aurait pas commises à la place de ces messieurs. Il se présenta à l'appel de son patron.

— Eh bien, Hohepot, fit Mareuil, voilà longtemps que nous n'avons pas conféré ensemble.

— En effet, fit l'employé, et il était grand temps que vous vous décidiez à me faire appeler, parce que...

Ici, Hohepot réfléchit, cherchant ses termes.

Mareuil, d'un coup d'oeil, l'interrogea.

— Parce que, continua l'autre, ça ne va pas!

— Et qu'est-ce qui ne va pas? s'enquit l'industriel.

Le caissier expliqua combien les fréquents appels de fonds de Mareuil avaient été nuisibles au bon fonctionnement de la maison.

— Il m'a fallu mettre des traites en circulation après avoir consulté M. Devarenne, et, maintenant, je vois arriver l'échéance avec une réelle angoisse. Il y a cent vingt-trois mille francs à trouver pour le 31. Nous sommes le 22, et je n'ai pas dix mille francs en caisse.

— Et à la banque? fit Mareuil.  
— Soldé par zéro franc soixante-trois centimes, répondit laconiquement l'employé.

Mareuil sentit une sueur froide lui perler au front. Allait-il tomber lamentablement, comme il avait failli faire quatre ans auparavant?

Malgré toutes ses questions angoissées, les combinaisons ébauchées par l'esprit plus calme et plus posé du caissier, l'industriel dut se rendre compte qu'il se heurtait contre un mur d'airain en voulant essayer de solutionner la situation au moyen des ressources actuelles de la maison.

Mais comme il n'entendait pas se laisser accuser, même mentalement, par son caissier, Mareuil s'en prit à son associé, qu'il chargea copieusement, allant jusqu'à trouver mauvaise son idée de mettre en circulation des traites à longue échéance.

— Que voulez-vous, monsieur Mareuil? fit remarquer le caissier, il fallait bien alimenter les besoins de la maison par un procédé quelconque et balancer tant bien que mal le trou que vous faisiez chaque jour plus grand dans la caisse.

Mareuil fut sur le point de se fâcher.

— Je suis libre d'agir à ma guise, s'écria-t-il.

Il allait continuer, mais l'arrivée de Devarenne apporta une diversion qui ne devait être que momentanée.

Le mari de Thérèse avait la mine sombre, les yeux éteints.

Son teint jaune s'était encore décoloré et ses moustaches pendantes avaient un air funèbre qui donnait à sa physionomie l'apparence de désolation qu'on trouve dans ces figures sculptées formant gargouille à certaines cathédrales gothiques.

Il s'assit en face de Mareuil, sans mot dire, et se contenta de tapoter son buvard du bout de son coupe-papier, d'un geste nerveux pleine de fureur contenue.

Mareuil fut d'abord gêné de la présence de son associé, mais il ne fallait pas, en face du subordonné surtout, faire figure de coupable.

Il lui lança à brûle-pourpoint, se payant d'audace:

— Pourquoi as-tu fait mettre en circulation pour plus de cent mille francs de traites à échéance fin de ce mois? Tu savais bien que nous ne serions pas en mesure!...

— Et à qui la faute?  
— A toi, parbleu! hurla Mareuil d'un ton rogue, mais déjà moins assuré.

Devarenne lui jeta un regard de haine.

— Ainsi, tu ne te contentes pas de nous ruiner, tu me fais encore un crime d'avoir essayé de tout sauver.

— Allons, allons! Ne te donne pas des gants, ricana Mareuil.

Du coup, Devarenne éclata.

Rouge de colère, il se leva, prêt à déverser sur son associé toutes les rançunes que son inconduite avait accumulées en lui.

Mais Mareuil, subitement dépité, le supplia de se taire.

Puis, au caissier:  
— C'est bien, vous reviendrez tout à l'heure.

L'employé sorti, Devarenne reprit, tout calme:

— Tu es donc aveugle, malheureux, pour n'avoir pas songé dans quelle situation tu nous mettais par tes folies! Depuis trois mois, cela fait près d'un million que tu as jeté aux quatre coins du ciel pour satisfaire les caprices d'une femme qui ne t'a pas rendu en affection la dix-millième partie de cette fortune.

— Ah! permets, murmura Mareuil, je te défends, en tout cas, de toucher à Sylvetta.

— Et moi, t'ai-je défendu d'engager mon bien dans ta louable entreprise? ricana Devarenne. Tu ne m'as pas demandé ma permission pour user de notre signature sociale à mon détriment. Maintenant, tout comme toi, je me trouve ruiné, sans avoir la conscience chargée de la moindre faute.

Mareuil eut un rire sinistre.

— Ta conscience! Tu peux en parler, Devarenne; elle est comme la mienne, elle oublie le passé quand il est devenu incapable de nuire à l'avenir. Si j'ai taillé largement dans notre argent, j'y avais bien quelque droit, je suppose.

Devarenne eut un haut-le-corps.  
— Oui, le droit, je dis bien, affirma l'autre, n'est-ce pas mon cousin à moi, mon parent Pierre de Kerlor qui...

— Oh! tais-toi, tais-toi! râla Devarenne, ne parle pas de cet homme. Je sens qu'il nous portera malheur!

Mareuil retomba dans son fauteuil, frappé de ces paroles lugubres.

Il connaissait le tempérament timoré de son associé pour ne pas s'inquiéter outre mesure de ses craintes et hallucinations. Cependant, cette fois, devant la débâcle prochaine, il fut pris d'une sorte de terreur.

Le souvenir même de Sylvetta ne parvint pas à lui rendre sa sérénité.

Il se demanda si une puissance plus forte que sa volonté n'avait pas poussé dans cette aventure fatale où sa fortune avait sombré.

Maintenant, il commençait à voir clair.

Sylvetta ne l'aimait pas, bien sûr, ne l'aimerait sans doute jamais. Elle l'avait supporté tout simplement, lui accordant les menues privautés que tout homme du monde pouvait attendre d'une femme de théâtre, libre d'allures. Peut-être même s'était-elle gaussée de lui, de sa passion sénile et de ses folies.

Il voyait la divette serrée tout contre un jeune homme et lui contant les excentricités de ce vieux passionné qui se ruinait pour elle et qui n'avait jamais eu, et parcimonieusement encore, comme récompense, que sa main à bai-

ser. Le jeune homme s'esclaffait et il sembla à Mareuil qu'il ressemblait un peu au journaliste de Blesmes.

Mais il chassa cette image par trop douloureuse.

De son côté, Devarenne, la tête enfoncée dans ses mains, ne bougeait pas. Il semblait absorbé par des pensées amères.

Mareuil se leva et arpenta longtemps le bureau à grands pas.

Soudain, il s'arrêta devant Devarenne et lui frappa un grand coup sur l'épaule. L'autre sursauta.

— Qu'y a-t-il? lui demanda-t-il.

— Je vais pouvoir encore nous sauver, déclara Mareuil.

— Comment cela? demanda Devarenne.

— Eh bien! et le château?... Le trésor?... Nous n'y pensons plus?

— Allons donc, répondit Devarenne, tu y crois, toi? Laisse-moi donc tranquille avec cette utopie; tu sais bien que nous avons failli rester dans le fameux souterrain et que nous nous sommes cassé le nez devant une porte solide à défier l'effraction.

— Et qui nous empêchera d'employer la dynamite, s'il le faut? Le trésor des Kerlor est derrière cette porte, tout le prouve. Munissons-nous du matériel nécessaire, emparons-nous des espèces et que, dans trois jours, libérés de tout souci, nous soyons revenus à notre vie normale d'antan!

Devarenne ne demandait pas mieux que de se laisser convaincre.

Il fit encore quelques petites objections de principe, puis, finalement, devant l'emballement d'optimisme de son acolyte, il accepta l'expédition.

Ce qui mettait du baume dans le coeur de Mareuil, c'était surtout l'idée de pouvoir continuer son rôle de protecteur de Sylvetta. La fortune revenue, l'espoir lui revenait aussi de triompher d'elle.

Il chargea Devarenne de préparer tout ce qui serait utile pour mener à bien l'entreprise et il courut chez la divette.

L'après-midi était à son début; Sylvetta s'apprêtait à sortir lorsqu'on lui annonça l'industriel.

Il n'était que rarement venu à la petite pension de Montmartre, où, malgré les libéralités de l'industriel, elle s'entêtait à vivre en compagnie de Florestan.

L'entrevue eut lieu dans le parloir de la maison, pièce nue et froide où la banalité se trahissait dans ces antiques meubles d'acajou tendus de velours vert.

— Je viens vous annoncer mon départ, fit Mareuil, après avoir baisé la main qu'on lui tendait.

## Vodka et rideau de fer

*Le régime du rideau de fer semble conduire à la bouteille de vodka. Cette relation paraît nettement établie par deux informations qui nous parviennent respectivement d'U.R.S.S. et de Pologne.*

*L'Union soviétique, pour lutter contre le nombre croissant de ses ivrognes, a établi dans ses restaurants une quasi-prohibition, restreignant la consommation de la vodka à un centilitre par personne.*

*Cette expérience a été instaurée par Krouchtchev en personne, mais l'histoire ne dit pas s'il l'applique à sa propre table. Dans les restaurants, par contre, l'expérience est contrôlée par le Komsomol (Jeunesses communistes).*

*En Pologne, les paysans de l'est du pays s'adonnent aussi de plus en plus à la vodka. Pourquoi dans l'est seulement? Parce que des rumeurs y sont nées, et se sont répandues avec la vitesse de la poudre, selon lesquelles l'U.R.S.S. annexerait prochainement de vastes portions de territoire.*

*Bien que ces bruits soient constamment démentis par les autorités, et que les observateurs étrangers les estiment sans fondement, de plus en plus nombreux sont les paysans qui abandonnent leurs champs pour oublier leurs appréhensions dans la vodka.*

— Vous nous quittez pour longtemps ? s'enquit Sylvetta.

— Pendant trois ou quatre jours au plus.

— Voyage d'affaires ?

— Heu... heu... fit-il, oui... si l'on veut. Je vais dans une de mes terres... pour des travaux à ordonner.

Sylvetta le regardait fixement et l'industriel, visiblement embarrassé, s'entortillait dans une explication qu'il n'avait pas prévue.

— Bon voyage, fit-elle, et pensez à moi, n'est-ce pas ?

— Comment pouvez-vous croire que je puisse faire autrement ? protesta-t-il.

L'artiste crut avoir trouvé le moyen de savoir exactement où se rendait son adorateur, sans toutefois exciter ses soupçons.

— Si vous pensiez tant à moi, dit-elle, en le retenant comme il allait sortir, vous m'auriez au moins offert de m'emmenner.

Mareuil vit tout de suite combien la présence de la jeune artiste serait préjudiciable à ses projets.

Cependant l'idée de l'avoir près de lui durant tout le voyage lui fit tout oublier.

— Si j'avais pu prévoir, fit-il... mais rien n'empêche, ma voiture est prête ; je pars demain matin, et, s'il vous convient, vous me rendrez le plus heureux des hommes...

— Oh ! non, mon ami, fit-elle, je n'aime pas obliger les gens à faire ce qui ne vient pas de leur propre consentement...

« D'abord, où allez-vous ? »

— En Bretagne, à mon château.

Mareuil dit cela sans sourciller, avec l'impudeur d'un homme habitué à mentir.

S'il avait bien observé Sylvetta, il n'aurait pu manquer de remarquer son trouble. Mais il avait l'esprit préoccupé.

— Alors, vous voulez bien m'accompagner ? murmura-t-il.

— Non, tout bien réfléchi, répondit-elle, je crains que ce voyage ne me fatigue plus qu'il ne me distraie. Partez sans moi et revenez bien vite, si vos affaires ne vous retiennent pas là-bas.

Dès qu'il eut tourné les talons, l'artiste se jeta dans une voiture et se fit conduire à la *Gazette Parisienne*.

Jean de Blesmes était occupé à la rédaction de son article quotidien.

— Du nouveau, du grand nouveau ! lui dit-elle en se laissant prendre les deux mains.

« Mareuil part demain pour Kerlor. Il vient de m'annoncer ce départ subit et il s'en est fallu de peu que je ne l'accompagne. »

Jean devina en un instant les raisons de ce voyage si précipité.

— Il est évident, dit-il, que notre ami va tenter de se rendre maître du trésor de Kerlor. Au point où il en est, ce doit être sa suprême ressource.

— Comment savez-vous cela ? interrogea Dolorès.

— J'ai été mis au courant d'un entretien avec son agent de change. Vous avez si bien manoeuvré, ma chère petite, que, sans vous en douter, vous lui avez fait manger la presque totalité de ses biens.

Dolorès ouvrit de grands yeux.

— Pas possible ! fit-elle.

En quelques chiffres précis, le journaliste eut tôt fait de lui prouver ce qu'il avançait.

La jeune fille eut un sourire de satisfaction. Son orgueil de femme était flatté.

— Alors, dit-elle, celles qui se laissent aimer... sans résistance, que ne peuvent-elles sur l'esprit de leurs adorateurs ?

Jean sourit et, baisant tendrement les mains de sa fiancée :

— Revenons à nos moutons, dit-il, je crois qu'il serait bon de suivre Mareuil dans sa petite excursion ; qu'en pensez-vous ?

— Je suis de votre avis, Jean, d'autant plus que, si nous pouvons profiter de cette circonstance pour entraver leur projet concernant le trésor, je ne serais pas fâchée de les empêcher d'en jouir. Pensez donc, il me faudrait encore déployer toutes les ressources de ma coquetterie pour me le faire remettre en détail.

— Alors, c'est entendu, dit Jean en riant, je passerai vous prendre avec Gaspard et nous filerons sur Kerlor.

— Florestan viendra avec nous, décida l'artiste, il sera sans doute heureux de revoir son cottage... en passant.

— C'est entendu ! il sera des nôtres.

La jeune fille fila bien vite pour demander un congé au *Palace Lyrique*.

Le directeur fit force objections, mais finit par céder devant l'obstination de l'artiste.

Resté seul, Jean revint aux vrais motifs du départ de Mareuil.

Le bonhomme était certainement rui-

## VI — Ressuscité !

Le gamin parti, Jean allait continuer son article, lorsqu'on lui annonça qu'un individu à mine équivoque, venu déjà dans la matinée avant l'arrivée du journaliste, demandait instamment à être reçu par lui.

— Son nom ? demanda Jean.

— Ah ! monsieur, il ne veut pas le dire, il ne le confiera qu'à vous, a-t-il affirmé.

— Tiens ! murmura le journaliste... enfin, faites entrer tout de même.

Il s'attendait à trouver quelque quémandeur. L'homme qui entra était bien le spécimen le plus attristant de la déchéance humaine.

Il était vêtu d'habits hétéroclites rapiécés, chaussé de bottines sans semelles ni talons ; une barbe et une chevelure abondantes faisaient à son visage aux traits fins où brillaient deux yeux clairs et expressifs, comme un cadre ébouriffé.

Après un examen attentif, Jean se demanda où il avait déjà vu cet homme. Ce visage, ces vêtements même lui rappelaient vaguement un incident auquel il avait dû être mêlé. Mais ces préoccupations l'empêchèrent de recon-



— Silence ! les gars, j'viens d'avoir une bonne idée qui va donner de l'entrain à notre soirée.

né. Cela ne faisait plus de doutes, mais connaissait-il réellement l'emplacement exact du trésor ? Était-il assez documenté pour pouvoir se l'approprier ?

Ce départ brusque ne pourrait-il pas avoir une cause toute différente et que Jean ignorait ? Enfin, n'avait-il pas égaré Sylvetta en lui contant qu'il se rendait au château pour masquer une de ces ténébreuses affaires dont il était coutumier ?

Essayer de résoudre ces problèmes, c'était se heurter à de continuelles difficultés. Pour y arriver, il eût fallu connaître bien des dessous que le journaliste, malgré sa perspicacité, ne pouvait deviner.

Il possédait, nous l'avons dit, un espion dans le personnel de la maison Mareuil et Devarenne. Il envoya un petit mot à cet homme, le priant de venir à la *Gazette* aussitôt son travail terminé chez les industriels. Il confia cette missive à un des chasseurs du journal, avec recommandation de la remettre en mains propres et avec assez de circonspection, pour ne pas éveiller les soupçons.

naître l'aventure et le lieu où il avait déjà vu son visiteur.

Celui-ci salua le journaliste avec une certaine aisance et lui déclara qu'il était désireux de lui demander un renseignement.

Jean pria le pauvre hère de s'asseoir.

L'homme chercha dans une poche intérieure de son veston râpé et déteint. Il en tira un vieux journal tout jauni et taché qui, étalé, apparut coupé le long de ses plis.

— Est-ce vous, monsieur, demanda le misérable, en montrant une colonne du journal, qui avez écrit cet article-là ?

C'était un vieux numéro de la *Gazette Parisienne* et Jean reconnut sur-le-champ sa chronique intitulée : « Les sources d'une fortune ».

Etonné de voir ce monsieur s'intéresser à cette affaire, Jean se demanda s'il n'était pas en présence d'un maniaque ou même d'un séide de Mareuil, venu dans une intention facile à deviner.

Il répondit néanmoins qu'il était bien

l'auteur de l'article, mais qu'il serait heureux de savoir en quoi cela pouvait intéresser son visiteur.

Ce dernier, hochant la tête, semblait agité de pensées troublantes. De sa main crispée, il serrait le vieux papier et sa poitrine, soulevée, exhalait de gros soupirs.

Il murmura :

— Enfin ! enfin, je touche au but... à la réparation !

Les yeux calmes avaient pris une expression de joie qui intrigua Jean au plus haut point.

— Mais, monsieur, qu'avez-vous ?... s'écria-t-il. Qui êtes-vous ?... En quoi cette affaire vous touche-t-elle ?

— En quoi elle me touche ? s'écria le malheureux. Ah ! monsieur...

Il n'acheva pas. Il sembla même se raviser. Il balbutia humblement :

— Excusez-moi, monsieur, je viens de passer par une telle série d'épreuves, j'ai tant souffert par le fait d'un homme, d'un bandit, devrais-je dire, que ma pauvre raison s'égarait devant certaines choses.

« Or, je viens de connaître une joie, moi, qui depuis quatre ans souffre comme un damné, comme un martyr. Et c'est à vous que je dois ce premier bonheur ! »

— A moi ? fit Jean, étonné.

— Oui, à vous monsieur, qui êtes un de mes amis, puisque dans l'article que vous venez de reconnaître comme étant le vôtre, vous attaquez l'être que je hais le plus au monde, l'artisan de ma ruine, mon bourreau, enfin !

— Vous voulez parler de celui que j'indique sous la première lettre de son nom, un M... ?

— Oui, de Mareuil, l'associé d'un certain Devarenne.

— Que vous a-t-il fait ? s'enquit le journaliste, intéressé malgré lui, et pressentant une confidence qui allait lui ouvrir peut-être des horizons nouveaux.

— Ce qu'il m'a fait ! soupira l'autre, ah ! ce serait trop long à vous conter ; il ne m'a pas seulement pris ma fortune, mes biens, mais il s'est encore attaqué à mon existence même, et peut-être qu'à l'heure actuelle, ma fille, ma...

Jean eut une intuition subite.

— Quoi ? fit-il, seriez-vous...

— Je suis Pierre de Kerlor, le cousin de Mareuil, prononça l'homme en loques, d'une voix sourde.

« Je suis la victime de ce bandit. Et je ne vis plus que dans l'espoir de retrouver ma fille... mon bien... et de me venger. »

Ces paroles avaient été prononcées d'un ton si décidé, qu'un frisson involontaire secoua le journaliste.

Il considérait maintenant avec une curiosité avide cet homme à l'aspect si misérable et qui aurait pu, sans la scélératesse de son parent, être riche et heureux.

Dans un geste de commisération spontanée pour le père de celle qu'il aimait, Jean lui tendit ses deux mains, et lui dit :

— Monsieur de Kerlor, je vous aiderai de mon mieux à obtenir justice ; moi aussi, pour des raisons que vous saurez plus tard, j'ai à me venger de Mareuil. Nous agissons ensemble.

Kerlor rendit son étreinte à cet ami bienveillant.

— Une question, fit-il, une question, monsieur, que j'hésite à poser, tant je redoute un nouveau malheur.

« Savez-vous ce qu'est devenu ma fille, ma chère Dolorès ? »

Jean se hâta de rassurer le pauvre père :

— Soyez tranquille, monsieur, assurément, votre fille est bien portante et heureuse, Dieu merci !

— Où est-elle ? Que fait-elle ? Je veux la voir ! s'écria de Kerlor, im-

patient déjà de la presser sur son cœur. Jean hésita à répondre.

La carrière où les circonstances avaient poussé Dolorès n'étaient pas de celles qu'un père accepte facilement pour son enfant. La jeune fille avait eu, certes, d'excellentes raisons pour s'y jeter. Mais la justifier par ces raisons mêmes aux yeux de de Kerlor, c'était être obligé de lui faire un tableau des épouvantables épreuves qu'avait traversées son enfant.

Aussi, pour éviter à ce malheureux une nouvelle émotion, le journaliste prit-il la résolution d'atermoyer jusqu'à ce que les circonstances lui fournissent l'occasion de mettre de Kerlor au courant, sans l'émouvoir d'une manière funeste.

— Vous verrez votre fille, bientôt, dit-il. Dolorès est à la campagne, et il ne faut pas lui causer une joie trop vive en allant la trouver sans la préparer à ce grand bonheur.

« Vous lui écrirez, ou plutôt, je lui écrirai, et bientôt vous pourrez la voir, sans qu'une émotion trop forte ne la surprenne, et ne risque de lui faire mal.

— Elle est donc souffrante ? s'écria de Kerlor, inquiet.

— Non, mais c'est une jeune fille, et vous savez, avec un tempérament sensitif comme le sien, les émotions peuvent être dangereuses.

Jean s'enfermait dans son mensonge, voulant à toute force gagner du temps et aviser Dolorès, afin de cacher à son père si faible, si usé, cette profession de chanteuse, si peu en accord avec les vues élevées que l'ingénieur devait avoir pour elle.

De Kerlor, rassuré, incapable d'ailleurs de résister, tant son état de dépression était profond, se laissa convaincre, et Jean l'amena à lui confier tout ce qui s'était passé depuis son départ de Paris en auto, avec les industriels jusqu'à ce jour.

L'ingénieur lui retraça, en faisant preuve d'une mémoire précise des faits et des dates, les étapes de son odyssée.

Quand il fut arrivé au moment de son accident devant le château de Kerlor, Jean l'interrompit :

— Ah ! je me souviens maintenant, s'écria-t-il. C'est donc vous que j'ai trouvé blessé sur le remblai de la route, et qui m'avez si vertement rudoyé quand je vous ai demandé votre nom ?

— En effet, c'était moi, reprit de Kerlor. Mais, à ce moment, ma mémoire toujours troublée m'interdisait encore de vous répondre, et d'ailleurs je souffrais tant de ma blessure, de mes projets entravés, de ma désillusion, que j'aurais été incapable de vous renseigner... Et puis, je vous l'avoue, il m'était impossible de juger à qui j'avais affaire dans l'état où j'étais, et si je ne vous avais littéralement pas vu, quand vous approchâtes de moi pour me relever...

« Je suis resté sept mois à l'hôpital de Vannes. Au cours de ma longue immobilité, j'ai senti peu à peu mes souvenirs renaître... Sous cette nouvelle commotion, mon pauvre cerveau voulait bien reprendre ses fonctions normales. Vous dire mes souffrances, mes angoisses, au fur et à mesure que venaient se représenter à ma mémoire les différents faits oubliés me retraçant mon départ, l'hypocrisie de Mareuil, mon agression par ces bandits, ma chute dans le fleuve... Je songeais, en rapprochant ces faits, au sort qui avait dû être celui de ma pauvre enfant depuis ma disparition.

« Les administrateurs de l'hôpital et les médecins se rendaient bien compte que je n'étais pas véritablement cet amnésique dont ils avaient retrouvé le signalement dans les papiers qu'on m'avait établis lors de mon séjour chez les vigneron.

« Des mots qui m'échappaient, des signes de mon intelligence renaissante,

des réflexes réveillés par les souvenirs, tout cela permettait aux docteurs de synthétiser un état d'amélioration mentale.

« Or, moi, je tenais essentiellement à conserver mon anonymat.

« Pour des raisons multiples, il fallait que je passe pour mort, surtout à Vannes, à quelques kilomètres de Kerlor, dans un pays où j'étais connu, estimé et aimé, je crois.

« Il m'est impossible de vous dire les supplices que je m'imposais pour refréner en moi les ardeurs, l'enthousiasme, la joie que m'inspiraient mes souvenirs revenus, m'apportant la possibilité d'une vengeance entière, complète, terrible.

« J'étais enivré de bonheur, et je pleurais sur mon impuissance. Je sanglotais sur le sort, probablement affreux, de ma pauvre enfant.

« Pendant la visite médicale, il me fallait jouer mon rôle, redevenir l'être sans âme et sans pensée, qu'on avait recueilli vagabond, sans identité, sur le bord d'une route. Il me fallait résister aux pièges du docteur, aux embûches des infirmières, aux questions inattendues de l'économe, furieux de ne pouvoir mettre un nom sur son registre. Mais j'étais fort, sûr maintenant de guérir, et d'employer mon énergie renaissante à l'accomplissement de ma tâche. Tâche lourde, écrasante, qui enfin maintenant me semble réalisable, puisque vous voulez bien m'aider.

— Oh ! de tout mon cœur, s'écria Jean, qui se sentait douloureusement remué par cet étrange récit.

— Qu'ajouterai-je ? reprit de Kerlor. Il y a quatre jours, complètement guéri, maître d'un petit pécule gagné péniblement à l'hôpital en travaux de valet, j'ai pris le train pour Paris, échappant pour toujours aux investigations curieuses des docteurs et de leurs auxiliaires. Je me suis mis à votre recherche et, ce matin, enfin, j'ai pu retrouver votre bureau, grâce à de multiples démarches, toujours entravées par ma tenue et mon aspect misérable.

De Kerlor se tut.

Le journaliste lui prit les mains et les tint dans les siennes, en proie à une émotion.

— M. de Kerlor, lui dit-il, l'heure de la justice est proche pour le misérable qui vous a si cruellement maltraité. Je ne vous cacherai pas que tous ceux qui, de près ou de loin, vous touchaient, croient à votre mort. Et cette mort, c'était la sauvegarde de Mareuil et de son complice.

« Maintenant, ils sont entre vos mains. Vous pouvez, d'une parole, les précipiter dans l'abîme, ou les livrer à la justice immanente, qui saura les châtier comme ils le méritent. Le plus urgent est, pour le moment, de reprendre votre rang, votre place dans la société, sans toutefois vous démasquer encore. Souffrez que je mette à votre disposition, à titre de prêt, ces quelques billets que vous me rendrez quand vous aurez recouvré vos biens.

De Kerlor, fort ému, accepta cette offre du bon journaliste. Celui-ci fit chercher une voiture, donna l'ordre de filer sur la gare Saint-Lazare. Et, une heure après, les deux hommes étaient dans la villa de Colombes, où de Kerlor put, grâce aux vêtements du jeune homme, à peu près de la même taille que lui, reprendre son apparence d'antan.

Gaspard courut, presque toute la soirée, pour acheter différents objets indispensables et quand, au dîner, l'ingénieur de Kerlor entra dans la salle à manger, il produisit à Mme de Blesmes et à Jean la meilleure impression.

Il paraissait, certes, plus que son âge, le malheureux ! prématurément vieilli par les secousses qu'il venait de subir. Mais il avait quand même grand air, et, dans le complet élégant du jeune

homme, ses allures distinguées faisaient contraste avec les attitudes abattues du chemineau qu'il venait de dépuiller.

Après le dîner, Jean exposa à l'ingénieur le plan qu'il avait conçu pour surprendre Mareuil et Devarenne, le lendemain, au château de Kerlor.

Le garçon de bureau des associés, touché par le mot du journaliste, avait téléphoné différents détails fort intéressants à Colombes, et c'est en se basant sur ces renseignements, que Jean combina l'entrée en campagne qu'il révéla à de Kerlor.

Il fut convenu que l'ingénieur partirait par le train. Il se rendrait à la cabane d'Alain, près le mur d'enceinte du château, et de là, soigneusement caché par ce vieux serviteur, il épierait les faits et gestes des deux associés.

Quant à Jean, aidé de Gaspard et de quelqu'un dont il ne dévoila pas l'identité à l'ingénieur, il se rendrait en auto à Kerlor, suivant l'ennemi à la piste, et sans le lâcher d'une semelle.

Pour ne pas l'intriguer et éveiller ses soupçons, on suivrait le même itinéraire que les bandits, mais une heure plus tard qu'eux, et, arrivé aux abords du château, Jean ferait savoir à M. de Kerlor ce qu'il aurait découvert, comme l'ingénieur ferait son possible pour tenir Jean au courant de la situation.

Le père de Dolorès approuva et ajouta :

— Nous verrons ce que les bandits vont faire au château. Si, comme vous le supposez, ils ont le projet de s'emparer du trésor des Kerlor, nous n'aurons qu'à intervenir au moment opportun.

« Je vous avoue que je n'ai jamais songé à rechercher ce trésor. Ennemi du faste, je m'estimais grandement heureux avec ce que je possédais, entre ma fille et la science.

« Si ces misérables — et tout semble le faire supposer — si ces misérables ont découvert la cachette, eh bien, nous n'aurons qu'à les suivre pour profiter de leur trouvaille à leur place. Cela compensera ce qu'ils m'ont volé.

« Pour le reste, nous verrons s'il y a lieu de les déferer en justice, ou de les abattre comme des voleurs surpris la main dans le sac.

La soirée était déjà fort avancée, lorsque les deux hommes se séparèrent.

De Kerlor monta dans la chambre qui lui avait été réservée, et dans laquelle longtemps sa fille avait dormi, sous la sauvegarde du journaliste et de sa mère.

Si le malheureux ingénieur avait pu se douter de cela, il eût certes moins bien dormi.

Mais, terrassé par la fatigue, sans

pensées, sans force, il tomba dans un profond sommeil.

## VII — Vers l'ancre de l'or

PENDANT ce temps, une scène d'un genre tout différent se passait à ce cabaret de la mère Bidas, que nous avons déjà eut l'occasion de décrire dans un des précédents chapitres.

Nénesse et Nini, attablés devant un litre de blanc, ressassaient, pour la centième fois peut-être, leur bonne vie au château de Kerlor. Ils s'en rappelaient mutuellement les détails, les bons souvenirs venant compenser les moments tragique dès la fin de ce rêve, les instants, où, après avoir découvert la fuite de leur captive, ils avaient vécu dans les transses et l'angoisse, attendant la colère du patron et ses justes représailles.

— N'empêche qu'on se l'est coulée douce pendant trois beaux mois ! soupira Nénesse.

— Et que, maintenant, on est tout près de faire sa rentrée dans la mouise.

— T'en fais pas ! On trouvera toujours du boulot, quand c'est qu'on sera fauchés complètement.

Nini demeura incrédule, secouant la tête ; elle dit combien serait difficile à retrouver la sinécure qui les avait enchantés pendant trois mois.

— Vois-tu, jamais, j'en ai l'idée, jamais on ne remettra la main sur une affaire comme ça.

Elle tournait le dos à la porte d'entrée. Nénesse, son vis-à-vis, voyait très bien, au contraire, les nouveau arrivants. Il allait lui confier son état d'âme embrumée un peu par les fumées du vin, lorsqu'il ouvrit la bouche, les yeux, et resta subitement comme médusé.

— Qu'est-ce qu'il y a ? s'écria Nini, en cherchant dans la direction de son regard.

Elle aperçut alors un petit homme mal vêtu, coiffé d'une casquette grise, qui, tout contre la porte d'entrée, paraissait chercher quelqu'un dans la salle.

— Tu le connais ? fit la femme.

— Bien sûr c'est lui !

— Qui, lui ?

— L'associé du patron.

— Tu crois ?

— Puisque j'te le dis !

— Je ne l'aurais pas reconnu, tellement il est jaune et vieilli depuis qu'on ne l'a pas vu...

Devarenne — car c'était bien lui — ne paraissait pas très rassuré. Sa première aventure dans cette salle lui revenait en mémoire et, seul cette fois, il ne se sentait pas à son aise, en face de cette tourbe hostile, où il courait le risque d'être reconnu par l'un ou par l'autre.

Nénesse, après avoir balancé une minute, se dirigea au-devant de lui.

## Enfin, un Russe pro-Américain

*A peine rentré d'une tournée de sa troupe de ballets aux Etats-Unis, le célèbre chorégraphe Igor Moïsseïev vient de faire un vibrant éloge de l'Amérique. Espérons que cela ne lui vaudra pas d'ennuis. Il a notamment loué sans réserves le dynamisme du théâtre américain, la drôlerie de Disneyland, le grand parc d'attractions enfantines de Walt Disney, la diversité des drugstores... et un baiser de Marlène Dietrich !*

*C'est devant un public de six cents acteurs, danseurs, musiciens et écrivains moscovites qu'il a énoncé ces éloges électiques. Moïsseïev peut se vanter de connaître les Etats-Unis un peu mieux que M. Mikoyan, d'abord parce qu'avec sa troupe il*

*a parcouru tout le pays pendant trois mois, puis parce qu'il y avait autour de lui un peu moins de policiers.*

*Du coup, le monde du spectacle américain est décidé à développer les échanges culturels est-ouest.*

*Moïsseïev a précisé.*

*— Je ne veux parler que des aspects positifs de l'Amérique. Je laisse le côté négatif « aux personnes responsables de ce genre de choses. » Le seul inconvénient dont je parlerai ici est le rythme de vie de New-York. Sa frénésie est si contagieuse qu'au bout de quelques jours, je me rendais partout en courant, au lieu de marcher normalement.*

Devarenne eut un brusque recul et allait fuir, lorsqu'il reconnut l'ancien géolier de Dolorès.

— Je vous cherchais, lui dit-il à voix basse.

— Vrai ? fit Nénese, radieux. Y a encore à gratter, là-bas ?

Devarenne fit « oui » de la tête et s'agrippant au bras du voyou, il l'entraîna dans un coin, où les consommateurs étaient peu nombreux.

— Voilà ce que c'est, fit-il en parlant presque à l'oreille de Nénese. Nous retournons là-bas pour un travail très délicat, au cours duquel nous aurons besoin d'un homme fort et au courant de certains procédés... nouveaux quant à ce qui touche le moyen d'ouvrir et de fermer une porte... sans clé. Vous me comprenez ?

Nénese sourit.

— Ça me connaît, fit-il. Vous avez eu raison de venir me voir. On vous fera ça dans les meilleures conditions.

Devarenne expliqua alors qu'on partirait le lendemain matin, à sept heures, en auto, et fixa le rendez-vous, pour que Nénese fit le voyage avec eux.

— Nous vous expliquerons l'affaire en route, termina Devarenne.

— Et vous parlerez... du prix ?

— Soyez tranquille, vous serez bien payé.

— Bon ! grogna Nénese, mais autre chose...

— Quoi ?

— J'emmène Nini avec moi !

— Hein ?

— Je vous dis que j'emmène ma femme. Où que j'vas, elle me suit... C'est dans la loi, d'abord : la femme doit suivre son mari.

Devarenne, qui ne tenait pas du tout à cette intrusion dangereuse dans une entreprise de ce genre, fit quelques objections.

— Mais vous n'êtes pas mariés ! lança-t-il, à bout d'arguments.

Nénese le regarda de haut.

— Pardon, monsieur, dit-il, c'est pas parce que M. le maire n'a pas consacré notre union que je me considère comme délié des promesses que nous sommes faites mutuellement. On est gens d'honneur, monsieur, dans notre monde. D'ailleurs, c'est à prendre ou à laisser. J'emmène Nini, ou je reste.

Devarenne vit bien qu'il n'y avait rien à espérer, et il finit par accepter la présence de Mme Nénese. Mais, une fois le principe admis, le voyou exigea que Nini reçut quelque chose pour son dérangement.

— Ah ! ça ! s'écria Devarenne, c'est trop fort ! Vous vous fichez de moi ! Méfiez-vous, cela pourrait vous jouer un mauvais tour !

— De quoi ? gouailla Nénese, Monsieur proteste ?

— Non, non ! se hâta d'ajouter Devarenne, qui somme toute n'était pas très sûr de sortir indemne d'une discussion où le diapason deviendrait par trop élevé.

— Alors vous donnez deux fafiots et demi à Nini pour venir avec nous ?

Devarenne acquiesça. Puis, il se hâta de sortir, dans la crainte de voir les exigences de Nénese prendre des proportions plus graves.

Nini avait suivi, du coin de l'oeil, le colloque animé qui vient d'être conté. Si elle n'avait pas entendu, elle avait tout au moins deviné qu'il s'agissait d'une bonne affaire pour le couple. Nénese vint lui confirmer cette hypothèse.

— Tu parles si je l'ai eu, le macaque ! Ah ! je me suis rattrapé en un seul coup de toutes les mistoufles qu'ils nous avaient causées là-bas, après le départ de la mère.

— Pourquoi qu'on s'dérange, c'te fois-ci ? demanda la femme, négligemment.

— Sais pas exactement... Paraît pourtant qu'il s'agit d'un travail de ma spécialité...

Nini émit un « ah ! » qui disait combien elle était au courant de ce genre d'opération, et le peu d'intérêt qu'elle trouvait à ce travail facile, vraiment à la portée de n'importe quel « granche » débutant.

— J'aurais mieux aimé un boulot plus romanesque... déclara-t-elle ; forcer une porte, peuh ! c'est pas excitant !

— J'suis pas d'ton avis, répondit Nénese, si ça rapporte !

Le lendemain matin, à la porte Maillot, une auto, trépidante, arrivait devant le bureau d'octroi. Elle était pilotée par un homme au teint jaunâtre, aux yeux cernés de rouge.

Dans le fond de la voiture, un voyageur, emmitoufflé de fourrures, paraissait chercher avec anxiété quelqu'un ou quelque chose aux alentours. Bientôt un sourire de satisfaction erra sur ses lèvres. Un couple d'ouvriers endimanchés, avec une certaine recherche, s'approchait.

— Les voilà ! fit le conducteur, qui les avait vus aussi.

Nénese et Nini — car c'étaient eux — grimèrent lestement dans la voiture, qu'aussitôt un démarrage rapide porta en avant.

Elle se fondit bientôt dans la brume matinale, en direction du monument de la Défense.

Il n'y avait pas dix minutes que cette voiture avait disparu, qu'un landaulet de voyage arrivait à son tour à la barrière.

Un jeune homme, dans lequel nous reconnaitrons facilement Jean de Blesmes, en descendit et, s'adressant à un gabelou, lui demanda s'il n'avait pas vu passer une auto dont il donna le signalement.

L'employé n'eut pas de mal à se rappeler, d'après cette description, la voiture qui avait attendu le couple d'ouvriers endimanchés, et qui s'était enfuie si rapidement. Il hésitait pourtant à parler, n'était pas là pour renseigner les voyageurs sur ces sujets en dehors du service.

Jean exhiba alors sa carte de journa-

liste et, accompagnant ce geste du don d'une pièce de cinq francs, il n'eut pas de mal à délier la langue du brave homme.

Muni de renseignements qu'il jugea concluants, de Blesmes jeta un ordre, puis remonta dans le landaulet, qui repartit aussitôt.

A l'intérieur se trouvait Dolorès chaudement enveloppée d'opossum, la tête enfouie dans une toque de martre. Sur le devant, à côté du chauffeur, se tenait Gaspard, prêt à servir encore une fois son maître dans la mesure de ses moyens de bon et fidèle factotum, fixant de son regard clair la route devant eux, prêt à tout événement.

— Ils viennent de passer, dit de Blesmes, en reprenant sa place aux côtés de sa fiancée. J'ai dit au conducteur de pousser en avant sur la route de Vannes, jusqu'à ce qu'il rencontre une auto rouge, filant dans le même sens que nous. Je ne tiens pas du tout à les dépasser. Il faut même que je leur laisse le temps de commencer leur vilaine opération, afin de les prendre sur le fait.

Dolorès approuva de la tête. Elle était rêveuse, un peu mélancolique. On la sentait obsédée par une pensée, inquiète, anxieuse même. Ses lèvres remuaient, comme si elle voulait poser une question qui n'osait pas se formuler.

Elle éprouvait comme de la douleur à l'idée de revoir son père.

Quelque étrange que paraisse cette affirmation, elle n'en était pas moins vraie.

Mise au courant par Jean de l'arrivée de l'ingénieur, elle s'était jetée au cou de son fiancé, en le priant de la mener tout de suite vers celui qu'elle avait désespéré de revoir.

Le journaliste lui avait alors exposé, avec des ménagements infinis, que son malheureux père serait sûrement étonné et douloureusement affecté de retrouver sous les apparences d'une théâtrreuse, qu'il valait mieux qu'il ignorât pour l'instant sa carrière, passagère d'ailleurs.

Au surplus, sa santé, excessivement délabrée, avait besoin de ménagements. Il fallait, à tout prix, lui éviter cette peine et remettre à plus tard, si nécessité, il y avait, l'aveu de ce qu'il ne manquerait pas de considérer comme une déchéance.

Dolorès avait beaucoup pleuré.

Non pas qu'elle regrettât d'abandonner une carrière où elle n'avait trouvé que plaisir et satisfaction. La cause de son chagrin était d'un tout autre ordre.

La pensée d'occasionner une peine à son père, d'avoir agi en contradiction avec ses idées, lui rendait répréhensible l'effort qu'elle avait fait pour monter sur les planches.

Elle avait donc consenti à suivre maintenant, sans opposition, les conseils de Jean, et à se laisser guider par lui dans la voie qui lui permettrait de se rapprocher de l'ingénieur, en le ménageant dans ses conceptions de l'exis-

tence et dans les espoirs fondés sur la tête de son enfant tant aimée.

Le plus pressé était de démasquer Mareuil et Devarenne.

Obtenir un congé du directeur du Lyrique avait été chose facile.

Jean n'avait pas parlé à Dolorès du départ de son père par chemin de fer pour Kerlor.

Il comptait avec confiance sur la rencontre soudaine du père et de la fille pour amener le pardon sur les lèvres paternelles.

Le matin, après avoir embarqué l'ingénieur à la gare Montparnasse, Jean était allé chercher Dolorès à sa petite pension de Montmatre. Florestan, retenu par une nouvelle attaque de goutte, n'avait pu être de cette expédition, fatigante pour un vieillard.

Maintenant, on roulait à bonne allure sur la route de Bretagne.

Jusqu'à midi, tout alla bien, et on s'arrêta à mi-chemin pour déjeuner. A trois heures de l'après-midi, de Blesmes et la divette arrivaient à Vannes.

Sur la route, on n'avait pas eu un moment la vision de l'auto rouge. Jean, inquiet, aussitôt que Dolorès eût été installée à l'hôtel des Ducs de Bretagne, décida de joindre Kerlor et de se renseigner sur place de l'arrivée de Mareuil et de son associé. Il envoya Gaspard à la gare, avec ordre d'attendre l'arrivée du train de Paris, et d'accompagner de Kerlor à l'Etoile de Malte, puis il se dirigea vers Kerlor, conduisant lui-même le landaulet qui les avait amenés.

En passant par la rue principale de Vannes, il lui sembla apercevoir une silhouette qui ne lui était pas inconnue. C'était celle d'un petit vieillard à la barbe hirsute et aux yeux en vrille qui arpentaient le trottoir en flâneur, le nez au vent et la pensée ailleurs.

— On dirait Bernier, murmura Jean. Par quel hasard ou quelle coïncidence se trouve-t-il ici ?

Il fut sur le point d'arrêter sa machine pour chercher à percer ce mystère, mais pressé par le temps, il haussa les épaules, et de son grand pied pressa sur l'accélérateur, plus avide de savoir ce qui se passait aux alentours du château.

L'auto rouge, après un voyage rapide, était arrivée au hameau de Kerlor vers deux heures et demie de l'après-midi.

On avait mangé un morceau en route, sans s'arrêter, donnant à la machine de la vitesse, afin de gagner le but dans le minimum de temps.

Au hameau, tout le monde descendit.

On gara l'auto à la ferme, et les quatre personnages se hâtèrent vers le château.

Mareuil avait emporté, dans un petit sac, tous les documents relatifs au secret du trésor.

Nénese portait une valise assez lourde, contenant une série complète d'outils pour le forçage des serrures. Tout au fond, une boîte métallique avait été soigneusement calée ; elle renfermait cinq cents grammes de dynamite, un codeau Bickford.

Grâce aux clés remises précédemment par le notaire, tout le monde entra dans le château sans difficulté. Sur le pas de sa porte, assis dans son antique fauteuil, le père Alain vit passer les visiteurs. Il souleva son chapeau, et sa large face halée s'élargit encore en un sourire malin où l'on pouvait lire la ruse, et aussi un peu de mépris.

Dans la grande salle du premier, on tint un rapide conseil. Les meubles, plus que jamais gris de poussière, semblaient les témoins étonnés et graves de ce conciliabule.

Mareuil prit la parole.

— Nous voici arrivés, dit-il, nerveux

## UNE COUPE DAVIS...

[ Suite de la page 7 ]

échec. Pour lui, Jack Kramer était aussi un ennemi. Il ne lui pardonne pas cette habitude de lui ravir à coup de millions ses meilleurs joueurs qu'il met consciencieusement au point. Il vient de perdre deux nouveaux joueurs, ses meilleurs, Cooper et bientôt Anderson. Il critique, d'autre part, véhémentement la technique nouvelle qu'il leur impose dans l'équipe des « pros ». Il disait, avant le dernier challenge Round :

« Kramer est peut-être un excellent homme d'affaires, mais il ne connaît rien au tennis ».

Il va devoir modifier son jugement après la brillante démonstration d'instructeur que vient de

faire Kramer en menant à la victoire une équipe américaine à qui l'on ne donnait aucune chance.

Hopman commît aussi l'erreur de faire jouer Anderson en double alors que ce joueur était blessé et ce, sans avoir consulté le comité de sélection. Il sera sans doute, lui aussi, l'objet de sévères critiques qui pourraient lui coûter sa fonction d'entraîneur.

Kramer, si Fergusson et Hopman perdent leur position, aura pris une terrible revanche.

Cette Coupe Davis 1958, par la surprise qu'elle provoqua et les aspects nouveaux qui la dominèrent, se distingua vraiment de celles qui la précédèrent.

[ Lire la suite page 56 ]

## RUDOLPH VALENTINO

[ Suite de la page 21 ]

d'or, était présenté dans les formes à « la plus enthousiaste de ses admiratrices », la comtesse Negri.

Pola — selon Louella — est fort capable de rendre à un homme le goût de vivre.

La belle Polonoise a réalisé ce que Natacha Rambova a tenté toute sa vie : représenter la femme fatale type. Ses origines slaves et son goût prononcé de l'orientalisme l'y aident grandement. Elle drapait son petit visage serré et dur dans des turbans à cabochons précieux, couvre ses robes lamées de lourds bijoux et appuie sur le monde un regard noir et impénétrable.

### Le tableau de chasse du "Taureau noir"

Pola a suivi le conseil à la lettre. Elle y a ajouté, de son propre chef, de répondre « oui » à tous les beaux garçons, à condition qu'ils fussent célèbres. Son tableau de chasse, depuis son arrivée, comporte le prince Mdivani, Charlie Chaplin, le grand industriel Harold McCormick... Et la légende de ses succès, de ses exigences, de ses changements d'humeur, remplit tous les jours la colonne des journaux.

Contrairement à sa grande rivale Gloria Swanson, ancienne vendeuse de magasin, qui joue un peu les parvenues, Pola a tout de suite ébloui Hollywood par sa « classe ». Son père, révolutionnaire polonais, a lutté pendant des années contre le tsar pour l'indépendance de son pays. Lorsqu'il sera déporté en Sibérie et leur maison brûlée par les Cosaques, la jeune Apollonia — comme elle s'appelle encore — gagnera Berlin, où elle jouera sous la direction du fameux Max Reinhard. A 20 ans, elle aura déjà épousé le

Elle a été appelée aux Etats-Unis par la Paramount après son triomphe dans *Carmen* d'Ernst Lubitsch. Sur le bateau qui l'amène à New-York, la vedette de la U. F. A. a reçu de Mabel Normand, l'ancienne baigneuse de Mack Sennett, qui connaît son Hollywood sur le bout du doigt, ses plus précieux conseils :

— Si vous voulez réussir, a-t-elle dit, répondez « non » à tout ce que vous proposeront les producteurs. C'est ainsi qu'agissent les grandes stars et elles s'en sont toujours bien trouvées.

comte Eugène Dombksi et en aura divorcé.

« Le volcan Negri » a dit d'elle McCormick.

Charlie Chaplin, qui en a été follement amoureux, l'appelle le « taureau noir », et a même songé à l'épouser. Il y a finalement renoncé après qu'elle eut fait planter 7,000 dollars d'arbres dans sa propriété de Beverley Hills, sous prétexte qu'elle aime le bruit du vent dans les ramures.

« Je ne suis pas assez riche pour épouser Pola » conclura-t-il.

Sa vue a semblé beaucoup impressionner Rudy, mais il a été définitivement conquis lorsqu'elle lui aura avoué, de sa voix chantante :

— Pour vous rencontrer, aujourd'hui, j'ai sacrifié la délicieuse journée que je comptais passer en compagnie de Schopenhauer et de mes compositeurs favoris.

Car, Dieu soit loué, Pola est aussi une intellectuelle.

### De la poudre ou des gifles ?

Depuis des mois, le nom des deux vedettes est accolé l'un à l'autre dans toutes les rubriques mondaines, et tous les échos d'Hollywood. Secoué par l'ouragan polonais, Valentino semble avoir repris goût à la vie, et les lumières de Falcon's Lair, ouvert à toutes les réceptions, ne s'éteignent plus qu'au matin.

C'est presque un Valentino heureux et rénové qui s'embarque ce matin d'août 1926, pour aller présenter à New-York son dernier film : *Le Fils du Cheik*.

Mais, tout à coup, ses mâchoires se crispent, son regard prend les lueurs d'orage annonciatrices d'une de ses fameuses crises nerveuses. Son agent vient de lui remettre un article du *Chicago Tribune* encadré d'un double trait. S'en prenant aux milliers d'admirateurs qui, comme lui, arborent pantalons larges, bracelets et pattes sur les joues, le rédacteur écrit : « Quand en aurons-nous fini avec toute cette jeunesse efféminée, pomponnée, calamistrée et couverte de bijoux, à l'image de Rudy, le « beau jardinier ». Maintenant, les vestiaires masculins de certains dancings ont installé à leur intention des distributeurs de poudre automatiques. Il suffit de mettre 10 cents dans l'appareil

pour recevoir un jet de poudre parfumée sur des joues mieux faites pour recevoir des gifles. Pourquoi n'a-t-on pas noyé M. Guglielmi, alias Valentino, lorsqu'il en était temps encore ».

L'article n'est pas signé. Aussi est-ce « A un lâche » que Valentino adressera sa riposte, dès le surlendemain, dans un journal concurrent : le *Chicago Herald Examiner* :

« Faites-vous connaître sur-le-champ — écrit l'ancien élève de Dempsey — et nous verrons qui de nous deux est le moins efféminé. Vous apprendrez peut-être qu'en avant de ce bracelet, que vous évoquez, se trouve un poing que vous n'oublierez pas de longtemps ».

Son détracteur ne répondra pas. Cinq jours plus tard, le 18 août, Rudy sera transporté d'urgence dans une clinique pour être opéré de l'appendicite. Huit jours plus tard, Adolph Zukor autorisera Pola Negri à quitter le film qu'elle est en train de tourner et à gagner New-York avec cette recommandation :

— Mettez une infirmière et un agent de publicité dans le train avec elle et dites-lui de surveiller ses déclarations à la presse.

Rudolph Valentino vient de mourir.

en enfance et qui n'avait glorifié jusque-là que le jeune redresseur de torts aux poings durs et aux réflexes rapides.

Il est mort jeune, en pleine gloire, et son image ne s'est pas lentement éteinte devant les premières rides et les premiers insuccès.

Surtout, il est mort à la veille de

cette grande Révolution du Parlant, qui allait jeter à terre les gloires les mieux assises sur leur piédestal.

Un an plus tard, à la fin de 1927, Hollywood va assister à une débâcle sans pareille.

La belle Alla Nazimova, à l'accent guttural, est oubliée du jour au lendemain, son palais et son parc magnifique vendus aux enchères et transformés en hôtel de luxe sous l'appellation inévitable de *The Gardens of Alla* (*Les Jardins d'Alla*).

Ivan Mosjoukine, l'inoubliable Kean avait été le premier acteur d'Hollywood à faire corriger son nez. Il tenait table ouverte et faisait ruisseler le champagne et le caviar sur toute la colonie d'Hollywood. Malheureusement sa conversation en anglais est le grand numéro comique de toutes les « parties ». Après être tombé du rang de figurant, il mourra à l'hôpital dans la pire misère.

John Gilbert, le grand séducteur démodé, détrôné, va s'adonner à la drogue et finir à demi fou. Pourtant, le M. G. M. qui l'a sous contrat sera obligée de lui payer dix mille dollars par semaine pendant trois ans encore sans pouvoir l'utiliser.

Les longues voitures cannelées d'or ou carapaçonnées de peau de léopard, les palais de Beverley Hills et leurs hectares de terrain, les bracelets d'or massif et les parures d'émeraudes, tout va être vendu à l'encan. Les hautes vedettes d'hier cherchent d'urgence un mari parmi les techniciens, après avoir entendu, au cours d'un essai dramatique, leur voix résonner dans la nouvelle machine infernale, comme le grincement d'un gond rouillé.

### Le culte du "Divin Rudy" a survécu au cinéma muet

« Valentino a été assassiné par une firme cinématographique rivale ».

— C'est un crime politique. Le « Divin » a été victime des ligues antifascistes, assurent ceux qui se rappellent un déjeuner manqué avec Mussolini au cours de son voyage en Europe.

— Non, il est mort empoisonné par un fervent de Pola Negri, après avoir absorbé un cocktail contenant de la poudre de diamant.

— Il buvait pour se consoler du départ de Natacha. C'est un tonneau de vin italien frelaté, vendu par un bootlegger, qui a causé sa perte.

— Et moi je connais tous les dessous de l'histoire. C'est un riche commerçant de New-York, Roldman V., qui l'a tué. Rudy avait invité une jeune femme à danser au cours d'une soirée. Vous savez comment Rudy dansait le tango. Le mari, fou de jalousie, a eu une altercation avec lui et lui a porté au ventre un coup de poing américain. L'acteur a été transporté d'urgence au Polyclinic Hospital, mais par

### 35 femmes et des milliers de pleureuses

L'ainé des Guglielmi, d'ailleurs, ne sait où donner de la tête. Trente-cinq femmes, pas moins, assurent à travers le monde, avoir un enfant de Valentino. Sur le nombre, trois se sont déjà suicidées, qui ne l'avaient vu qu'à l'écran.

Des associations Valentino ont fleuri du jour au lendemain à travers le monde entier. En Europe comme aux Etats-Unis, des femmes vont lui consacrer des sanctuaires (avec photos et reliques) perpétuellement entretenus de lumière et de fleurs fraîches.

Le premier club et le plus important, est naturellement celui d'Hollywood. Jusqu'à la guerre, sa présidente, en deuil, suivie d'un cortège de pleureuses, viendra régulièrement s'incli-

lé. Les comiques à la mode deviennent cameramen, les anciens séducteurs, maintenant sans emploi s'essaient comme scénaristes, gagmen ou s'abîment dans l'alcoolisme.

A croire que le raz de marée n'a laissé intacte que la gloire de Valentino.

L'homme qui est mort avec trois cent mille dollars de dettes reste une valeur sûre que la publicité ne saurait négliger.

Non seulement ses vêtements, ses objets personnels, les disques apocryphes de sa voix s'arrachent à prix d'or pour servir de reliques, mais les chapeaux, les souliers, les bracelets à la Valentino, les médailles frappées à son image connaissent un boum sans pareil.

Pour le premier anniversaire de sa mort, son impresario, George Ullmann, a refusé d'assister au service religieux célébré dans la plus grande église de New-York.

— Je refuse de me prêter à cette parade publicitaire qui n'a rien d'un pieux hommage rendu à mon ami, déclare-t-il à la presse.

Et il accuse la famille Guglielmi, de connivence avec les grandes firmes cinématographiques, d'avoir monté une manifestation spectaculaire pour prolonger la vente des derniers films du « cheik ».

Pourtant, il n'en est guère besoin. Non seulement Valentino n'est pas oublié, mais on n'a jamais autant parlé de lui. Et d'abord, comment est-il mort ?

« Assassiné » assurent de sang-froid, plusieurs de ses amis.

crainte de scandale, s'est fait inscrire sous un faux nom et a exigé le secret. Il est mort de lésions internes compliquées de péritonite.

— La mort de Valentino, conclura le plus sérieusement du monde un agent publicitaire, est un des cinq cas criminels les plus mystérieux de l'histoire des Etats-Unis.

Les admiratrices du « Divin » absorbent ces révélations avec gourmandise, chaque jour, en même temps que leur jus de fruit matinal. La version officielle d'ulcère et d'appendicite dépotait par trop leur héros. Elles oublient de remarquer que ceux qui les propagent sont le barman sans emploi de Valentino, ou quelques acteurs démodés qui aspirent à voir leur nom, encore une fois, en première page des journaux.

Les précisions données sont telles que le frère, Alberto, viendra spécialement d'Italie pour exiger l'ouverture d'une enquête, et que vingt ans plus tard, il tentera un nouveau procès.

### Une mort opportune

Mais qu'avait-il donc ? se demanderont, pendant trente ans, ceux qui vont assister à cette hystérie collective autour de l'idole disparue.

En fait, Valentino a profité d'un concours de circonstances à peu près unique.

C'est lui qui, le premier a révélé le charme latin dans un cinéma encore

ner sur la tombe du « cheik » avant d'aller saluer celle de son chien favori Kabar, puis celle de son cheval blanc.

Une dame en noir, célèbre par sa fidélité, Ditra Flame, ira s'y évanouir à chaque anniversaire, pendant plus de 25 ans, deux douzaines de roses rouges à la main, fournissant aux journalistes une copie saisonnière aussi inévitable que le « marronnier en fleurs du 20 mai ».

En Angleterre, Miss C. Elliot fonde le *Valentino Interim Fund*. Son but : permettre aux films de Valentino de sortir à nouveau sur les écrans et défendre sa mémoire contre toute attaque. Elle garde au siège de l'association, en signe de ralliement, une vieille

le chemise de la vedette, enfermée dans un cercueil orné.

Pour faire partie du cercle, il faut s'engager à dédier chaque soir une pensée à Valentino, en jurant de lui demeurer fidèle.

Et aussi assister aux réunions du

## Le pèlerinage de Castellaneta

Des extraits de ses poèmes sont inscrits sur le programme pour occuper les entractes.

Le groupe a même un hymne écrit par une admiratrice de 70 ans sur l'air d'un psaume protestant. Il y est dit que Valentino contemple la terre du paradis et demande que l'on pardonne à ses ennemis.

A Castellaneta, le petit village des Pouilles natal, l'enfant prodigue n'a laissé qu'un souvenir très amorti. Les Américains vont le réveiller en renvoyant gratuitement les plus célèbres de ses films. Les touristes, les photographes s'y multiplient de façon telle que les habitants ne seront pas surpris de voir une grande dame inconnue couverte d'une épaisse voilette demander à parler secrètement au curé du village dom Felice.

Elle souhaite éduquer à ses frais, en souvenir de Valentino, l'un des enfants du pays. Ses conditions : que l'enfant porte en guise de prénom le nom du disparu et qu'il soit né le plus

comité qui comportent, à chaque séance, une conférence sur Valentino — que ces dames écoutent les yeux mi-clos — et la projection d'un de ses films, dans une atmosphère saturée de son parfum favori.

près possible de l'anniversaire de sa mort, comme pour le Dalai Lama.

Un coup de pouce administratif aidant, on trouvera l'enfant qui a aujourd'hui 28 ans, n'a appris aucun métier et attend toujours la gloire.

Mieux, en 1948, un orateur communiste, qui fait campagne dans la région basera sa propagande, non sur le thème de la lutte des classes et de la dictature du prolétariat, mais sur la renommée du « cher disparu ».

— Votre compatriote, l'immortel Valentino, a été tué par les Américains. Vous ne voudriez pas voter pour de Gasperi, le valet de ses bourreaux, proclame-t-il.

Et comme l'opinion populaire a été fort ébranlée, une vieille paysanne claudicante est hissée à la tribune par les opposants :

— Je suis Maria Ausilia, la nourrice de Rudolfo. Vous me connaissez tous. C'est moi qui l'ai nourri. Eh bien ! je vous le dis, si Rudolfo vivait encore, il voterait contre les communistes ».

## On ne remplace pas "l'irremplaçable"

En juillet 1938, douze ans après la mort du « bien-aimé », au moment où les recettes de cinéma connaissent les basses eaux, les compagnies tentent un grand coup : relancer ses derniers films.

Aussitôt, le « Cheik » et *Le Fils du Cheik* font salle comble dans cinquante villes américaines.

Hollywood, qui ne perd pas la tête, essaie alors de lancer un nouveau Valentino pour tourner sa vie romancée. Tout ce que le monde comporte de beaux garçons au teint mat, au regard velouté et à la dent clinquante, défile dans les studios ou, en photo, sur les magazines du monde entier. Cinquante mille candidats sont sur les rangs pour personnifier « le plus bel homme du monde ». On essaiera d'abord un danseur : Ramon Francino, Italien comme lui ; puis Jack Dunn, le partenaire de Sonja Henie ; le charme du premier s'est révélé inopérant. Le second mourra d'une crise d'urémie dix jours après la signature de son contrat.

Finalement, c'est un pur Américain, Anthony Dexter, qui l'emportera. Mais on ne remplace pas « l'irremplaçable ». Le film et l'acteur lui-même ne tarderont pas à sombrer dans un oubli total.

Pendant trente ans, les ligues valentinistes vont continuer de prospérer à travers le monde, et jusque derrière le rideau de fer.

Alberto Guglielmi, le frère aîné installé aux Etats-Unis, devra changer chaque semaine de numéro de téléphone pour échapper aux appels nocturnes de ses admiratrices passionnées. Et aussi à un exalté, vêtu comme lui d'un pantalon de toréador et d'un chapeau à jugulaire, qui hante les abords de sa maison et se prétend une réincarnation du beau Rudy.

La même année, on décidait de détruire son ancienne demeure hollywoodienne de *Falcon's Lair* pour élargir Sunset Boulevard. Des centaines d'admiratrices fondirent alors sur la sauterelles.

Elles arrachèrent les papiers de tentures à fleurs, cassèrent les grands miroirs pour s'en partager les morceaux, lacèrent les draperies rouges, scièrent les portes et les marches d'escaliers. Les dernières venues durent se contenter des robinets de lavabos, des prises électriques, des boutons de portes et des supports de brosses à dents. Quand les démolisseurs arrivèrent avec leurs pioches, les dernières plumes des coussins volaient encore.

## GUY SANCHE, ...

[ Suite de la page 7 ]

On n'apprend rien à personne en disant qu'ici, au Canada, les enfants, même les tout petits, son extraordinairement doués pour l'art pictural. Avec la musique, c'est même leur plus grand cheval de bataille. Par centaines, chaque semaine, Bobino reçoit des dessins. Il en est, parmi, qui sont de véritables chefs-d'oeuvre d'observation, de goût, de coloris, de naïveté charmante, d'expression de sentiment (et même de sentiments, au pluriel), Bobino les expose, les fait remarquer en citant le nom de ceux qui les ont envoyés. Et c'est comme cela qu'il a pu recevoir le portrait de l'invisible Gustave que jamais jeune téléspectateur ne vit dans le champ de Camerio, mais qu'ils imaginent, selon la façon dont Bobino en parle.

Ce ne sont pas toujours des dessins aux crayons de couleurs que reçoit Bobino. Il a reçu à maintes reprises des aquarelles et même... oui... des peintures à l'huile. Et Guy Sanche me raconte cette amusante anecdote. Un jour, il reçut une feuille toute blanche. Simplement au bas, un enfant avait gravement écrit : « Portrait de Gustave le fantôme ». Evidemment, un fantôme, en principe, c'est blanc, c'est léger, c'est impondérable ! ...

Avez-vous remarqué aussi sur le chapeau melon de Bobino la petite plume jaune ? C'est tout ce qui reste de Bavard, de l'époque où il était un honnête perroquet. Et c'est son sou-

venir qui, comme cela, vient si souvent voltiger autour du chapeau de Bobino, son fantôme si vous aimez mieux, ce qui est parfois amusant, parfois déplaisant, tout dépend de l'humeur de Bavard...

Eh bien oui, je vous l'assure. Ce n'est pas une sinécure, cinq fois par semaine, de tenir un personnage pour les enfants devant l'impitoyable Camerio. Les enfants sont le public le plus difficile du monde. Ils veulent bien entrer dans le jeu mais ils n'admettent pas qu'on les trompe, ni qu'on les sousestime. Ils acceptent tout, à condition que cela leur semble, à la fois, logique et merveilleux, impossible et tout à fait courant. Il ne faut pas que leur intérêt baisse même une seconde sans quoi le personnage est fichu. Ils n'y croient plus et c'est bien difficile de les convaincre de nouveau. Il est plus facile d'en inventer, d'en présenter un autre.

Aussi Guy Sanche n'est-il plus annonceur depuis qu'il est Bobino. Ce travail est monumental. D'autant qu'il doit chaque jour et cinq fois par semaine, se renouveler.

Le costume de Bobino, que tous les enfants connaissent, est une création de Nicoletta.

Voilà donc Bobino, l'ami des petits. Qui est Guy Sanche dès qu'il a déposé le costume et renvoyé dans les limbes les fantômes familiers de Gustave et de Bavard ? Un jeune homme qui aime le travail et qui a plusieurs

cordes à son arc. Nous avons vu qu'il avait déjà écrit pour le théâtre. Il espère bien recommencer. A part cela, quand il était dans le lointain Moncton, il s'adonnait à la peinture. Evidemment, il fait du moderne. Il a bien raison. Il vaut mieux faire de la peinture qu'on sent, qu'on voit, que de la copie de ce que les autres ont déjà fait. Et même si un jeune peintre ne fait pas tout de suite des chefs-d'oeuvre à vous couper le souffle, il affirme quand même sa personnalité, ce qui est bien le plus important.

Marié depuis le 23 juin 1958 à Monique Chabot, comédienne, Guy Sanche a aussi plusieurs autres marottes. Il fait de la reliure, de la photographie, il travaille le bois assez bien pour être capable de se faire des meubles d'usage courant, et il chante aussi... en s'accompagnant sur la guitare. Et à part cela, il joue de la flûte à bec.

Vous voyez qu'il a de quoi s'occuper. Et il trouve encore le moyen de lire, surtout les livres et documents qui ont trait à l'art du comédien.

Il n'a pas de projets immédiats, sinon celui de continuer à animer le gentil Bobino, dispensateur de dessins animés et d'amusantes paroles. Et même si Gustave s'en mêle... Même si Bavard n'est pas d'accord. Tant que Bobino aura Camerio pour lui, nous pouvons être tranquilles. Tout ira bien...

## SUR TOUTES LES SCENES

[ Suite de la page 10 ]

reste plus qu'à dénicher un éditeur. Bonne chance, André !

- Henri Norbert qui possède en France une fortune assez considérable, a peine à joindre les deux bouts, comme tous les camarades affectés par la grève.

- Jean Coutu fait sa rentrée au théâtre au début mars. Dyne Mouso et Colette Courtois complètent la distribution de « Mademoiselle Julie » de Strindberg, pièce que tous les amateurs de théâtre attendent depuis longtemps. Cette pièce appartient au répertoire scandinave et compte parmi les chefs-d'oeuvre les plus réputés de la dramaturgie contemporaine. Ce spectacle offrira aussi en guise de lever de rideau un acte du même auteur qui a pour titre « La plus Forte ».

- On apprendra avec plaisir que monsieur Gratien Gélinas travaille actuellement à la rédaction de sa prochaine pièce. Le titre — s'il est choisi — n'a pas encore été divulgué. On ignore aussi le sujet qui a inspiré cette oeuvre. Nul doute que nous y retrouverons une image fidèle des moeurs et des habitudes locales. Monsieur Gélinas a toujours su puiser ses idées de scénarios dans une observation approfondie d'un milieu populaire qu'il dépeint avec un humour et une gouaille de fort bonne venue. Les représentations prendraient l'affiche en fin de saison cette année.

- La Comédie-Canadienne s'enrichit d'un nouveau collaborateur. En effet, Jacques Languirand a accepté le poste de secrétaire général du théâtre. Félicitations et bon succès au nouvel homme d'affaires.

fares. Comme quoi il ne faut pas juger trop vite les poètes. Dans notre monde actuel, ils ont les deux pieds solidement posés au sol. Nous assisterons peut-être à l'épanouissement d'une poésie du chiffre. Pourquoi pas ? Puisque la nature et les petits oiseaux ne font plus vivre leur homme.

- S.O.S. au public de la part de nos directeurs de troupes théâtrales. Les salles se vident de plus en plus. Malgré tous les efforts et les sacrifices des animateurs et des comédiens, pour maintenir une qualité exceptionnelle dans la production, les spectateurs nous abandonnent. Faudra-t-il que l'indifférence et l'apathie sonnent le glas d'un mouvement théâtral dont on pouvait attendre les plus grandes réussites ?

# ARSÈNE LUPIN, gentleman-cambrioleur

d'après l'oeuvre de MAURICE LEBLANC

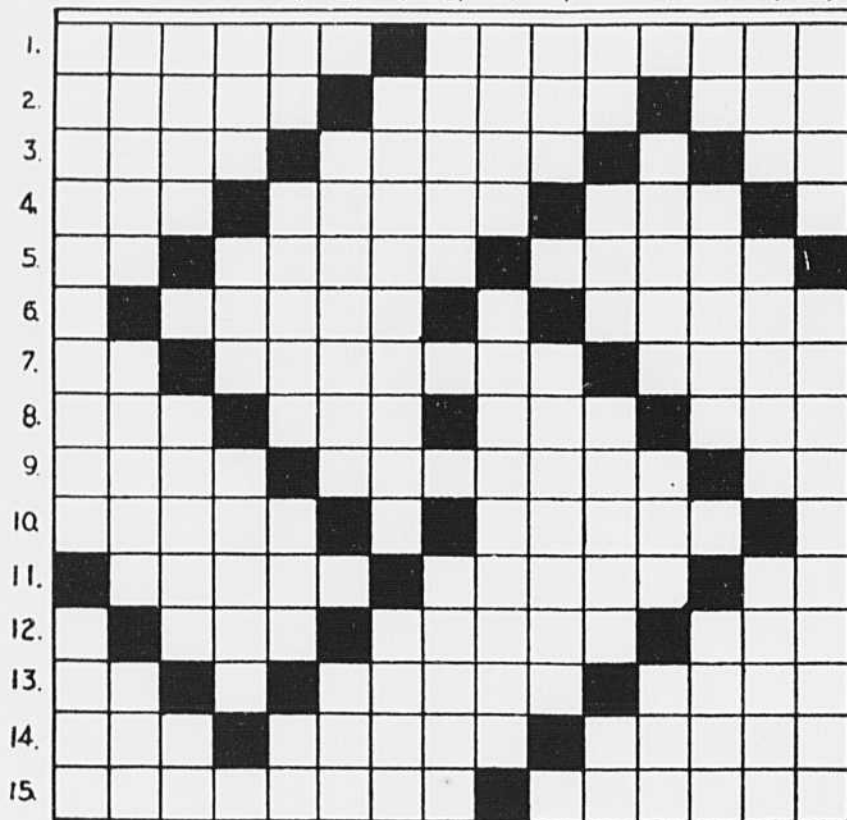
CONTE ILLUSTRE DU "SAMEDI" — CENT-DOUZIÈME EPISODE



# Les Mots Croisés du Samedi

Problème No 1418

1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15,



### HORIZONTALEMENT

- 1—Sigisbée. — Mercuriale annuelle, plante purgative.
- 2—Qui a un amour excessif de l'argent. — Poète épique et dramatique italien, admirable versificateur. — Genre de liliacées à odeur très forte.
- 3—Fleuve de la Laponie, séparant la Finlande de la Norvège. — Se dit d'un corps gras qui a contracté une odeur forte. — A lui.
- 4—Possèdent. — Inspection pour s'assurer que tout est en ordre. — Petite monnaie japonaise.
- 5—Premier mot de l'hymne de saint Jean-Baptiste. — Court et plat, en parlant du nez. — Délai, relâche.
- 6—Lit du matelot. — Pourvoir.
- 7—En cet endroit. — Inflammation des gencives dont il est résulté un abcès. — Mère d'Isaac.
- 8—Fleur blanche. — Titre honorifique anglais. — L'un des quatre évangélistes. — Pièce de la charrue dans laquelle le soc est emboîté.
- 9—Mot hébreu signifiant *Paradis terrestre*. — Genre de mollusques, fossiles dans le terrain secondaire. — Equerre.
- 10—Bout d'une pièce de bois qui entre dans une mortaise. — Planète.
- 11—Mettre en poudre avec la râpe. — Attachée avec un lacet. — A lui.
- 12—Monceau d'objets. — Couvertures. — Fatigué.
- 13—Préfixe. — Premier officiel municipal. — Pronom personnel.
- 14—Interjection, qui exprime une douleur physique. — Chemise de crin. — Morceau d'étoffe qui sert à envelopper un enfant au maillot.
- 15—Un des meilleurs romans français de Marivaux. — Lieu planté d'arbres fruitiers.

### VERTICALEMENT

- 1—Appareil pour le lavage des minerais. — Royaume d'Indochine occidentale.
- 2—Préposition, qui marque priorité de temps. — Seconder, assister. — Nom des temples japonais.
- 3—Une si grande quantité. — Cham-

bre Haute du Canada. — Fin de verbe.

- 4—Se rendra. — Avant d'un navire. — Nom vulgaire du genre *oponce*.
- 5—Equerre. — Assemblage confus d'objets. — Créés. — Interjection marquant la surprise.
- 6—Genre de labiacées comprenant de petits arbrisseaux aromatiques. — Nom vulgaire de la larve du hanneton.
- 7—Soigner les mains. — Amalgame d'étain qu'on applique derrière une glace.
- 8—Le sol d'une terre, d'un champ. — Fleuve le plus long de France.
- 9—Seizième partie d'un livre. — Qui concerne la guerre, les soldats.
- 10—Allez, en latin. — Genre de reptiles ophiidiens.
- 11—A marqué de la gaieté. — Fils de Noé. — Fille de Saturne et de Cybèle. — Chemin de halage.
- 12—Rassasiés (fig.). — Epoque. — Fleuve torrentueux de France.
- 13—En cet endroit. — Petit cigare du volume d'une cigarette. — Qui a des dimensions considérables d'une extrémité à l'autre.
- 14—Genre de liliacées à fleurs blanches. — Petit trait horizontal. — Genre de labiacées communes, employées en médecine comme tonique excitant.
- 15—Mouvement brusque, avec effort. — Racommoder grossièrement.

### Solution du problème No 1417

1	V	E	R	J	O	S	P	A	V	I	L	O	N	
2	A	R	I	O	S	O	S	M	A	T	I	E	R	E
3	R	E	B	E	L	E	R	L	E	S	E	R		
4	A	T	H	R	I	D	E	E	M	N	I	O		
5	I	R	A	N	N	A	S	S	E	H	A	L	L	
6	G	L	I	P	N	O	E	F	O	R	L	I		
7	N	E	S	A	A	N	T	A	U	R	E			
8	E	S	E	R	M	O	N	N	A	I	R	E	F	
9	M	E	L	E	E	E	U	N	I	C	A			
10	F	O	L	I	R	A	M	E	E	C	R	I		
11	O	L	I	M	A	B	R	E	S	T	L	A	I	T
12	N	I	L	C	A	N	S	O	N	P	S	I		
13	G	E	U	R	E	T	O	R	I	L	S	E		
14	U	R	A	N	I	T	E	R	E	V	I	S	E	R
15	S	E	M	I	N	A	L	E	S	E	N	E	K	E

## LE CHATEAU DE KERLOR

[ Suite de la page 52 ]

et impatient, à un tournant important pour nous tous. Aujourd'hui, tout à l'heure, nous allons nous rendre maîtres d'un secret qui nous fera tous riches.

Nénesse dressa l'oreille.  
— Je tiens, avant de commencer, reprit Mareuil, à fixer le travail et les bénéfices de chacun.

— Et les risques, ajouta le voyou.  
— Si je n'ai pas parlé de risques, dit-il, lentement, c'est qu'il n'y en a pas. Je suis ici chez moi. Je puis y faire ce qu'il me plaît et personne n'a rien à y voir.

Nénesse ne se tint pas pour battu. Il voulait, puisqu'on parlait d'argent, de beaucoup d'argent, faire valoir tous ses talents et se mettre en vedette, afin de recevoir une part d'autant plus importante.

— S'il n'y a rien à craindre, et que vous pouvez agir ici... comme chez vous, pourquoi que vous m'avez fait chercher ?

— J'ai besoin d'un spécialiste, j'ai pensé à toi, dit Mareuil. Tu n'auras qu'une porte à ouvrir. On te paiera pour cela, largement, mais pas comme tu sembles le supposer.

— Pardon, fit Nénesse, s'il en est ainsi, vous n'aviez qu'à vous adresser à un serrurier.

— Je me suis adressé à qui il m'a plu, et tu n'as rien à y voir, entendstu ? s'écria l'industriel.

Nénesse le regarda fixement.

Maintenant qu'il sentait la grosse affaire, l'or proche et facile, il ne le considérait plus comme le patron, le maître tout-puissant auquel on obéit par reconnaissance ou par crainte. Ses narines frémissaient, ses poings se crispaient.

— C'est bon, grogna-t-il, mais moi, je ne marche pas sans savoir où je vais. Je veux ma part du pèze, ou je les mets, avec Nini.

— Quel pèze ? fit Mareuil, jouant à merveille l'étonnement.

Nénesse ne fut pas dupe.

— Je sais ce que je dis. Vous n'avez pas besoin de moi pour une besogne ordinaire. Si vous êtes venu me relancer, c'est que vous aviez besoin d'un homme de tout repos, pour une combine scabreuse. Ça se paie, ça ! Et puis, vous n'êtes pas assez marles pour m'en apprendre. De l'autre côté de la porte que je dois... ouvrir, pour sûr qu'il y aura autre chose que des tas de chiffons ou des toiles d'araignées. Donc, je veux savoir pourquoi je me serai esquiné et si, comme je le pense, nous nous trouvons en face d'un tas intéressant, je vous le répète, j'en veux ma part. A prendre ou à laisser, mes petits pères.

Mareuil rougissait, pâlisait tour à tour.

Il fut sur le point de sauter sur Nénesse, comme il l'avait fait jadis, dans le cabaret de la mère Bidas.

Il put heureusement maîtriser son exaspération.

Devarenne, resté coi comme d'habitude, lui fit par gestes une prière dont l'éloquence lui fit comprendre la faute qu'il y aurait à évincer Nénesse.

— Soit, s'écria Mareuil, les dents serrées, mais plus calme, tu auras une part dans ce que nous trouverons derrière la porte que tu as à ouvrir. Mais il reste entendu qu'à la moindre tentative de violence de ta part, je te ferai sauter la tête.

Nénesse se contenta de sourire.

Nini eut un geste d'effroi.

Mareuil lui faisait peur, et elle eût volontiers abandonné l'affaire, pour fuir le regard effrayant de cet homme.

— Je veux le tiers, fit Nénesse, en saisissant le poignet de sa compagne, pour lui inspirer du courage et de la confiance. Le tiers, et je ne réclamerai rien pour Nini.

Mareuil resta impassible.

— Entendu, fit-il, simplement.

Sur ce mot, l'industriel, sans rien ajouter, se leva et, ouvrant la porte, sortit, invitant par gestes les autres à le suivre.

Dans l'escalier conduisant au cabinet du donjon, les deux associés, assez en avant des autres pour n'être pas entendus, eurent un rapide colloque à voix basse.

— Tu es fou, souffla Devarenne, tout ému ; le tiers, tu lui as promis le tiers du trésor...

Mareuil, tout contre lui, murmura : — Sois tranquille, il n'en profitera pas longtemps.

Et il eut de la main un geste significatif, qui fit frissonner Devarenne.

Nénesse et Nini avaient eu, au même instant, une conversation analogue.

— Nous allons faire un gros coup, ma Nini, on va pouvoir en mettre à gauche.

— T'en es si sûr que ça ?

— Si je te disais que j'vas ramasser plus de mille billets tout à l'heure, tu ne me croiras pas !

— Un million, t'es fou, mon homme.

— Non, j'suis pas fou ! J'y vois clair, et je sais comprendre.

Dix minutes plus tard, les quatre bandits étaient engagés dans l'étroit escalier en vis qui conduisait du cabinet du Donjon à la crypte souterraine, vers l'ancre de l'or.

### VIII — Justicière

**A**ux abords du château, Jean de Blesmes arrêta sa voiture et, la laissant sur le bord de la route après en avoir enlevé la manivelle de mise en marche, il se dirigea vers la cabane du père Alain.

Ce dernier le reçut avec sa politesse coutumière, politesse mêlée de sarcasme et de malice.

— Qu'y a-t-il pour votre bon service, mon cher monsieur ? demanda-t-il au journaliste dès qu'il le vit paraître. Voilà longtemps que je n'avais eu le plaisir de vous vouëre.

— Vous me reconnaissez donc ? demanda Jean, étonné.

— J'ons bonne mémoire et mauvaises jambes, fit le vieux matelot, et je n'ai pas besoin de vouëre les personnes deux fois pour les garder dans ma cervelle.

Jean sourit et se plantant devant le vieillard, il lui dit à brûle-pourpoint :

— Etes-vous toujours disposé à servir M. de Kerlor votre ancien maître ? Alain fit un saut sur son fauteuil.

— Si je veux servir M. de Kerlor ? oh ! mon Dieu ! Il va revenir ici, le cher homme ? Quel bonheur ! Est-ce que je vais bientôt le revoir ?

La joie du brave marin était sincère. Jean s'approcha de lui et, posant la main sur l'épaule, il lui dit avec douceur :

— M. de Kerlor m'envoie près de vous, afin de savoir s'il peut compter sur son vieux gardien, son ancien ami.

— Ah ! oui, son ami, je l'étais et je le serai toujours. Il n'a qu'à commander, monsieur de Kerlor, et si mes vieilles jambes sont encore capables de me porter, j'irai au bout du monde pour lui plaire.

— Bien, fit le journaliste. Pour l'instant, j'ai autre chose à vous demander. Est-il venu aujourd'hui des gens au château ?

Alain fronça les sourcils.

— Des gens, oui, des individus qui déjà, depuis longtemps, entrent à Kerlor comme chez eux. Ce ne sont que des pas grand'chose ces messieurs-là et leur compagnie, pour sûr qu'ils viennent avec de mauvaises intentions.

— Comment savez-vous cela ?

(Lire la fin dans le prochain numéro)

**NOUVEAU FILTRE**  
**aux "filaments ultra-minces"**  
**D'UNE EFFICACITÉ SANS PRÉCÉDENT!**

La cigarette à bout filtre qui se vend le plus au Canada est maintenant pourvue d'un nouveau filtre encore perfectionné. Ce filtre est fait de filaments *ultra-minces* de l'une des meilleures matières filtrantes qui soient, ce qui lui confère une *efficacité* sans précédent. Il conserve aux tabacs surfins de la Matinée leur *pleine saveur*.

Avec la **MATINÉE**, ils ont découvert une nouvelle perfection...



...un filtre d'une efficacité sans précédent  
 et une satisfaction inconnue jusqu'ici





Tableau original de J.-D. Kelly, de la collection des tableaux d'histoire canadienne de la Confederation Life Association.

## Il présenta le Canada au monde

**P**ARMI les loups de mer de la Bretagne, aucun n'était plus renommé que le sieur Jacques Cartier, maître pilote de St-Malo. Il n'y eut donc rien de surprenant qu'en 1534, François Ier le nomma chef d'une expédition vers la Chine — par un passage traversant l'Amérique septentrionale.

*Le capitaine Cartier ne découvrit pas ce passage. Il découvrit le Canada!*

Avec 60 hommes et deux navires, il appareilla de St-Malo au mois d'avril 1534. La traversée de l'Océan prit 21 jours... et la première terre qu'il aperçut fut la côte de Terre-Neuve dont un embâcle de glace lui interdit l'accès. Pendant deux mois, Cartier pilota ses deux petits bâtiments à travers ce dédale d'eau, d'écueils et de courants traîtres. Il franchit le détroit de Belle-Isle, explora les rudes hâvres qui parsèment le Saint-Laurent et admira les sites pittoresques de l'île Saint-Jean, aujourd'hui Ile-du-Prince-Edouard.

PROTÉGEZ CEUX QUI VOUS SONT CHERS — CONSULTEZ



En juillet, Cartier se trouve dans les parages de Gaspé et, pour la première fois, entra en relations avec des sauvages avides de commerce. Le 24, le maître pilote de St-Malo prit possession du pays au nom du roi de France en y élevant une croix de trente pieds, qu'il marqua d'une fleur-de-lys et des mots *VIVE LE ROI DE FRANCE!*

Non, Cartier ne trouva pas le passage mystérieux vers l'Orient. Mais il découvrit un empire — un nouveau monde de richesses et de merveilles inouïes — le Canada!

Au fil des années, des hommes imbus de l'esprit de Cartier ont travaillé pour la sécurité et le bien-être des Canadiens. Aujourd'hui, par exemple, votre représentant de la Confederation Life consacre toute sa carrière au développement de *votre* sécurité et de celle de votre famille. Sans bruit, patiemment, il travaille pour un avenir plus agréable, plus sûr, pour tous, selon les principes de la Confederation Life!

# Confederation Life

ASSOCIATION

SIÈGE SOCIAL: 321 BLOOR ST. E

LA SALLE DE LECTURE  
CHAMBRE DES COMMUNES  
OTTAWA ONT

BJ50-C-84966